



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

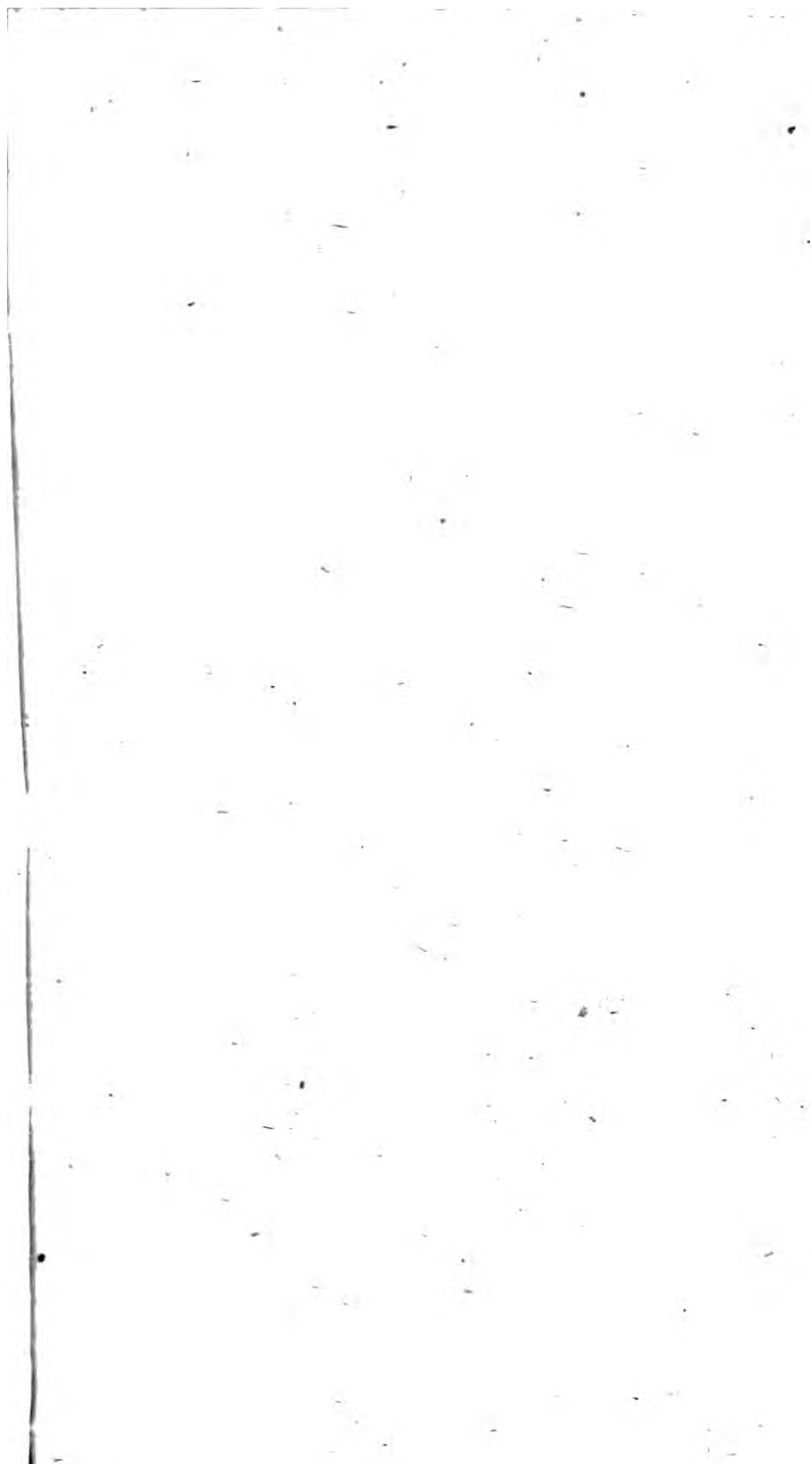


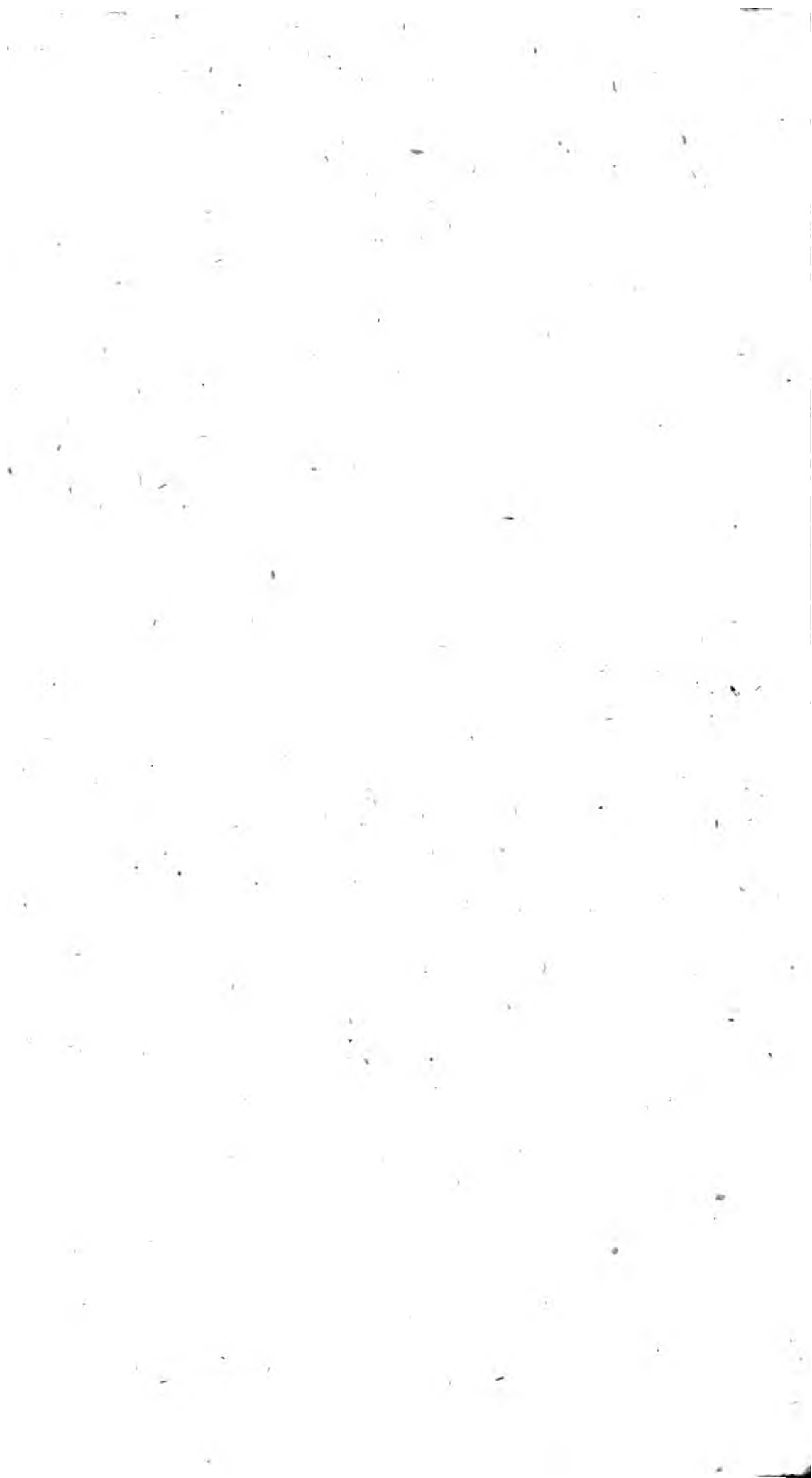
VI. 1785/1 (52)



~~5-94~~







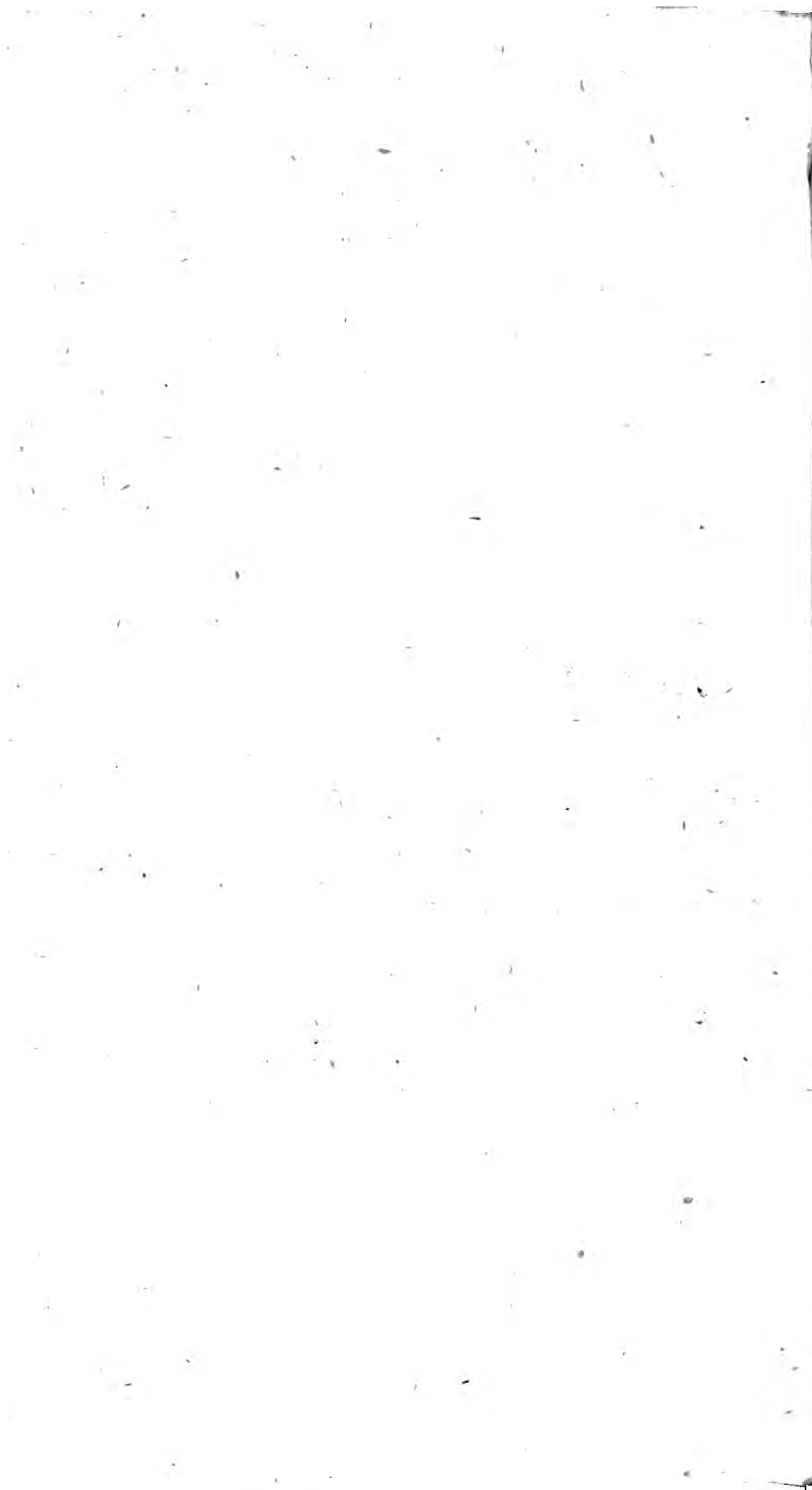
O E U V R E

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E

*



O E U V R I

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

52

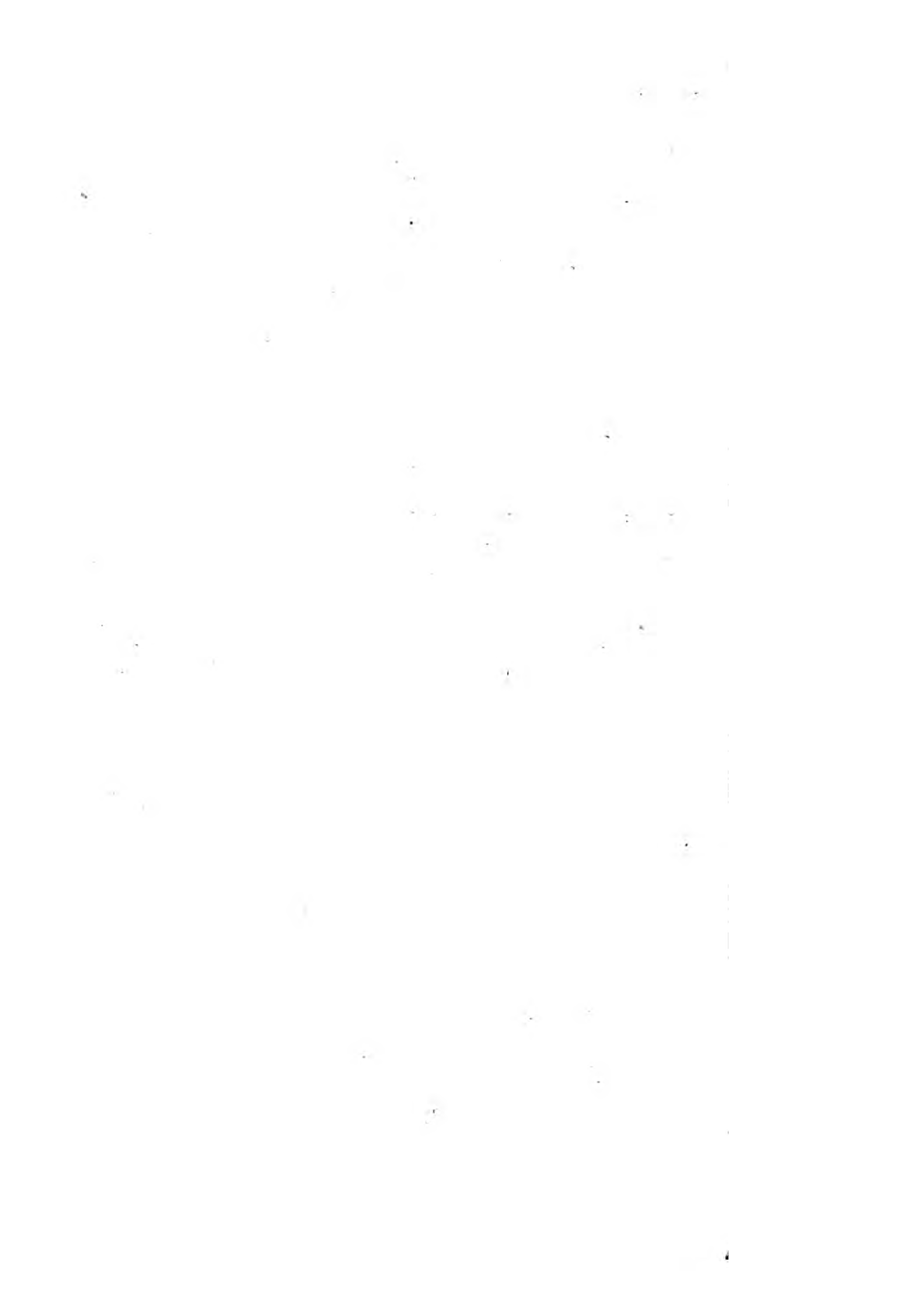
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



**DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.**

Dictionn. philosoph. Tome VI. * A



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

G.

GENEALOGIE.

SECTION PREMIERE.

LES théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier S^t *Matthieu* avec S^t *Luc* sur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (a) que vingt-sept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (b) en met quarante-deux, et l'en fait descendre par *Nathan*. Voici comment le savant *Calmet* résout une difficulté semblable en parlant de *Melchisédech*. Les Orientaux et les Grecs, féconds en fables et en inventions, lui ont forgé une généalogie dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent

(a) Chap. I.

(b) Chap. III, v. 23.

qu'il était d'une race obscure et honteuse , et il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchisédech* était la figure, suivant l'apôtre (c). En effet, l'évangile de *Nicodème* (d) dit expressément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant *Fabricius* observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant sa vie , ni même aux apôtres , cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la fuite. Cependant les Actes des apôtres (e) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que *Paul* leur disait de JESUS, et *Origène* (f) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de S^t *Jean* : Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais servi personne , étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils faisaient à JESUS sur le défaut de sa naissance et sur son état de serviteur ; car ils prétendaient , comme nous l'apprend ce père (g) ,

(c) Epître aux Hébreux , chap. VII , v. 3.

(d) Article II.

(e) Chap. XIII.

(f) Sur saint *Jean*, chap. VIII , v. 41.

(g) Contre *Celse*, chap. VIII.

que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, et avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé, qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrètement de JESUS, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, et que, tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même Dieu.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la méprise des Juifs, était le surnom du père de *Joseph*, comme l'assure saint *Epiphane* (*h*); ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme S^t *Jean Damascène*. (*i*)

Quant à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. *Zoroastre*, selon les Arabes, avait également été serviteur d'*Esdras*; *Epictète* était

(*h*) Hérésie LXXVIII.

(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.

(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

même né dans la servitude ; aussi S^t *Cyrille de Jérusalem* a grande raison de dire (1) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles , nous apprenons à la vérité de *Plin* que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve ; et c'est-là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance (m) ; mais , comme nous l'apprend S^t *Chrysofôme* (n) , JESUS ne fit aucun miracle avant son baptême , et ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père , c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance , parce qu'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que S^t *Epiphane* (o) prétend que de nier les miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans son enfance , ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effusion du Saint-Esprit , qui descendit sur lui dans son baptême ; ce sont les Juifs que nous combattons ici , et non pas les hérétiques.

(1) Sixième Catéchèse , art. XIV.

(m) Art. XXXVII.

(n) Homélie XX sur saint *Jean*.

(o) Hérésie LI, n^o 20.

Monfieur *Wagenfeil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs , intitulé *Toldos Jefchu* , dans lequel il eft rapporté (p) que *Jefchu* étant à Bethléem de Juda , lieu de fa naiffance , il fe mit à crier tout haut : Quels font ces hommes méchans qui prétendent que je fuis bâtard et d'une origine impure ? ce font eux qui font des bâtards et des hommes très-impurs. N'eft-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté ? et je fuis entré en elle par le fommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un fi grand poids à M. *Bergier* , que ce favant théologien n'a point fait difficulté de l'employer fans en citer la fource. Voici fes propres termes , page 23 de la Certitude des preuves du christianifme :
 „ JESUS eft né d'une vierge par l'opération du
 „ Saint-Efprit ; JESUS lui-même nous l'a ainfi
 „ affuré plusieurs fois de fa propre bouche.
 „ Tel eft le récit des apôtres . „ Il eft certain que ces paroles de J E S U S ne fe trouvent que dans le *Toldos Jefchu* , et la certitude de cette preuve de M. *Bergier* fubfifte , quoique S' *Matthieu* (q) applique à J E S U S ce paffage d'*Ifaïe* (r) : Il ne difputera point , il ne criera point , et perfonne n'entendra fa voix dans les rues.

(p) Page 7.

(r) Chap. XLII, v. 2.

(q) Chap. XII, v. 19.

Selon St Jérôme (s), c'est aussi une ancienne tradition parmi les gymnosophistes de l'Inde que Buddas, auteur de leur dogme, naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'est ainsi que naquirent Jules-César, Scipion l'Africain, Manlius, Edouard VI, roi d'Angleterre, et d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment césarienne, parce qu'elle consiste à tirer un enfant de la matrice par une incision faite à l'abdomen de la mère. Simon (t) surnommé le magicien, et Manès, prétendaient aussi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela signifierait seulement que leurs mères étaient vierges lorsqu'elles les conçurent. Or, pour se convaincre combien sont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la glose du célèbre évêque du Puy en Velai, M. de Pompignan, sur ce passage des Proverbes (u) : Trois choses me sont difficiles à comprendre, et la quatrième m'est entièrement inconnue ; la voie de l'aigle dans l'air, la voie du serpent sur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans sa jeunesse. Pour traduire littéralement ces paroles, suivant ce prélat, chap. III, seconde partie de l'Incrédulité convaincue par les prophéties, il aurait fallu dire :

(s) Liv. I, contre Jovinien. (u) Chap. XXX, v. 18.

(t) Récoignitions, liv. II, art. XIV.

Viam viri in virgine adolescentulâ, la voie de l'homme dans une jeune fille. La traduction de notre Vulgate, dit-il, substitue un autre sens exact et véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme sa curieuse interprétation par l'analogie de ce verset avec le suivant : telle est la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'essuie la bouche et dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en soit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troisième siècle. Plusieurs ont été dans cette opinion et y sont encore, disait S^t *Clément* d'Alexandrie (x), que *Marie* est accouchée d'un fils sans que son accouchement ait produit aucun changement dans sa personne ; car quelques-uns disent qu'une sage-femme l'ayant visitée après son enfante-ment, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'évangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriel* lui dit (y) : Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; et du protévangile de *Jacques*, où la sage-femme s'écrie (z) : Quelle merveille inouïe ! *Marie* vient de mettre

(x) Stromates, liv. VII.

(z) Art. XIX.

(y) Art. IX.

un fils au monde et a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux évangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la suite, quoiqu'ils fussent en ce point conformes au sentiment adopté par l'Eglise; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeschu* ajoute : Je suis entré en elle par le sommet de la tête, a de même été le sentiment de l'Eglise (a). Le bréviaire des maronites porte que le verbe du père est entré par l'oreille de la femme bénie. *S^t Augustin* et le pape *Félix* disent expressément que la vierge devint enceinte par l'oreille. *S^t Ephrem* dit la même chose dans une hymne, et *Voisin* son traducteur observe que cette pensée vient originairement de *Grégoire de Néocésarée*, surnommé *Thaumaturge*. *Agobar* (b) rapporte que l'Eglise chantait de son temps : Le verbe est entré par l'oreille de la vierge, et il en est sorti par la porte dorée. *Antichius* parle aussi d'*Elianus* qui assista au concile de Nicée, et qui disait que le verbe entra par l'oreille de la vierge, et qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque, dont le nom se trouva dans la liste arabe des pères de Nicée, publiée par *Selden*.

(a) *Affeman*, Bibl. orient. tome I, page 91.

(b) Chap. VIII de la Psaumodie.

On n'ignore pas que le jésuite *Sanchez* a sérieusement agité la question si la vierge *Marie* a fourni de la semence dans l'incarnation du *Christ*, et qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin*, qui y fait intervenir le S^t Esprit sous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait visité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Eglise, tels que S^t *Justin*, *Athénagore*, *Tertullien*, S^t *Clément* d'Alexandrie, S^t *Cyprien*, *Lactance*, S^t *Ambroise* et autres, ont cru, d'après les juifs *Philon* et *Josèphe* l'historien, que les anges avaient connu charnellement les femmes et avaient engendré avec elles. S^t *Augustin* (c) impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles et de beaux garçons apparaissant tout nus aux princes des ténèbres qui sont les mauvais anges, font échapper de leurs membres relâchés par la concupiscence la substance vitale, que ce père appelle *la nature de DIEU*. *Evode* (d) tranche le mot en disant que la majesté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

(c) Liv. XX, contre *Fauste*, chap. XLIV, de la Nature du bien, et ailleurs.

(d) Chap. XVII, de la Foi.

Il est vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels (e); mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la spiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes, en disant que le même ange, qui transformé en femme avait reçu la semence d'un homme, se servait de cette semence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à son tour la figure d'un homme. Les théologiens désignent par les termes d'*incube* et de *succube* ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèse par *Othon Gualterius*, liv. II, chap. XV, des disquisitions magiques par *Delrio*; et chap. XIII, du discours des forciers par *Henri Boguet*.

S E C T I O N I I.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le *Moréri*, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed*, fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans son jeune âge, palefrenier de la veuve *Cadisha*, puis son facteur,

(e) *Tertullien*, contre *Praxée*, chap. VII.

puis son mari , puis prophète de DIEU , puis condamné à être pendu , puis conquérant et roi d'Arabie , puis mourut de sa belle mort , rassasié de gloire et de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à *Vitiking* , et nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed* , qui subsiste encore , a toujours fait voir un arbre généalogique dont le tronc est *Adam* , et dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousins de *Mahomet*.

· Nulle difficulté sur cette généalogie , nulle dispute entre les savans , point de faux calculs à rectifier , point de contradiction à pallier , point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

· Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam* , aussi-bien que le grand prophète , si *Adam* est le père commun ; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne , pas même des anciens Arabes ; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs ; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mokammed*.

· Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un

premier homme , quel qu'ait été son nom , vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palefrenier de *Cadisha* ; et que s'il n'y a point eu de premier homme , si le genre-humain a toujours existé , comme tant de savans le prétendent , vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité , si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes sont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins , auxquels pend un morceau de cire , sont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed* , ni à celle de *Confutrée* , ni à celle des empereurs du Japon , ni aux secrétaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques , ou métaphysiques , ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; et je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille , quand vous vous trouverez en concurrence avec lui , c'est d'être le plus fort.

G E N E R A T I O N .

J E dirai comment s'opère la génération , quand on m'aura enseigné comment DIEU s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité , me dites - vous , tous les philosophes , tous les cosmogonites sans exception , ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome , *rien ne vient de rien* , a été le fondement de toute philosophie. Et nous demandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être , que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante , un animal , engendre son semblable ; mais telle est notre destinée , que nous savons parfaitement comment on tue un homme , et que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal , nul végétal , ne peut se former sans germe ; autrement une carpe pourrait naître sur un if , et un lapin au fond d'une rivière , sauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre; il devient chêne. Mais savez-vous ce qu'il faudrait pour que vous fussiez comment ce germe se développe et se change en chêne? Il faudrait que vous fussiez DIEU.

Vous cherchez le mystère de la génération de l'homme; dites-moi d'abord seulement le mystère qui lui donne des cheveux et des ongles; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon système que c'est celui d'un grand ignorant: j'en conviens; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ses confrères. Il avait eu deux enfans de son mariage avant d'entrer dans les ordres; il les présenta, et on rit. *Messieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'est que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque chose de plus sur la génération et sur les germes, lisez ou relisez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures (*) qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

(*) *L'Homme aux quarante écus*. Voyez le tome II des *Romans*.

G E N E S E.

L'ÉCRIVAIN sacré s'étant conformé aux idées reçues , et n'ayant pas dû s'en écarter ; puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu , il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces temps reculés ; car pour la théologie nous la respectons ; nous y croyons , et nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU créa le ciel et la terre.

C'est ainsi qu'on a traduit ; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte : *Au commencement les dieux firent , ou les dieux fit le ciel et la terre.* Cette leçon , d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des Phéniciens , qui avaient imaginé que DIEU employa des dieux inférieurs pour débrouiller le chaos , le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puissant , qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie , ils commencèrent à apprendre la langue. Alors , leurs écrivains

purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres ; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïse*, les philosophes phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point en comparaison de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme *le ciel* ? Cette idée si ancienne et si fautive, que le ciel fut fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à peu-près comme si on disait que DIEU créa toutes les montagnes et un grain de sable, et qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guère possible que les Phéniciens, si bons navigateurs, n'eussent pas quelques bons astronomes ; mais les vieux préjugés prévalaient, et ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèse, qui écrivait pour enseigner les voies de DIEU et non la physique.

La terre était tohu bohu et vide ; les ténèbres étaient sur la face de l'abyme ; et l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Tohu bohu signifie précisément chaos, désordre ; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée

telle qu'elle est ; la matière existait , mais la puissance divine ne l'avait point encore arrangée. L'esprit de DIEU signifie à la lettre le *souffle* , le *vent* , qui agitait les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniathon*. Les Phéniciens croyaient , comme tous les autres peuples , la matière éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun passage où il soit dit que la matière ait été faite de rien ; non que la création de rien ne soit très-vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde , mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil , in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU dit : *Que la lumière soit faite , et la lumière fut faite ; et il vit que la lumière était bonne ; il divisa la lumière des ténèbres ; et il appela la lumière jour et les ténèbres nuit ; et le soir et le matin furent un jour. Et DIEU dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux , et qu'il sépare les eaux des eaux ; et DIEU fit le firmament ; et il divisa les eaux au-dessus du firmament*

des eaux au-dessous du firmament ; et DIEU appela le firmament ciel ; et le soir et le matin fit le second jour, &c. et il vit que cela était bon.

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranches *Huet*, le *Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le style est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de DIEU, employait seulement cette expression : *Il dit, que la lumière soit, et la lumière fut ;* ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un psaume, *dixit, et facta sunt.* C'est un trait qui, étant unique en cet endroit, et placé pour faire une grande image, frappe l'esprit et l'enlève. Mais ici c'est le narré le plus simple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, *et DIEU vit que cela était bon.* Tout est sublime dans la création sans doute ; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs ; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, et le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du soleil. On

la voyait répandue dans l'air avant le lever et après le coucher de cet astre ; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement : aussi l'auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire , et même il ne fait créer le soleil et la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin et un soir avant qu'il existât un soleil. L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues et grossiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité ; mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux. On ne peut trop répéter cette solution.

La séparation de la lumière et des ténèbres n'est pas d'une autre physique ; il semble que la nuit et le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On fait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière , et qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-solides , parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux

roulaient sur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre et des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte , elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre , il était nécessaire qu'il y eût des portes , des écluses , des cataractes qui s'ouvrirent et se fermaient. Telle était l'astronomie d'alors ; et puisqu'on écrivait pour des juifs , il fallait bien adopter leurs idées grossières , empruntées des autres peuples un peu moins grossiers qu'eux.

DIEU fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit ; il fit aussi les étoiles.

C'est toujours , il est vrai , la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux , tels qu'on les voit , quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait donc à l'esprit du

temps. S'il avait dit que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, et la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraissent deux âstres presque également grands.

DIEU dit aussi : Faisons l'homme à notre image, et qu'il préside aux poissons, &c.

Qu'entendaient les Juifs par *faisons l'homme à notre image*? Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantùm cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un dieu sans corps; et il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'est rien de ce que nous connaissons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent DIEU constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Eglise crurent aussi DIEU corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon, ou plutôt jusqu'à ce que les lumières du christianisme fussent plus pures.

Il les créa mâle et femelle.

Si DIEU ou les dieux secondaires créèrent l'homme mâle et femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU et les dieux mâles et femelles. On a recherché si l'auteur veut dire que l'homme

avait d'abord les deux sexes , ou s'il entend que DIEU fit *Adam* et *Eve* le même jour. Le sens le plus naturel est que DIEU forma *Adam* et *Eve* en même temps ; mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les sept jours.

Et il se reposa le septième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens disaient que DIEU avait fait le monde en six temps, que l'ancien *Zoroastre* appelle les six *gahambars* si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitassent les déserts d'Oreb et de Sinäi, avant qu'ils pussent avoir des écrivains. Plusieurs savans ont cru vraisemblable que l'allégorie de six jours est imitée de celle des six temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples eussent cette idée avant qu'il l'eût inspirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventassent les arts avant que les Juifs en eussent aucun.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, et de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Hévilath où vient l'or.... Le second s'appelle Géhon, qui entoure l'Ethiopie.... Le troisième est le Tygre, et le quatrième l'Euphrate.

Suivant

Suivant cette version , le paradis terrestre aurait contenu près du tiers de l'Asie et de l'Afrique. L'Euphrate et le Tygre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre , dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie , et qui ne peut être que le Nil , commence à plus de mille lieues des sources du Tygre et de l'Euphrate ; et si le Phison est le Phase , il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie et celle d'un fleuve d'Afrique. Aussi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente positions différentes. Il a donc fallu chercher une autre explication et d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait son paradis terrestre.

On a dit que le jardin d'Eden ressemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse , fameuse dans toute l'antiquité ; que les Hébreux , peuple très-récent , pouvaient être une horde arabe , et se faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie ; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans le jardin de volupté afin qu'il le cultivât.

*Dictionn. philosoph. Tome VI. * C*

C'est fort bien fait de *cultiver son jardin* ; mais il est difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long : apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc , encore une fois , que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner.

Ne mangez point du fruit de la science du bien et du mal.

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien et le mal , comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaisse le bien et le mal ? Le contraire ne paraît-il pas (si on ose le dire) beaucoup plus digne de DIEU , et beaucoup plus nécessaire à l'homme ? Il semble à notre pauvre raison que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit soumettre sa raison , et conclure seulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea et n'en mourut point. Au contraire , on le fait vivre encore neufcentstrenteans. Plusieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet , on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront , mais que l'homme le fait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui lui fait prévoir sa fin. Cette

explication ferait peut-être la plus raisonnable ; mais nous n'osons prononcer.

Le Seigneur dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul , faisons-lui une aide semblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme ; mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque transposition de copie.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ferait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce , ou du moins les principales ; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs , comme *coq* et *coucou* en celte , qui désignent un peu le cri du coq et du coucou. *Tintamarre* , *trictac* ; *alali* en grec , *loupous* en latin , &c. Mais ces mots imitatifs sont en très-petit nombre. De plus , si *Adam* eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux , ou il avait déjà mangé du fruit de la science , ou DIEU semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déjà plus que la société royale de Londres et l'académie des sciences.

Observez que c'est ici la première fois qu'*Adam* est nommé dans la Genèse. Le

premier homme , chez les anciens brachmanes , prodigieusement antérieurs aux Juifs , s'appelait *Adimo* , l'enfant de la terre ; et sa femme *Procriti* , la vie ; c'est ce que dit le *Veidam* dans la seconde formation du monde. *Adam* et *Eve* signifiaient ces mêmes choses dans la langue phénicienne ; nouvelle preuve que l'Esprit saint se conformait aux idées reçues.

Lorsque Adam était endormi , DIEU prit une de ses côtes , et mit de la chair à la place ; et de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme , et il amena la femme à Adam.

Le Seigneur , un chapitre auparavant , avait déjà créé le mâle et la femelle ; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déjà ? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie soumet la femme à son mari , et exprime leur union intime. Bien des gens ont cru sur ce verset que les hommes ont une côte de moins que les femmes ; mais c'est une hérésie ; et l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre , &c. il dit à la femme , &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du diable ; tout y est physique. Le

serpent était regardé non-seulement comme le plus rufé des animaux par toutes les nations orientales , mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU et le serpent ; et cette fable avait été conservée par *Phérecide*. *Origène* la cite dans son livre VI contre *Celse*. On portait un serpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent , au rapport d'*Eusèbe* , dans sa Préparation évangélique , livre premier , chapitre X. Dans l'Arabie et dans les Indes , à la Chine même , le serpent était regardé comme le symbole de la vie ; et de là vint que les empereurs de la Chine , antérieurs à *Moïse* , portèrent toujours l'image d'un serpent sur la poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires ; et c'est pourquoi lorsque *Pilpay* et *Lokman* firent parler les animaux , personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure paraît si physique et si dépouillée de toute allégorie , qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce temps-là sur son ventre , pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser , et pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit) , précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamor-

phoses, pourquoi le corbeau, qui était blanc autrefois, est noir aujourd'hui; pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit; pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'est une allégorie aussi manifeste que respectable. Le plus sûr est de les croire.

Je multiplierai vos misères et vos grossesses, vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de l'homme, et il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des grossesses est une punition? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, et surtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne sont considérables que dans les femmes délicates; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très-aisément, surtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur gésine; il y en a même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entièrement naturelle; c'est l'effet de la force du corps, et même de celle de l'esprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, et sont plus propres aux travaux de la tête et du bras. Mais quand une femme a le poignet et l'esprit plus forts que son mari, elle en est par-tout la

maîtresse ; c'est alors le mari qui est soumis à la femme. Cela est vrai ; mais il se peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni sujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabbin nommé *Eliezer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* et *Eve* de la peau même du serpent qui les avait tentés ; et *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair , un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec respect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il semblerait que les Juifs admirent d'abord plusieurs dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu , *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot *l'un de nous*, signifie la Trinité ; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs dieux , c'est le même Dieu triple ; et jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots , *semblable à nous*, il est vraisemblable que les Juifs entendaient les anges , *Eloïm*. C'est ce qui fit penser à plusieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent

la croyance de ces dieux inférieurs ; mais c'est une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté , afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur , disent quelques-uns , l'avait mis dans le jardin de volupté , *afin qu'il cultivât ce jardin.* Si Adam de jardinier devint laboureur , ils disent qu'en cela son état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette solution nous semble trop peu sérieuse. Il vaut mieux dire que DIEU punit la désobéissance par le bannissement du lieu natal.

Toute cette histoire en général se rapporte, selon des commentateurs trop hardis , à l'idée qu'eurent tous les hommes , et qu'ils ont encore , que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent et vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oïveté , ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux , et on se forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'est à peu-près comme si on disait : Il fut un temps où il ne périssait aucun arbre ; où nulle bête n'était malade , ni faible , ni dévorée par une autre ; où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De là l'idée du

fiècle d'or , de l'œuf percé par *Arimane* , du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse et immortelle que l'homme avait mise sur son bât ; de là ce combat de *Typhon* contre *Osiris* , d'*Ophionée* contre les dieux , et cette fameuse boîte de *Pandore* , et tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux , et dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque , puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux , et que les premiers livres des autres nations sont presque tous perdus. De plus , les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant et enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé fait , dit-on , une étrange figure à une porte. Mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs et d'éperviers , quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs et ces éperviers des Egyptiens , dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture , et l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne

furent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie ; et les Juifs entendaient par *kerub* , la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf , d'une tête d'homme , d'un corps d'homme et d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un signe à Caïn.

Quel Seigneur ! disent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel* , et il rejette celle de *Caïn* son aîné , sans qu'on en rapporte la moindre raison. Par là le Seigneur devient la cause de l'inimitié entre les deux frères. C'est une instruction morale , à la vérité , et une instruction prise dans toutes les fables anciennes , qu'à peine le genre-humain exista qu'un frère assassine son frère. Mais ce qui paraît aux sages du monde contre toute morale , contre toute justice , contre tous les principes du sens commun , c'est que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain , et ait fait mourir inutilement son propre fils pour une pomme , et qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je , pardonner ! il prend le coupable sous sa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* sera puni sept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un signe qui lui sert de sauve-garde. C'est , disent les impies , une fable aussi exécrationnable qu'absurde. C'est le délire de quelque malheureux juif ,

qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à *Moïse* dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité, qui dispose de tout, a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, et des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui, en adorant DIEU, osent condamner le Dieu d'Israël, et qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite et de notre justice erronée. Ils admettent DIEU pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis, et respectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions, ô *altitudo* ! de toutes nos forces.

Les dieux, Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples. Il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces dieux et des mortelles devaient être supérieurs aux

autres hommes : aussi la Genèse ne manque pas de dire que ces dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géans. C'est encore se conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge. ()*

Je remarquerai seulement ici que saint *Augustin*, dans sa *Cité de Dieu*, n° 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit historia* : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de *Deucalion* et d'*Ogygès*, en Grèce. Ils sont regardés comme universels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Asie orientale. Si *Augustin* ne se trompe donc pas en disant que l'histoire n'en parle point.

DIEU dit à *Noé* : *Je vais faire alliance avec vous et avec votre semence après vous, et avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du sentiment, et il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en

(*) Voyez l'article *DELUGE*.

vertu de ce pacte que *François d'Assise* , fondateur de l'ordre séraphique , difait aux cigales et aux lièvres : Chantez , ma fœur la cigale ; broutez , mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité , que tous les animaux fe dévoreraient les uns les autres , qu'ils fe nourriraient de notre chair et nous de la leur , qu'après les avoir mangés , nous nous exterminerions avec rage , et qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte , il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose finon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre , et le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes , mais adorer l'esprit , et remonter aux temps où l'on écrivait ce livre , qui est un scandale aux faibles et une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées , et il fera un signe de mon pacte , &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas , j'ai mis mon arc dans les nuées ; il dit , je mettrai : cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc - en - ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie , et on le donne

ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les enfans d'Adam bâtissaient ; et il dit : Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; et ils ne s'en désisteront point jusqu'à ce qu'ils aient achevé. Venez donc , descendons , confondons leur langue , afin que personne n'entende son voisin. ()*

Observez seulement ici que l'auteur sacré continue toujours à se conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui se passe, qui veut voir par ses yeux ce qu'on fait dans ses domaines, qui appelle les gens de son conseil pour se résoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ses gens (qui étaient trois cents dix-huit) , tomba sur les cinq rois , les défit , et les poursuivit jusqu'à Hoba à la gauche de Damas.

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues ; et encore faut-il franchir le Liban et l'anti-Liban.

(*) Voyez sur ce passage l'article BABEL.

Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait *Abraham*, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes et succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, et qu'ils devaient être plus beaux, et allumer plus de désirs chez un peuple corrompu que des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique, pour exprimer les horribles débordemens de Sodome et de Gomorrhe. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, et la femme de *Loth* changée en statue de sel, et tout le reste de cette histoire, qu'oserons-nous dire? L'ancienne fable arabe de *Cinira* et de *Mirra* a quelque rapport à l'inceste de *Loth* et de ses filles; et l'aventure de *Philémon* et de *Baucis* n'est pas sans ressemblance avec les deux

anges qui apparurent à *Loth* et à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'*Orphée* et d'*Eurydice* ?

Bien des savans pensent, avec le grand *Newton* et le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel*, lorsque les Juifs eurent un peu appris à lire et à écrire ; et que toutes ces histoires sont des imitations des fables syriennes.

Mais il suffit que tout cela soit dans l'Écriture sainte pour que nous le révériions, sans chercher à voir dans ce livre autre chose que ce qui est écrit par l'Esprit saint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne sont pas les nôtres ; et ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Testament est une histoire véritable, et que tout ce qui a été inventé par le reste de l'univers est fabuleux.

Il s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles ; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, et qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est

ainsi

ainfi que raisonne une espèce de monstres qui veut dominer sur les esprits.

Il est vrai que plusieurs célèbres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories , à l'exemple des Juifs , et surtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire , de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas ; car si ceux-ci n'y entendent rien , ce n'est pas leur faute ; mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

Les savans trop remplis de leur science ont prétendu qu'il était impossible que *Moïse* eût écrit la Genèse. Une de leurs grandes raisons est que dans l'histoire d'*Abraham* , il est dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer sa femme , en *argent monnayé* , et que le roi de Gêrar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorsqu'il la rendit , après l'avoir enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante et quinze ans. Ils disent qu'ils ont consulté tous les anciens auteurs , et qu'il est avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce sont-là de pures chicanes ,

puisque l'Eglise a toujours cru fermement que *Moïse* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Esra* et par *Baruch Spinoza*. Le médecin *Astruc*, beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans son livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures sur la Genèse*, ajoute de nouvelles objections insolubles à la science humaine; mais elles ne le font pas à la piété humble et foudroyante. Les savans osent contredire chaque ligne; et les simples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raison; soyons soumis d'esprit et de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était sa sœur; et le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quarante-vingt-dix ans; qu'elle avait déjà été enlevée par un roi d'Egypte; et qu'un roi de ce même désert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Isaac*, fils d'*Abraham*. Nous avons parlé aussi de la servante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, et de la manière dont ce patriarche renvoya cette servante et son fils. On fait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces histoires; avec quel sourire dédaigneux ils en parlent; comme ils mettent fort au-dessous des Mille et une nuits l'histoire

(*) Voyez MOÏSE.

d'un *Abimelech* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait passer pour sa sœur , et d'un autre *Abimelech* amoureux de *Rébecca* qu'*Isaac* fait aussi passer pour sa sœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces savans critiques est de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raison , et de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France et de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem , fils du roi Hémor , fut conglutinée avec l'ame de Dina ; et il charma sa tristesse par des caresses tendres ; et il alla à Hémor son père , et lui dit : Donnez-moi cette fille pour femme.

C'est ici que les savans se révoltent plus que jamais. Quoi ! disent-ils , le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouser ; le mariage se conclut ; on comble de présens *Jacob* le père et *Dina* la fille ; le roi de *Sichem* daigne recevoir dans sa ville ces voleurs errans qu'on appelle patriarches ; il a la bonté incroyable , incompréhensible , de se faire circoncire , lui , son fils , sa cour et son peuple , pour condescendre à la superstition de cette petite horde , qui ne possède pas une demi-lieue de terrain en propre ! Et pour prix d'une si étonnante bonté , que font nos patriarches sacrés ? ils attendent le jour où la plaie de la circoncision donne

ordinairement la fièvre. *Siméon* et *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main ; ils massacrent le roi, le prince son fils et tous les habitans. L'horreur de cette Saint-Barthelemi n'est sauvée que parce qu'elle est impossible. C'est un roman abominable, mais c'est évidemment un roman ridicule. Il est impossible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau souffrir un peu de son prépuce entamé, on se défend contre deux scélérats, on s'assemble, on les entoure, on les fait périr par les supplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impossibilité plus palpable ; c'est que, par la supputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, et que si on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'est sur quoi on se récrie. On dit : Qu'est-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé ; un livre inconnu si long-temps de toute la terre, un livre où la droite raison et les mœurs sont outragées à chaque page, et qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour saint, pour dicté par DIEU même ? n'est-ce pas une impiété de le croire ? n'est-ce pas une fureur d'anthropophages de persécuter les hommes sensés et modestes qui ne le croient pas ?

A cela nous répondons : l'Eglise dit qu'elle le croit. Les copistes ont pu mêler des absurdités révoltantes à des histoires respectables. C'est à la sainte Eglise seule d'en juger. Les profanes doivent se laisser conduire par elle. Ces absurdités , ces horreurs prétendues , n'intéressent point le fond de notre religion. Où en seraient les hommes , si le culte et la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem et à la petite *Dina* ?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Israël eussent un roi.

C'est ici le passage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'est ce qui a déterminé le grand *Newton* , le pieux et sage *Samuel Clarke* , le profond philosophe *Bolingbroke* , le docte *le Clerc* , le savant *Fréret* , et une foule d'autres savans , à soutenir qu'il était impossible que *Moïse* fût l'auteur de la Genèse.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'est principalement ce verset qui déterminait *Astruc* à bouleverser toute la Genèse , et à supposer des mémoires dans lesquels l'auteur avait puisé. Son travail est ingénieux , il est exact , mais il est téméraire. Un concile aurait à peine osé l'entreprendre. Et de quoi a servi

ce travail ingrat et dangereux d'*Astruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'est-là le fruit de l'arbre de la science dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance soient plus nourrissans et plus aisés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verset, que ce chapitre ait été écrit par *Moïse* ou par *Samuel*, ou par le sacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Esdras*, ou par un autre ? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être, peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemises ne s'informent jamais si nous existons ; ils pillent des caravanes et mangent du pain d'orge ; et nous nous tourmentons pour savoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée, avant qu'il y en eût dans un canton voisin, à l'occident du lac de Sodome.

O miseras hominum mentes ! ô pectora caeca !

G E N I E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

GENIE, daimon ; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'est pas aisé de favoir au juste si les péris des Perles furent inventés avant les daimons des Grecs ; mais cela est fort probable.

Il se peut que les ames des morts appelées ombres, *manes* (a), aient passé pour des daimons. *Hercule*, dans *Hésiode*, dit qu'un daimon lui ordonna ses travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée*, l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans son traité sur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être sans religion pour le nier. Vous voyez qu'*Apulée* raisonnait précisément comme frère *Garasse* et frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc sans religion. Et les jansénistes en ont dit autant à frère *Bertier*, et le reste du monde n'en fait rien. Ces démons, dit le très-religieux et très-ordurier *Apulée*, sont des puissances intermédiaires entre l'éther et notre basse région. Ils

(a) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

vivent dans notre atmosphère, ils portent nos prières et nos mérites aux dieux. Ils en rapportent les secours et les bienfaits, comme des interprètes et des ambassadeurs. C'est par leur ministère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les présages, les miracles des magiciens.

Cæterum, sunt quædam divinæ mediæ potestates inter summum æther et infimas terras, in isto intersitæ aëris spatio, per quas et desideria nostra et merita ad deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas calicolasque vectores, hinc precum, indè donorum; qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, indè suppeticas, ceu quidam utriusque interpretes, et salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in Symposio autumat, cuncta denuntiata, et magorum varia miracula, omnesque præfagiorum species reguntur.

S^t *Augustin* a daigné réfuter *Apulée* : voici ses paroles :

„ (b) Nous ne pouvons non plus dire que
 „ les démons ne sont ni mortels ni éternels ;
 „ car tout ce qui a la vie, ou vit éternelle-
 „ ment, ou perd par la mort la vie dont il est
 „ vivant; et *Apulée* a dit que quant au temps,
 „ les démons sont éternels. Que reste-t-il
 „ donc, sinon que les démons tenant le

(b) Cité de DIEU, liv. IX, chap. XII, page 324, traduction de *Giri*.

„ milieu,

„ milieu, ils aient une chose des deux plus
 „ hautes et une chose des deux plus basses.
 „ Ils ne font plus dans le milieu, et ils
 „ tombent dans l'une des deux extrémités; et
 „ comme des deux choses qui font, soit de
 „ l'une, soit de l'autre part, il ne se peut
 „ faire qu'ils n'en aient pas deux, selon que
 „ nous l'avons montré, pour tenir le milieu
 „ il faut qu'ils aient une chose de chacune;
 „ et puisque l'éternité ne leur peut venir des
 „ plus basses, où elle ne se trouve pas, c'est
 „ la seule chose qu'ils ont des plus hautes;
 „ et ainsi pour achever le milieu qui leur
 „ appartient, que peuvent-ils avoir des plus
 „ basses que la misère? „

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons; de péris, de farfadets, soit bien-fesans, soit malfesans, je n'en puis parler en connaissance de cause; et je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains, on ne se servait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous faisons, un rare talent; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde, ou d'un machiniste, ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner,

*Dictionn. philosoph. Tome VI. *E*

non pas indistinctement les grands talens , mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraissait un don des dieux , cet *ingenium* , *quasi ingenitum* , une espèce d'inspiration divine. Or un artiste , quelque parfait qu'il soit dans son genre , s'il n'a point d'invention , s'il n'est point original , n'est point réputé génie ; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs , quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu , et qu'ils lui gagnassent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie , et ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Poussin* , déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux , avait le génie de la peinture. *Lulli* , qui ne vit aucun bon musicien en France , avait le génie de la musique.

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art , ou d'atteindre à la perfection en imitant et en surpassant ses maîtres ?

Si vous faites cette question aux artistes , ils feront peut-être partagés : si vous la faites au public , il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens

de l'art ? préférez - vous les chefs - d'œuvre modernes en estampes aux premières gravures en bois , la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressembloient au chant grégorien , l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront : J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin , chacun avouera , pour peu qu'on ait de conscience , que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts ; et que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

S E C T I O N I I.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de chose après eux.

Chaque ville , chaque homme ayant eu autrefois son génie , on s'imagina que ceux qui faisoient des choses extraordinaires étoient inspirés par ce génie. Les neuf muses étoient neuf génies qu'il falloit invoquer , c'est pourquoi *Ovide* dit :

Est deus in nobis , agitante calefcimus illo.

Il est un dieu dans nous , c'est lui qui nous aime :

Mais au fond, le génie est-il autre chose que le talent ? qu'est-ce que le talent, sinon la disposition à réussir dans un art ? pourquoi disons-nous le génie d'une langue ? c'est que chaque langue, par ses terminaisons, par ses articles, ses participes, ses mots plus ou moins longs, aura nécessairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue française sera plus fait pour la conversation, parce que sa marche, nécessairement simple et régulière, ne gênera jamais l'esprit. Le grec et le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris soin des affaires de César* que de cette seule manière ; mais en grec et en latin on peut transposer les cinq mots qui composeront cette phrase en cent vingt façons différentes, sans gêner en rien le sens.

Le style lapidaire sera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la française et de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même, qui distinguent un peuple d'un autre. Il suffit de voir des français, des espagnols et des anglais, pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts n'est autre chose que son talent ; mais on ne donne ce nom

qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poésie, pour la musique, pour la peinture ! cependant il ferait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière : aussi *Racine* depuis *Andromaque*, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

G E N I E S.

LA doctrine des génies, l'astrologie judiciaire et la magie ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues et de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu ; si nous étions à leur place, si nous commençons comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, et à observer les astres : la terre est sans doute immobile au milieu du monde ; le soleil et les planètes ne tournent que pour elle ; et les étoiles ne sont faites que pour

nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage , et de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace et les globes sont peuplés de substances ; et puisque nous sommes les favoris de la nature , placés au centre du monde , et que tout est fait pour l'homme , ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible , aura bientôt trouvé des disciples persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies , et personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs et les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; et certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après , quelques sages virent ces génies , et on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables , trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire , ou de sa ville , l'autre celui de Mars et de Saturne ; les génies des quatre élémens s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie , tout cela d'abord en songe ; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe , il fallait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps ; ils avaient donc des corps , mais des corps plus beaux que les nôtres , puisque c'étaient des génies , et plus légers , puisqu'ils venaient de si loin. Les sages qui avaient le privilège de converser avec des génies , inspiraient aux autres l'espérance de jouir du même bonheur. Un sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génies , donc il n'y en a point ? on lui aurait répondu : Vous raisonnez fort mal ; il ne s'agit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue , qu'elle n'existe point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces puissances aériennes , nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite ; elles se sont montrées à nos sages , elles se manifesteront à nous ; vous n'êtes pas digne de voir des génies.

Tout est mêlé de bien et de mal sur la terre ; il y a donc incontestablement de bons et de mauvais génies. Les Perses eurent leurs *péris* et leurs *dives* , les Grecs leurs *daimons* et *cacodaimons* , les Latins *bonos et malos genios*. Le bon génie devait être blanc , le mauvais devait être noir , excepté chez les Nègres , où c'est

essentiellement tout le contraire. *Platon* admit sans difficulté un bon et un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut , et lui annonça la mort avant la bataille de *Philippe* ; et de graves historiens ne l'ont-ils pas dit ? et *Plutarque* aurait-il été assez mal-avisé pour assurer ce fait s'il n'avait été bien vrai ?

Confidérez encore quelle source de fêtes , de divertissemens , de bons contes , de bons mots , venait de la créance des génies.

(a) *Scit genius natale comes qui temperat astrum.*

(b) *Ipse suos adsit genius visurus honores ,*

Cui decorent sanctas florea ferta comas.

Il y avait des génies mâles et des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance , c'était une espèce de *Cupidon* avec des ailes ; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait , il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier , auquel sont appendues deux couronnes ; et l'inscription porte , *Au génie des Augustes* ; c'était l'emblème de l'immortalité ,

(a) *Horace.*

(b) *Tibulle.*

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies universellement admis par tant de nations éclairées ne sont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génies ; aucun homme de ma connaissance n'en a vu : *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes*, qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'Etat, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie ; je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue ; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées et des pieds de chèvre ; cependant j'attendrai que j'en aye vu plusieurs pour y croire : car si je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

COMME le genre d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Poussin* n'est point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique

d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon ; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose et en vers. On fait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre ; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon ; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode , des expressions pathétiques de la tragédie , ni des métaphores et des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux , le simple et le relevé. Ces deux genres , qui en embrassent tant d'autres , ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes : ces beautés sont la justesse des idées , leur convenance , l'élégance , la propriété des expressions , la pureté du langage. Tout écrit , de quelque nature qu'il soit , exige ces qualités ; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet , dans les tropes. Ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes , ni idées philosophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne respirera point la passion ; et dans aucun de ces écrits on n'emploiera ni métaphores hardies , ni exclamations pathétiques , ni expressions véhémentes.

Entre le simple et le sublime , il y a plusieurs

nuances ; et c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et de la poésie. C'est par cet art que *Virgile* s'est élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers ,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit error !

ferait aussi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il est naturel, vrai et élégant , et que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états. Mais ce vers ,

Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat ,

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui est bas et grossier ; car le bas et le grossier n'est point un genre , c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles , et quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser , elle le doit même ; la simplicité relève souvent la grandeur , selon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de *Titus* , si naturels et si tendres ,

60 G E N R E D E S T Y L E .

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ,
Et crois toujours la voir pour la première fois ,

ne feraient point du tout déplacés dans le haut
comique ; mais ce vers d'*Antiochus* ,

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

ne pourrait convenir à un amant dans une
comédie , parce que cette belle expression
figurée , *dans l'Orient désert* , est d'un genre trop
relevé pour la simplicité des brodequins. Nous
avons remarqué déjà , au mot *esprit* , qu'un
auteur qui a écrit sur la physique , et qui pré-
tend qu'il y a eu un *Hercule* physicien , ajoute
qu'*on ne pouvait résister à un philosophe de
cette force*. Un autre qui vient d'écrire un petit
livre (lequel il suppose être physique et moral)
contre l'utilité de l'inoculation , dit que *si on
mettait en usage la petite vérole artificielle , la mort
serait bien attrapée*.

Ce défaut vient d'une affectation ridicule.
Il en est un autre qui n'est que l'effet de la
négligence ; c'est de mêler au style simple et
noble qu'exige l'histoire , ces termes popu-
laires , ces expressions triviales , que la bien-
séance réproouve. On trouve trop souvent dans
Mézeray , et même dans *Daniel* qui , ayant écrit
long-temps après lui , devrait être plus correct ,
qu'un général sur ces entrefaites se mit aux trousses

de l'ennemi, qu'il suivit sa pointe, qu'il le battit à plate couture. On ne voit point de pareille bassesse de style dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un genre de style, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ses opéra emploie le même genre qui lui est si naturel dans ses contes et dans ses fables. *Benferade* mit dans sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide* le genre de plaisanterie qui l'avait fait réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude, et ployer son génie à son gré?

GENS DE LETTRES.

CE mot répond précisément à celui de *grammairiens*. Chez les Grecs et les Romains, on entendait par grammairien, non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale et particulière, qui surtout se fait son étude de la poésie et de l'éloquence; c'est ce que

font nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui , avec peu de connaissances , ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans , ne fera que des romans ; celui qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre , qui dépourvu de science aura fait quelques sermons , ne sera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a , de nos jours , encore plus d'étendue que le mot *grammairien* n'en avait chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue , les Romains n'apprenaient que le grec ; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec et du latin celle de l'italien, de l'espagnol, et surtout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens , et l'histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondisse toutes ces matières ; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme : mais les véritables gens de lettres se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains , s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois , dans le seizième siècle , et bien avant dans le dix-septième , les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique gram-

matiale des auteurs grecs et latins ; et c'est à leurs travaux que nous devons les dictionnaires , les éditions correctes , les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aujourd'hui cette critique est moins nécessaire , et l'esprit philosophique lui a succédé : c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des gens de lettres ; et quand il se joint au bon goût , il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle , que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des mathématiques aux fleurs de la poésie , et qui jugent également bien d'un livre de métaphysique et d'une pièce de théâtre. L'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet ; et c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au temps de *Balzac* et de *Voiture* ; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie et épurée que plusieurs ont répandue dans leurs conversations , a contribué beaucoup à instruire et à polir la nation ; leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs et latins ; mais , appuyée d'une saine philosophie , elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée , prédictions des astrologues ,

divination des magiciens , fortilèges de toutes espèces , faux prestiges , faux merveilleux , usages superstitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille disputes puériles , qui étaient autrefois dangereuses , et qu'ils ont rendues méprisables : par là ils ont en effet servi l'Etat. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui ; c'est aux véritables gens de lettres qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes ; et ceux qui sont nés sans fortune , trouvent aisément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point , comme autrefois , de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt et la bassesse offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'est pas ce qu'on appelle un *bel esprit* : le bel esprit seul suppose moins de culture , moins d'étude , et n'exige nulle philosophie ; il consiste principalement dans l'imagination brillante , dans les agrémens de la conversation , aidés d'une lecture commune. Un bel esprit peut aisément ne point mériter le titre d'homme de lettres , et l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel esprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne
font

font point auteurs , et ce font probablement les plus heureux. Ils font à l'abri du dégoût que la profession d'auteur entraîne quelquefois , des querelles que la rivalité fait naître , des animosités de parti et des faux jugemens ; ils jouissent plus de la société ; ils font juges , et les autres font jugés.

G E O G R A P H I E.

LA géographie est une de ces sciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait prise , il n'a pas été possible jusqu'à présent d'avoir une description exacte de la terre. Il faudrait que tous les souverains s'entendissent et se prêtassent des secours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils se font presque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le mesurer.

Personne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Egypte , ni des régions baignées par la mer Rouge , ni de la vaste Arabie.

Nous ne connaissons de l'Afrique que ses côtes ; tout l'intérieur est aussi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* et d'*Hercule*. Pas une seule carte bien détaillée de tout ce que le Turc possède en Asie. Tout y est placé au hasard ,

excepté quelques grandes villes dont les mafures fubfiftent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la pofition relative d'Agra et de Delhi eft un peu connue ; mais de là jufqu'au royaume de Golconde , tout eft placé à l'aventure.

On fait à peu-près que le Japon s'étend en latitude feptentrionale , depuis environ le trentième degré jufqu'au quarantième ; et fi l'on fe trompe , ce n'eft que de deux degrés , qui font environ cinquante lieues : de forte que , fur la foi de nos meilleures cartes , un pilote rifquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude , les premières cartes des jéfuites la déterminèrent entre le cent cinquante-feptième degré , et le cent foixante et quinze ; et aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-fix et le cent foixante.

La Chine eft le feul pays de l'Asie dont on ait une mefure géographique , parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéfuites aftronomes pour drefler des cartes exactes ; et c'eft ce que les jéfuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à mefurer la terre , ils ne feraient pas profcrits fur la terre.

Dans notre Occident , l'Italie , la France , la Ruffie , l'Angleterre , et les principales villes des autres Etats , ont été mefurées par

la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'est que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entreprise d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des sciences a envoyé des ingénieurs et des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume , pour mettre le moindre hameau , le plus petit ruisseau , les collines , les buissons , à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était si confuse , que la veille de la bataille de Fontenoy on examina toutes les cartes du pays , et on n'en trouva pas une seule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Versailles un ordre positif à un général peu expérimenté de livrer la bataille , et de se poster en conséquence des cartes géographiques , comme cela est arrivé quelquefois du temps du ministre *Chamillart* , la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des *Uscoques* , des *Morlaques* , des *Montegnins* , et qui n'aurait pour toute connaissance des lieux que les cartes , ferait aussi embarrassé que s'il se trouvait au milieu de l'*Afrique*.

Heureusement on rectifie sur les lieux ce que les géographes ont souvent tracé de fantaisie dans leur cabinet.

Il est bien difficile , en géographie comme en morale , de connaître le monde sans fortir de chez soi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe est celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moscou jusqu'à la source du Rhin : les jeunes gens ne se forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juste avant JESUS-CHRIST.

Selon lui , il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente , ni froidure excessive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud ; et le froid est souvent si terrible dans le nord de la Suède et de la Russie , que le thermomètre y est descendu jusqu'à trente-quatre degrés au-dessous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans , c'est se tromper de plus de soixante et dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues , comme s'il y avait des mères-langues , et comme si chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expressions de ses voisins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe

une lieue de terrain qui ne soit habitée ; mais dans la Russie , il est encore des déserts de trente à quarante lieues. Le désert des landes de Bordeaux n'est que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles , sur lesquelles il n'a jamais passé ni un homme ni même un oiseau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue , au milieu desquels sont de misérables îles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France ; cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner* , le roi de France a toujours quarante mille suisses à sa solde ; mais le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde , près de Marseille , lui paraît une forteresse importante et presque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle forteresse ,

Gouvernement commode et beau ,
 A qui suffit pour toute garde
 Un suisse avec sa hallebarde ,
 Peint sur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Auguste*.

On est bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyfe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie et de la Canche. L'Oyfe coule à quelques lieues de Paris; la Sarre est en Lorraine près de la basse Alsace, et se jette dans la Moselle au-dessus de Trèves. La Somme prend sa source près de Saint-Quentin, et se jette dans la mer au-dessous d'Abbeville. L'Authie et la Canche sont des ruisseaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyfe que n'en ont la Somme et la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'est guère possible que l'auteur se soit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maison de *Bouillon* qui ne la possède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; et c'est ainsi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conserve à Rhodès un foulier de la sainte Vierge, comme on conserve dans la ville du Puy en Velai le prépuce de son fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes sur les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que les Turcs possédaient de son temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les possédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de son sein l'hostie consacrée qu'on lui avait donnée en gages, et qu'il demanda vengeance à cette hostie de la perfidie des chrétiens. Un turc, et un turc dévot comme *Amurat II*, faire sa prière à une hostie ! il tira le traité de son sein, il demanda vengeance à DIEU, et l'obtint de son fabre.

Il assure que le czar *Pierre I* se fit patriarche. Il abolit le patriarcat, et fit bien; mais se faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'Eglise grecque est de croire que le Saint-Esprit ne procède que du Père. Mais d'où fait-il que c'est une erreur ? l'Eglise latine ne croit la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils que depuis le neuvième siècle; la grecque, mère de la latine, date de seize cents ans. Qui les jugera ?

Il affirme que l'Eglise grecque russe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais *S^t Antoine*. Encore s'il avait attribué la chose à *S^t Nicolas*, on aurait pu autrefois excuser cette méprise du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'absurdités, la

géographie se perfectionne sensiblement dans notre siècle.

Il n'en est pas de cette connaissance comme de l'art des vers, de la musique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres sont souvent les plus mauvais. Mais dans les sciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers sont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils soient faits avec quelque soin.

Un des plus grands avantages de la géographie est, à mon gré, celui-ci : Votre sotte voisine et votre voisin encore plus sot vous reprochent sans cesse de ne pas penser comme on pense dans la rue Saint-Jacques. Voyez, vous disent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* jusqu'à l'abbé *Petit-Pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le faubourg Saint-Honoré, à Chaillot et à Etampes, à Rome et chez les Ufcoques. Prenez alors une mappemonde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perse, celui de la Russie, plus vaste que ne fut l'empire romain ; faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie ; enfin

vous

vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe , et dans la cinquième , qui est encore aussi inconnue qu'immense , ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions , ou qui les ont combattues , ou qui les ont en horreur ; vous opposerez l'univers à la rue Saint-Jacques.

Vous leur direz que *Jules-César* , qui étendit son pouvoir bien loin au-delà de cette rue , ne fut pas un mot de ce qu'ils croient si universel ; que leurs ancêtres , à qui *Jules-César* donna les étrivières , n'en furent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroisse Saint-Severin donnaient le ton au reste du monde.

G E O M E T R I E.

FEU M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie ; il voulut remonter à la source , et suivre la marche de nos découvertes et des besoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable et utile ; mais elle n'a pas été suivie ; elle exige dans le maître une flexibilité d'esprit qui fait se

proportionner, et un agrément rare dans ceux qui suivent la routine de leur profession.

Il faut avouer qu'*Euclide* est un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il est mené. *Euclide* dit au premier livre que , *si une ligne droite est coupée en parties égales et inégales, les carrés construits sur les segmens inégaux sont doubles des carrés construits sur la moitié de la ligne entière, et sur la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié jusqu'au point d'intersection.*

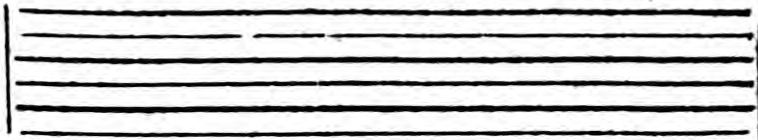
On a besoin d'une figure pour entendre cet obscur théorème ; et quand il est compris, l'étudiant dit : A quoi peut-il me servir, et que m'importe ? il se dégoûte d'une science dont il ne voit pas assez tôt l'utilité.

La peinture commença par le désir de définir grossièrement sur un mur les traits d'une personne chère. La musique fut un mélange grossier de quelques tons qui plaisent à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On observa le coucher des étoiles avant d'être astronome. Il paraît qu'on devrait guider ainsi la marche des commençans de la géométrie.

Je suppose qu'un enfant doué d'une conception facile entende son père dire à son jardinier : Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes sur six lignes, toutes à un

demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut savoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec son précepteur. Le parterre est inondé ; il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraît. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne fait point quelle est sa largeur. Le maître lui fait d'abord aisément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à six pouces de distance l'une de l'autre. Ce sont déjà soixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir six lignes. L'enfant voit qu'il y aura six fois soixante, trois cents soixante tulipes. Mais de quelle largeur sera donc cette plate-bande que je ne puis mesurer ? Elle sera évidemment de six fois six pouces, qui font trois pieds.



Il connaît la longueur et la largeur ; il veut connaître la superficie. N'est-il pas vrai, lui dit son maître, que si vous fessiez courir une règle de trois pieds de long et d'un pied de large sur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait successivement couverte toute entière ? voilà donc la superficie trouvée,

elle est de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds carrés.

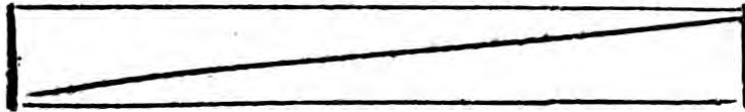
Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il est donc, dit le disciple, aussi long qu'un des deux côtés?

L E M A I T R E.

Non, il est plus long.

L E D I S C I P L E.

Mais quoi ! si je fais passer des lignes sur cette transversale que vous appelez *diagonale*,



il n'y en aura pas plus pour elle que pour les deux autres ; elle leur est donc égale. Quoi ! lorsque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'est-il pas de la même hauteur qu'eux ?

L E M A I T R E.

Il est de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela est démontré. Faites descendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

L E D I S C I P L E.

Et de combien précisément déborde-t-elle ?

L E M A I T R E.

Il y a des cas où l'on n'en saura jamais rien , de même qu'on ne saura point précisément quelle est la racine carrée de cinq.

L E D I S C I P L E.

Mais la racine carrée de cinq est deux , plus une fraction.

L E M A I T R E.

Mais cette fraction ne se peut exprimer en chiffre , puisque le carré d'un nombre plus une fraction ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

L E D I S C I P L E.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne saurai jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

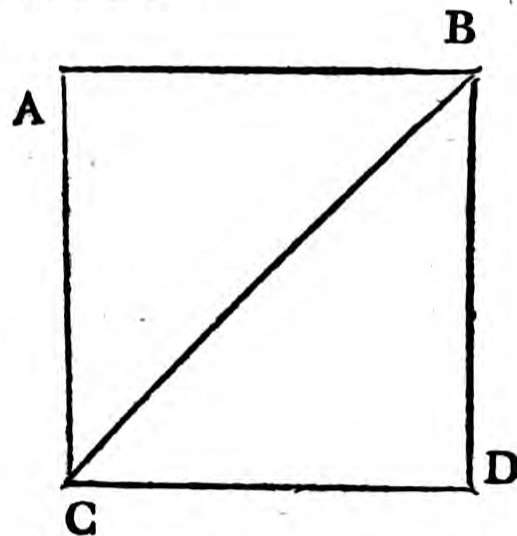
L E M A I T R E.

Il est certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il n'est pas plus surprenant que ce petit reste de la ligne diagonale n'ait pas une commune mesure avec les côtés , qu'il n'est surprenant que vous ne puissiez trouver en arithmétique la racine carrée de cinq.

Vous n'en saurez pas moins votre compte ; car si un arithméticien dit qu'il vous doit la

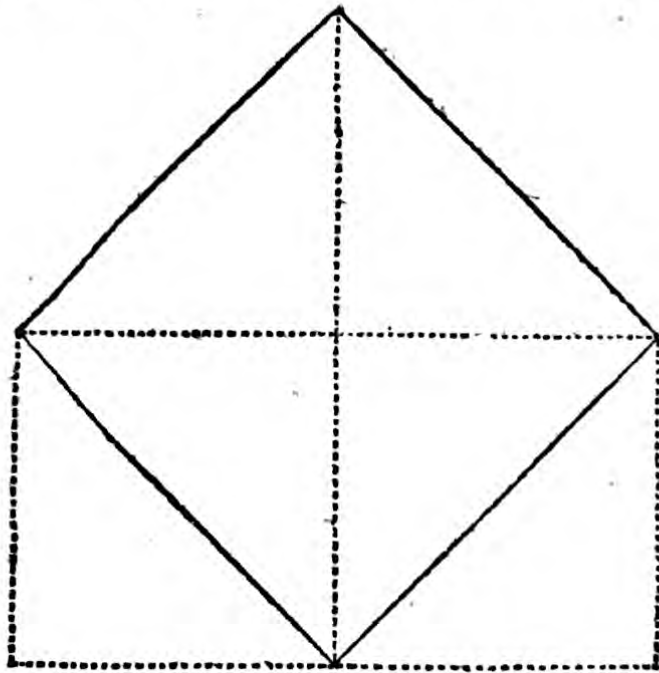
racine carrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards, par exemple; vous en aurez douze cents, dont la racine carrée est entre trente-quatre et trente-cinq, et vous saurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de mystère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'esprit du jeune homme. Son maître, lui ayant dit que la diagonale d'un carré est incommensurable, immesurable aux côtés et aux bases, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne fera jamais la valeur, il va faire cependant un carré qui sera démontré être le double du carré A B C D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le carré sont

égaux. Ensuite traçant cette figure, il démontre à l'esprit et aux yeux que le carré formé par ces quatre lignes noires vaut les deux carrés



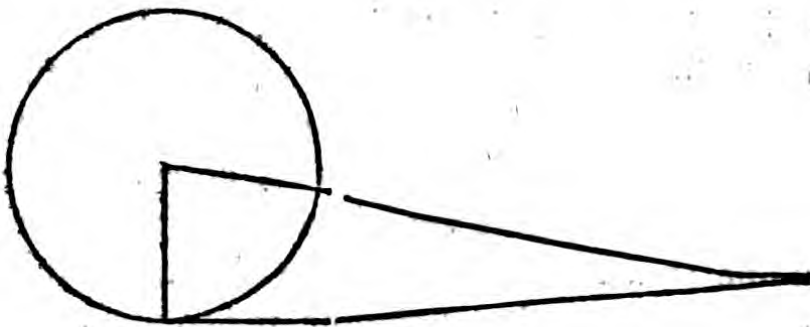
pointillés. Et cette proposition servira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, et qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures semblables établies sur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il mesurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher ? chaque théorème a sur le champ son application ; il apprend la géométrie par l'usage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème stérile ; mais il fait que l'ombre de cette perche est à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voisine est à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds et son ombre un pied , et si l'ombre de la tour est de douze pieds , il dit : Comme un est à cinq , ainsi douze est à la hauteur de la tour ; elle est donc de soixante pieds.

Il a besoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il fait qu'on ne peut avoir la mesure exacte de sa circonférence. Mais cette extrême exactitude est inutile pour opérer. Le développement d'un cercle est sa mesure.

Il connaît que ce cercle étant une espèce de polygone , son aire est égale à ce triangle dont le petit côté est le rayon du cercle , et dont la base est la mesure de sa circonférence.

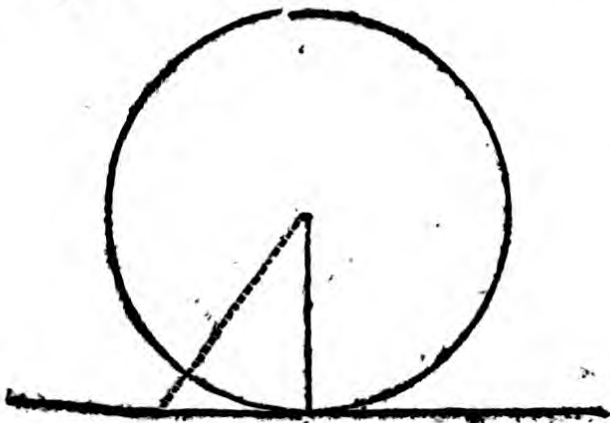


Les circonférences des cercles sont entre elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes semblables , et ces figures étant entre elles comme les carrés de leurs côtés correspondans , les cercles auront aussi leurs aires proportionnelles au carré de leurs rayons.

Ainsi , comme le carré de l'hypothénuse est égal au carré des deux côtés , le cercle , dont le rayon sera cette hypothénuse , sera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaissance servira aisément pour construire un bassin d'eau aussi grand que deux autres bassins pris ensemble. On double exactement le cercle , si on ne le carre pas exactement.

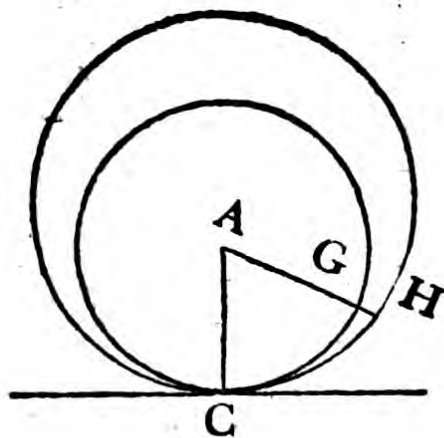
Accoutumé à sentir ainsi l'avantage des vérités géométriques , il lit dans quelques élémens de cette science , que si on tire cette ligne droite appelée *tangente* , qui touchera ce cercle en un point , on ne pourra jamais faire passer une autre ligne droite entre ce cercle et cette ligne.



Cela est bien évident , et ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes à ce point de contact ; cela le surprend et surprendrait aussi des hommes faits. Il est tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui disent que ce n'est point là de la matière , que ce sont des lignes sans largeur. Mais si elles sont sans largeur , ces lignes droites métaphysiques passeront en foule l'une sur l'autre sans rien toucher. Si elles ont de la largeur , aucune courbe ne passera. L'enfant ne sait plus où il en est ; il se voit transporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui est manifestement impossible à la nature soit vrai ?

Je conçois bien , dira-t-il à un maître de la géométrie transcendante , que tous vos cercles se rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires passent à ce point entre le premier cercle et la tangente.



La sécante $A G$ est plus courte que la sécante $A G H$, d'accord ; mais il ne fuit point de là que vos lignes courbes puissent passer entre deux lignes qui se touchent. Elles y peuvent passer, répondra le maître, parce que $G H$ est un infiniment petit du second ordre.

Je n'entends point ce que c'est qu'un infiniment petit, dit l'enfant ; et le maître est obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'est là où *Malezieux* s'extasie dans ses *Elémens* de géométrie. Il dit positivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus simple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C , au-delà et en-deçà duquel elles se séparent.

Je puis toujours diviser un nombre par la pensée ; mais fuit-il de là que ce nombre soit infini ? Aussi *Newton*, dans son calcul intégral

et dans son différentiel , ne se fert pas de ce grand mot ; et *Clairaut* se garde bien d'enseigner , dans ses *Elémens de géométrie* , qu'on puisse faire passer des cerceaux entre une boule et la table sur laquelle cette boule est posée.

Il faut bien distinguer entre la géométrie utile et la géométrie curieuse.

L'utile est le compas de proportion inventé par *Galilée* , la mesure des triangles , celle des solides , le calcul des forces mouvantes. Presque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'esprit et le fortifier ; bien peu feront d'une utilité sensible au genre-humain. Carrez des courbes tant qu'il vous plaira , vous montrerez une extrême sagacité. Vous ressemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer sa fortune.

Lorsque *Archimède* trouva la pesanteur spécifique des corps , il rendit service au genre-humain ; mais de quoi vous servira de trouver trois nombres tels que la différence des carrés de deux ajoutée au cube des trois fasse toujours un carré , et que la somme des trois différences ajoutée au même cube fasse un autre carré ?
Nugæ difficiles. (1)

(1) Dans la géométrie , comme dans la plupart des sciences , il est très-rare qu'une proposition isolée soit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIERE.

LA gloire est la réputation jointe à l'estime ; elle est au comble quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes , en actions , en vertus , en talens , et toujours de grandes difficultés surmontées. *César* , *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu. Il attire l'estime , la vénération , la pitié , l'indignation contre ses ennemis ; mais le terme de gloire serait impropre à son égard ; sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire , parce que l'histoire , qui peut se tromper , ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire , parce que sa valeur , son désintéressement , sa libéralité , ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation , mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours , parce que le temps a fait connaître toutes ses vertus , qui étaient formées de propositions que la curiosité seule a fait découvrir , et qui sont restées long-temps inutiles sans qu'il fût possible de soupçonner comment un jour elles cesseraient de l'être. C'est dans ce sens qu'on peut dire que , dans les sciences réelles , aucune théorie , aucune recherche n'est vraiment inutile.

incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux arts ; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens , mais dans des arts sublimes. On dira bien , la gloire de *Virgile* , de *Cicéron* , mais non de *Martial* et d'*Aulu-Gelle*.

On a osé dire, la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour sa gloire : ce n'est pas que l'Etre suprême puisse avoir de la gloire ; mais les hommes n'ayant point d'expressions qui lui conviennent , emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences , qui s'étale dans le grand faste , et qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui , ayant une gloire réelle , ont encore aimé la vaine gloire , en recherchant trop de louanges , en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse gloire tient souvent à la vaine , mais souvent elle porte à des excès ; et la vaine se renferme plus dans les petiteesses. Un prince qui mettra son honneur à se venger , cherchera une gloire fausse plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire , faire vanité , se faire honneur , se prennent quelquefois dans le même sens ,

et ont aussi des sens différens. On dit également, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès : alors gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause ; et non pas il fait vanité. Il se fait honneur de son bien ; et non pas il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie, reconnaître, attester.
Rendez gloire à la vérité, reconnaissez la vérité.

AU DIEU que vous servez, Princesse, rendez gloire.

ATHALIE.

Attestez le DIEU que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel ; il est au séjour de la gloire.

Où le conduisez-vous?... à la mort... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apotheose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange ; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie, rang élevé, et non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut

en acquérir. Homme glorieux , esprit glorieux , est toujours une injure ; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainsi on dit , un règne glorieux , et non pas un roi glorieux. Cependant ce ne ferait pas une faute de dire au pluriel , les plus glorieux conquérans ne valent pas un prince bienfaisant ; mais on ne dira pas , les princes glorieux , pour dire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier , ni l'avantageux , ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant et du dédaigneux , et se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux est plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux se croit quelque chose ; le glorieux veut paraître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a appelé quelquefois les saints et les anges , les glorieux , comme habitans du séjour de la gloire.

Glorieusement est toujours pris en bonne part ; il règne glorieusement ; il se tira glorieusement d'un grand danger , d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part , tantôt en mauvaise , selon l'objet dont il s'agit. Il se glorifie d'une disgrâce qui est le fruit de ses talens et l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU , c'est-à-dire , que leur constance rendait respectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

S E C T I O N I I.

QUE *Cicéron* aime la gloire , après avoir étouffé la conspiration de *Catilina* , on le lui pardonne.

Que le roi de Prusse , *Frédéric le grand* , pense ainsi après *Rosbac* et *Lissa* , et après avoir été le législateur , l'historien , le poète et le philosophe de sa patrie ; qu'il aime passionnément la gloire , et qu'il soit assez habile pour être modeste , on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée , par la brutale insolence d'un sultan turc , à déployer tout son génie ; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre escadres qui ont effrayé les *Dardanelles* et l'*Asie mineure* ; et qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui faisaient trembler l'Europe ; on trouvera fort bon qu'elle jouisse de sa gloire ,

et on l'admira de parler de ses succès avec cet air d'indifférence et de supériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot , la gloire convient aux génies de cette espèce , quoiqu'ils soient de la race mortelle très-chétive.

Mais si , au bout de l'Occident , un bourgeois d'une ville nommée Paris , près de Gonesse , croit avoir de la gloire quand il est harangué par un régent de l'université qui lui dit : Monseigneur , la gloire que vous avez acquise dans l'exercice de votre charge , vos illustres travaux , dont tout l'univers retentit , &c. ; je demande alors s'il y a dans cet univers assez de fifflats pour célébrer la gloire de mon bourgeois , et l'éloquence du pédant qui est venu braire cette harangue dans l'hôtel de monseigneur ?

Nous sommes si fots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif , ce digne chef des derviches , leur disait un jour : Mes frères , il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran , au nom de Dieu très-miséricordieux ; car DIEU use de miséricorde , et vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais , mes frères , gardez-vous bien

d'imiter des téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille foutient une thèse sur les catégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractère à la tête de sa thèse : *Ek allhà abron doxa; ad majorem Dei gloriam*. Un bon musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sottise sur sa porte; un saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaise percée de notre sultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du sultan à DIEU, que du sultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Être infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il en recevoir de vous ? peut-il en goûter ? jusqu'à quand, animaux à deux pieds sans plumes, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce ferait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer là

grandeur infinie avec la bassesse extrême , ce Dieu ferait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous , pauvres gens , quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU ? Cessez de profaner ce nom sacré. Un empereur , nommé *Octave Auguste* , défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome , de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Être suprême , ni l'honorer. Anéantissez - vous , adorez , et taisez-vous.

Ainsi parlait *Ben-al-bétif* ; et les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU ! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

S E C T I O N I I I .

Entretien avec un chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un chinois : ce chinois était lettré et négociant , deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles , et qui le sont devenues chez nous , grâce au respect extrême qu'on a pour l'argent , et au peu de considération que l'espèce humaine a montré et montrera toujours pour le mérite.

Ce chinois , qui parlait un peu hollandais , se trouva dans une boutique de librairie avec

quelques favans : il demanda un livre ; on lui propofa l'Hiftoire univerfelle de *Boffuet* , mal traduite. A ce beau mot d'*Hiftoire univerfelle* , je fuis , dit-il , trop heureux , je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire , de notre nation , qui fubfifte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans , de cette fuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de fiècles ; je vais voir ce qu'on penfe de la religion des lettrés , de ce culte fimple que nous rendons à l'Être fuprême. Quel plaifir de voir comme on parle en Europe de nos arts , dont plufieurs font plus anciens chez nous que tous les royaumes européens ! Je crois que l'auteur fe fera bien mépris dans l'hiftoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans , contre les peuples belliqueux du Tunquin et du Japon ; et fur cette ambaffade folennelle par laquelle le puiffant empereur du Mogol nous envoya demander des lois , l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des favans , on ne parle pas feulement de vous dans ce livre ; vous êtes trop peu de chofe ; prefque tout roule fur la première nation du monde , l'unique nation , le grand peuple juif.

Juif ! dit le chinois , ces peuples-là font donc les maîtres des trois quarts de la terre

au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le feront un jour , lui répondit-on ; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers , et de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez , dit le chinois ; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaste empire ? Ils ont possédé , lui dis-je , en propre , pendant quelques années , un petit pays ; mais ce n'est point par l'étendue des États qu'il faut juger d'un peuple , de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute , dit le savant qui était auprès de moi , et qui prenait toujours la parole ; on y parle beaucoup d'un petit pays de soixante lieues de large , nommé l'Egypte , où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour , fait de main d'homme. Tuidieu , dit le chinois , un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait soixante de large , cela est bien beau ! Tout le monde était sage dans ce pays-là , ajouta le docteur. Oh , le bon temps que c'était ! dit le chinois. Mais est-ce là tout ? Non , répliqua l'européen ; il est question encore de ces célèbres Grecs. Qui sont ces Grecs ? dit le lettré. Ah , continua l'autre , il s'agit de cette province à peu-près

grande comme la deux-centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant ! ah barbare ! s'écria poliment notre savant, vous ne connaissez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de *Pirée*, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment se nommait l'âne de *Silène* ? Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne sachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des mystères du grand *Fi psi hi hi*. Mais, de grâce, quelles sont encore les choses inconnues dont traite cette histoire universelle ? Alors le savant parla un quart d'heure de fuite de la république romaine ; et quand il vint à *Jules-César*, le chinois l'interrompit, et lui dit : Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc ? (a)

Comment, dit le savant échauffé, est-ce que vous ne savez pas au moins la différence qui est entre les païens, les chrétiens et les

(a) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européens pour des mahométans.

musulmans ? est-ce que vous ne connaissez point *Constantin* et l'histoire des papes ? Nous avons entendu parler confusément , répondit l'asiatique , d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible , répliqua l'autre , que vous ne connaissiez au moins *Luther* , *Zuingle* , *Bellarmin* , *Oecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là , dit le chinois. Il sortit alors , et alla vendre une partie considérable de thé peco et de fin grogram , dont il acheta deux belles filles et un mouffe , qu'il ramena dans sa patrie en adorant le *Tien* , et en se recommandant à *Confucius*.

Pour moi , témoin de cette conversation , je vis clairement ce que c'est que la gloire ; et je dis : Puisque *César* et *Jupiter* sont inconnus dans le royaume le plus beau , le plus ancien , le plus vaste , le plus peuplé , le mieux policé de l'univers , il vous sied bien , ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroisse , dans une petite ville ! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges ! ô petits auteurs ! ô pesans commentateurs ! il vous sied bien de prétendre à la réputation !

GOUT.

G O U T.

S E C T I O N P R E M I E R E.

LE goût, ce sens, ce don de discerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts : c'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient, comme lui, la réflexion ; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement ; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse ; il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du discernement : et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel ; car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs :

l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il fera faisi d'enthousiasme à ce vers des *Horaces* :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?—Qu'il mourût.

Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans et trop recherchés, ainsi le mauvais goût, dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits, de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel; c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on

avait d'abord de la répugnance , cependant la nature n'a pas voulu que les hommes , en général, apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire ; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible , mais sans aucune connaissance , ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique ; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations , le clair-obscur , la perspective , l'accord des couleurs , la correction du dessin ; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre , et ses yeux à voir : il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités , ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison , ni cet art , encore plus grand , qui concentre des intérêts divers dans un seul , ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas , parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun* , du *Poussin* , de *le Sueur*. On entend la déclamation notée des scènes de *Quinault* avec l'oreille de *Lulli* ,

et les airs et les symphonies avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait, et qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût: et si des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations, qui leur ait défilé les yeux, comme il s'est trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, et on a raison, quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre: on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on

corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux arts; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédécesseurs ont faite: il y a du mérite dans leurs efforts: ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers: le goût se perd; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne fait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir: c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu : ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée ; où les hommes et les femmes ne se rassemblent point ; où certains arts , comme la sculpture , la peinture des êtres animés , sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société , l'esprit est rétréci , sa pointe s'éteint , il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux arts manquent , les autres ont rarement de quoi se soutenir , parce que tous se tiennent par la main , et dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre , et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

S E C T I O N I I.

Ya-t-il un bon et un mauvais goût ? oui , sans doute , quoique les hommes diffèrent d'opinions , de mœurs , d'usages.

Le meilleur goût en tout genre est d'imiter la nature avec le plus de fidélité , de force et de grâce.

Mais la grâce n'est-elle pas arbitraire ? non , puisqu'elle consiste à donner aux objets qu'on représente de la vie et de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un sera grossier,

l'autre délicat , on convient assez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu , *Voiture* , qui , dans sa manie de broder des riens , avait quelquefois beaucoup de délicatesse et d'agrément , écrit au grand *Condé* sur sa maladie :

Commencez , Seigneur , à songer
 Qu'il importe d'être et de vivre ;
 Pensez à vous mieux ménager.
 Quel charme a pour vous le danger ,
 Que vous aimiez tant à le fuivre ?
 Si vous aviez , dans les combats ,
 D'Amadis l'armure enchantée ,
 Comme vous en avez le bras
 Et la vaillance tant vantée ,
 Seigneur , je ne me plaindrais pas.
 Mais en nos siècles où les charmes
 Ne font pas de pareilles armes ;
 Qu'on voit que le plus noble sang ,
 Fût-il d'Hector ou d'Alexandre ,
 Est aussi facile à répandre
 Que l'est celui du plus bas rang ;
 Que d'une force sans seconde
 La mort fait ses traits élancer ;
 Et qu'un peu de plomb peut casser
 La plus belle tête du monde ; (1)

(1) M. de *Voltaire* a imité et embelli cette idée dans une épître au roi de Prusse.

Qui l'a bonne y doit regarder.
 Mais une telle que la vôtre
 Ne se doit jamais hasarder :
 Pour votre bien et pour le nôtre ,
 Seigneur, il vous la faut garder.
 Quoi que votre esprit se propose ,
 Quand votre course sera close ,
 On vous abandonnera fort.
 Croyez-moi, c'est fort peu de chose
 Qu'un demi-dieu quand il est mort.

Ces vers passent encore aujourd'hui pour être pleins de goût , et pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même temps , *l'Etoile* , qui passait pour un génie ; *l'Etoile* , l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de Richelieu ; *l'Etoile* , l'un des juges de *Corneille* , fefait ces vers qui sont imprimés à la fuite de *Malherbe* et de *Racan* :

Que j'aime en tout temps la taverne !
 Que librement je m'y gouverne !
 Elle n'a rien d'égal à foi.
 J'y vois tout ce que j'y demande ;
 Et les torchons y font pour moi
 De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* sont d'un courtifan qui

à le bon goût en partage , et ceux de *l'Etoile* d'un homme grossier sans esprit.

C'est dommage qu'on puisse dire de *Voiture* : Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût détestable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Etampe ,
 Nous parlâmes fort de vous ;
 J'en soupirai quatre coups ,
 Et j'en eus la goutte crampe.
 Etampe et crampe vraiment
 Riment merveilleusement.
 Nous trouvâmes près Sercote
 (Cas étrange et vrai pourtant)
 Des bœufs qu'on voyait broutant
 Deffus le haut d'une motte ,
 Et plus bas quelques cochons
 Avec nombre de moutons , &c.

La fameuse lettre de la carpe au brochet , et qui lui fit tant de réputation , n'est-elle pas une plaisanterie trop poussée , trop longue , et en quelques endroits trop peu naturelle ? n'est-ce pas un mélange de finesse et de grossièreté , de vrai et de faux ? Fallait-il dire au grand *Condé* , nommé le *brochet* dans une société de la cour , qu'à son nom *les baleines du Nord* suaient à grosses gouttes , et que les gens de

l'empereur penfaient le frire et le manger avec un grain de fel?

Est-ce un bon goût d'écrire tant de lettres feulement pour montrer un peu de cet esprit qui confifte en jeux de mots et en pointes?

N'est-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, sur la prife de Dunkerque: *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il femble que ce faux goût fut inspiré à *Voiture* par le *Marini*, qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* et *Costar* le citent très-souvent dans ses lettres comme un modèle. Ils admirent fa description de la *Rose*, fille d'avril, vierge et reine, affife sur un trône épineux, tenant majestueufement le sceptre des fleurs, ayant pour courtifans et pour ministres la famille lascive des Zéphyrs, et portant la couronne d'or et le manteau d'écarlate :

*Bella figlia d'aprile ,
Verginella e reina ,
Su lo spinoso trono
Del verde cespo affisa ,
De' fior' lo scettro in maestà sostiene ;
E corteggiata intorno
Da lasciva famiglia
Di Zephiri ministri ,
Porta d'or' la corona e d'ostro il manto.*

Voiture cite avec complaisance , dans sa trente-cinquième lettre à *Costar* , l'atome sonnant du *Marini* , la voix emplumée , le souffle vivant vêtu de plumes , la plume sonore , le chant ailé , le petit esprit d'harmonie caché dans de petites entrailles , et tout cela pour dire un rossignol :

*Una voce pennuta , un suon' volante ,
E vestito di penna , un vivo fiato ,
Una piuma canora , un canto alato ,
Un spirital' che d'armonia composto
Vive in anguste viscere nascosto.*

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphase. Il écrit au cardinal de *la Valette* que , ni dans les déserts de la Lybie , ni dans les abymes de la mer , il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique ; et que si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse eussent eu tels instrumens de leur cruauté , c'eût été la sciatique que les martyrs eussent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques , ces longues périodes mesurées , si contraires au style épistolaire , ces déclamations fastidieuses , hérissées de grec et de latin , au sujet de deux sonnets assez médiocres qui partageaient la cour et la

ville, et sur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même et les Lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la déroutèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le temps où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna et de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,

A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?

Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait ?

C O R N E I L L E.

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son Art poétique, et son goût non encore épuré dans sa satire sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,

L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie ;

Ce n'est pas tout encor, les fouris et les rats

Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats et des fouris.

Comme un artiste forme peu à peu son goût, une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siècles entiers dans la barbarie; ensuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long et triste crépuscule.

Nous convenons tous depuis long-temps que, malgré les soins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le siècle de *Louis XIV*; et nous commençons à nous plaindre que le siècle présent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à se corrompre de son temps.

Nous avons vu, à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Véga* se plaignait du mauvais goût des Espagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, et qu'ils voyaient

périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addisson attaque souvent le mauvais goût de ses compatriotes dans plus d'un genre, soit quand il se moque de la statue d'un amiral en perruque carrée, soit quand il témoigne son mépris pour les jeux de mots employés sérieusement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs esprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voisins peuvent le sentir comme les compatriotes; et de même qu'il est évident que parmi nous tel homme a le goût bon et tel autre mauvais, il peut être évident aussi que de deux nations contemporaines, l'une a un goût rude et grossier, l'autre fin et naturel.

Le malheur est que, quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle; comme on cabre un homme de mauvais goût lorsqu'on veut le ramener.

Le mieux est donc d'attendre que le temps et l'exemple instruisent une nation qui pèche par le goût. C'est ainsi que les Espagnols commencent à réformer leur théâtre, et que les Allemands essayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

IL est des beautés de tous les temps et de tous les pays , mais il est aussi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout persuasive , la douleur touchante , la colère impétueuse , la sagesse tranquille ; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres , pourront ne faire aucun effet sur un habitant de Paris ; les Anglais tireront plus heureusement leurs comparaisons , leurs métaphores de la marine , que ne feront des parisiens qui voient rarement des vaisseaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais , à ses droits , à ses usages , fera plus d'impression sur lui que sur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid et humide un goût d'architecture , d'ameublemens , de vêtemens , qui sera fort bon , et qui ne pourra être reçu à Rome , en Sicile.

Théocrite et *Virgile* ont dû vanter l'ombrage et la fraîcheur des eaux dans leurs églogues : *Thomson* , dans sa description des Saisons , aura dû faire des descriptions toutes contraires.

Une nation éclairée , mais peu sociable , n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation aussi spirituelle , mais livrée à la société jusqu'à

l'indiscrétion ; et ces deux peuples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui renferme les femmes , et chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il fera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint ses tableaux que *Thomson* n'a peint les siens , et qu'il y a eu plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise ; que les scènes naturelles du *Pastor fido* sont incomparablement supérieures aux Bergeries de *Racan* ; que *Racine* et *Molière* sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres,

Du goût des connaisseurs.

EN général, le goût fin et sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts , et d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mélange de deux vins , qui sentira ce qui domine dans un mets , tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus et égaré.

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat , d'être trop connaisseur ; qu'alors on est trop
choqué

choqué des défauts , et trop insensible aux beautés ; qu'enfin on perd à être trop difficile ? n'est-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût ? ils voient , ils entendent , ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés , et moins exercés.

Le connaisseur en musique , en peinture , en architecture , en poésie , en médailles , &c. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas ; le plaisir même de découvrir une faute le flatte , et lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux , d'autres oreilles , un autre tact que l'homme grossier. Il est choqué des draperies mesquines de *Raphaël* , mais il admire la noble correction de son dessin. Il a le plaisir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père ; mais tout le groupe le fait frissonner , tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur , homme de lettres et de génie , qui a fait la statue colossale de *Pierre I* à Pétersbourg , critique avec raison l'attitude du *Moïse* de *Michel-Ange* , et sa petite veste ferrée qui n'est pas même le costume oriental ; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon et du mauvais goût , tirés des tragédies françaises et anglaises.

JE ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais , qui , ayant traduit des pièces de *Molière* , l'ont insulté dans leurs préfaces , ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une , et qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens , pour se donner le droit de censurer la noble et féconde simplicité de ce grand homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût , sur l'esprit et l'imagination , et qui ont prétendu à une critique judicieuse , *Addisson* est celui qui a le plus d'autorité : ses ouvrages sont très-utiles. On a désiré seulement qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti , et de procurer un prompt débit aux feuilles du *Spectateur* qu'il composait avec *Steele*.

Cependant , il a souvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris sur celui de Londres ; il fait sentir les défauts de la scène anglaise ; et quand il écrivit son *Caton* , il se donna bien de garde d'imiter le style de *Shakespeare*. S'il avait su traiter les passions , si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son style , il aurait

réformé la nation. Sa pièce , étant une affaire de parti , eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes , il ne resta à la tragédie de Caton que de très - beaux vers et de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de *Shakespeare*. Le vulgaire en aucun pays ne se connaît en beaux vers ; et le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures , des femmes qui se roulent sur la scène , des assassins , des exécutions criminelles , des revenans , qui remplissent le théâtre en foule , des forciers , que l'éloquence la plus noble et la plus sage.

Colliers a très - bien senti les défauts du théâtre anglais ; mais étant ennemi de cet art , par une superstition barbare dont il était possédé , il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui ; il fut haï et méprisé.

Warburton , évêque de Glocester , a commenté *Shakespeare* de concert avec *Pope* ; mais son commentaire ne roule que sur les mots. L'auteur des trois volumes des *Elémens* de critique censure *Shakespeare* quelquefois ; mais il censure beaucoup plus *Racine* et nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font , c'est que tous nos héros

font des français , des personnages de roman , des amans tels qu'on en trouve dans *Clélie* , dans *Afrée* et dans *Zaïde*. L'auteur des *Elémens de critique* reprend surtout très-sévèrement *Corneille* d'avoir fait parler ainsi *César* à *Cléopâtre* :

C'était pour acquérir un droit si précieux
 Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
 Et dans *Pharfale* même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver que pour vaincre *Pompée*.
 Je l'ai vaincu , *Princesse* , et le dieu des combats
 M'y favorisait moins que vos divins appas :
 Ils conduisaient ma main , ils enflaient mon courage ;
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules et extravagantes ; il a sans doute raison : les français sensés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau* :

Qu'*Achille* aime autrement que *Thyrsis* et *Philène* ;
 N'allez pas d'un *Cyrus* nous faire un *Artamène*.

Nous savons bien que *César* ayant en effet aimé *Cléopâtre* , *Corneille* le devait faire parler autrement , et que surtout cet amour est très-insipide dans la tragédie de la *Mort de Pompée*. Nous savons que *Corneille* , qui a

mis de l'amour dans toutes ses pièces , n'a jamais traité convenablement cette passion , excepté dans quelques scènes du Cid imitées de l'espagnol. Mais aussi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie , un sens profond , une force d'esprit supérieure dans Cinna , dans plusieurs scènes des Horaces , de Pompée , de Polyeucte , dans la dernière scène de Rodogune.

Si l'amour est insipide dans presque toutes ses pièces , nous sommes les premiers à le dire ; nous convenons tous que ses héros ne sont que des raisonneurs dans ses quinze ou seize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces sont durs , obscurs , sans harmonie , sans grâce. Mais s'il s'est élevé infiniment au-dessus de *Shakespeare* dans les tragédies de son bon temps , il n'est jamais tombé si bas dans les autres ; et s'il fait dire malheureusement à *César* , qu'il vient ennoblir , par le titre de captif , le titre de vainqueur à présent effectif , *César* ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakespeare*. Ses héros ne sont point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V* ; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II* :

» O terre de mon royaume ! ne nourris pas
 » mon ennemi ; mais que les araignées qui
 » suçent ton venin , et que les lourds crapauds

„ soient sur sa route ; qu'ils attaquent ses
 „ pieds perfides , qui les foulent de ses pas
 „ usurpateurs. Ne produis que de puans char-
 „ dons pour eux ; et quand ils voudront
 „ cueillir une fleur sur ton sein , ne leur
 „ présente que des serpens en embuscade. „

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée , avec ce beau naturel que *Shakespeare* étale dans le prince de Galles , qui fut depuis le roi *Henri IV.* (a)

Le général demande au prince quelle heure il est. Le prince lui répond : „ Tu as l'esprit
 „ si gras pour avoir bu du vin d'Espagne ,
 „ pour t'être déboutonné après souper , pour
 „ avoir dormi sur un banc après dîner , que
 „ tu as oublié ce que tu devrais savoir. Que
 „ diable t'importe l'heure qu'il est ? à moins
 „ que les heures ne soient des tasses de vin ,
 „ que les minutes ne soient des hachis de
 „ chapons , que les cloches ne soient des lan-
 „ gues de maquereles ; les cadrans , des
 „ enseignes de mauvais lieux ; et le soleil lui-
 „ même , une fille de joie en taffetas couleur
 „ de feu. „

Comment *Warburton* n'a - t - il pas rougi de

(a) Scène II du premier acte de la Vie et la Mort de *Henri IV.*

commenter ces grossièretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théâtre et de l'Eglise anglicane ?

Rareté des gens de goût.

ON est affligé quand on considère , surtout dans les climats froids et humides , cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût , qui n'aiment aucun des beaux arts , qui ne lisent jamais ; et dont quelques-uns feuilletent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant , et pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province , rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en est qui en sont entièrement privées. Les juges , les chanoines , l'évêque , le subdélégué , l'élu , le receveur du grenier à sel , le citoyen aisé , personne n'a de livres ; personne n'a l'esprit cultivé ; on n'est pas plus avancé qu'au douzième siècle. Dans les capitales des provinces , dans celles même qui ont des académies , que le goût est rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre ; toute la

populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises, où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques et d'une grossière oisiveté, amusée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'est la honte de l'esprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup d'esprit, qui disait : Je suis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cents mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on représente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui est si rare, et qui doit l'être, on dit : Tout Paris est enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Asie, l'Afrique, la moitié du Nord ; où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poésie, de la peinture, de la musique ? presque tout l'univers est barbare.

Le goût est donc comme la philosophie ; il appartient à un très-petit nombre d'âmes privilégiées.

Le

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

*Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere.*

C'est en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel : *Erectos ad sidera tollere vultus* ; les hommes sont presque tous courbés vers la terre.

Pourquoi une statue informe , un mauvais tableau où les figures sont estropiées , n'ont-ils jamais passé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maison chétive et sans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en musique des sons aigres et discordans n'ont flatté l'oreille de personne ? et que cependant de très-mauvaises tragédies barbares , écrites dans un style d'allobroge , ont réussi , même après les scènes sublimes qu'on trouve dans *Corneille* , et les tragédies touchantes de *Racine* , et le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'est qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réussir des ouvrages détestables , soit tragiques , soit comiques.

Dictionn. philosoph. Tome VI. * L

« Quelle en est la raison ? C'est que l'illusion ne règne qu'au théâtre ; c'est que le succès y dépend de deux ou trois acteurs , quelquefois d'un seul , et surtout d'une cabale qui fait tous ses efforts , tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale subsiste souvent une génération entière. Elle est d'autant plus active que son but est bien moins d'élever un auteur que d'en abaisser un autre. Il faut un siècle pour mettre aux choses leur véritable prix dans ce seul genre.

Ce sont les gens de goût seuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. *Le Poussin* fut obligé de sortir de France pour laisser la place à un mauvais peintre ; *le Moine* se tua de désespoir ; *Vanloo* fut près d'aller exercer ailleurs ses talens. Les connaisseurs seuls les ont mis tous trois à leur place. On voit souvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un succès prodigieux. Les solécismes , les barbarismes , les sentimens les plus faux , l'ampoulé le plus ridicule , ne sont pas sentis pendant un temps , parce que la cabale et le sot enthousiasme du vulgaire causent une ivresse qui ne sent rien. Les connaisseurs seuls ramènent à la longue le public , et c'est la seule différence qui existe entre les nations les plus éclairées et les plus grossières ; car le vulgaire de Paris n'a rien au-dessus d'un autre

vulgaire ; mais il y a dans Paris un nombre assez considérable d'esprits cultivés pour mener la foule. Cette foule se conduit presque en un moment dans les mouvemens populaires ; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

G O U V E R N E M E N T.

SECTION PREMIERE.

IL faut que le plaisir de gouverner soit bien grand , puisque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement qu'il n'y a de princes sur la terre. Que Dieu me préserve ici d'enseigner les rois , et messieurs leurs ministres , et messieurs leurs valets de chambre , et messieurs leurs confesseurs , et messieurs leurs fermiers-généraux ! Je n'y entends rien , je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre-humain. De plus , il serait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes sur le gouvernement , avec *Machiavel* et la Politique de l'Écriture sainte par *Bossuet* ; avec le Citoyen financier , le Guidon des finances , le Moyen d'enrichir un Etat , &c. il y eût encore quelqu'un qui ne sût pas parfaitement

tous les devoirs des rois et l'art de conduire les hommes.

Le professeur *Puffendorf* (a) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David*, ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* son conseiller privé, ne trahit point son serment quand il ordonna (selon l'histoire juive) à son fils *Salomon* de faire assassiner *Semeï*, parce que *David* ne s'était engagé que pour lui seul à ne pas tuer *Semeï*. Le baron, qui réproouve si hautement les restrictions mentales des jésuites, en permet une ici à l'oint *David* qui ne fera pas du goût des conseillers d'Etat.

Pesez les paroles de *Bossuet* dans sa Politique de l'Écriture sainte à monseigneur le dauphin : *Voilà donc la royauté attachée par succession à la maison de David et de Salomon, et le trône de David est affermi à jamais (b) ; (quoique ce petit escabeau appelé trône ait très-peu duré.) En vertu de cette loi, l'aîné devait succéder au préjudice de ses frères : c'est pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Bethsabée mère de Salomon : Vous savez que le royaume était à moi, et tout Israël m'avait reconnu ; mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon. Le droit d'Adonias était incontestable ; Bossuet le dit expressément à la fin de cet article. Le Seigneur*

(a) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, article XIII.

(b) Liv. II, propof. IX.

a transféré n'est qu'une expression ordinaire , qui veut dire , j'ai perdu mon bien , on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime ; la naissance de son cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc , dit *Bossuet* , qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire , l'aîné devait succéder. Or cet extraordinaire fut que *Salomon* , né d'un mariage fondé sur un double adultère et sur un meurtre , fit assassiner au pied de l'autel son frère aîné , son roi légitime , dont les droits étaient soutenus par le pontife *Abiathar* et par le général *Joab*. Après cela , avouons qu'il est plus difficile qu'on ne pense de prendre des leçons du droit des gens et du gouvernement dans l'Écriture sainte , donnée aux Juifs , et ensuite à nous , pour des intérêts plus sublimes.

Que le salut du peuple soit la loi suprême : telle est la maxime fondamentale des nations ; mais on fait consister le salut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le salut d'un peuple est de tuer ses voisins et de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il est encore difficile de trouver là un droit des gens bien salutaire , et un gouvernement bien favorable à l'art de penser et à la douceur de la société.

Il y a des figures de géométrie très-régulières et parfaites en leur genre ; l'arithmétique est parfaite ; beaucoup de métiers sont exercés d'une manière toujours uniforme et toujours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes , peut - il jamais en être un bon , quand tous sont fondés sur des passions qui se combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines sans discorde ; il est donc impossible qu'elle ne soit dans les royaumes. Chaque gouvernement est non-seulement comme les couvens , mais comme les ménages : il n'y en a point sans querelles ; et les querelles de peuple à peuple , de prince à prince , ont toujours été sanglantes ; celles des sujets avec leurs souverains n'ont pas quelquefois été moins funestes : comment faut-il faire ? ou risquer , ou se cacher.

S E C T I O N I I.

PLUS d'un peuple souhaite une constitution nouvelle : les Anglais voudraient changer de ministres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes sont tous fiers de l'église de Saint-Pierre et de leurs anciennes

statues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri , mieux vêtu , dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille souhaiteraient que l'Eglise eût moins d'or , et qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers ; ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied , et où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne cesse de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il est sûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* et des *Démotènes* que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus florissans ils se plaignaient toujours ; la discorde , la haine étaient au dehors entre toutes les villes , et au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient si mauvaises qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juste *Aristide* était banni , *Phocion* mis à mort , *Socrate* condamné à la ciguë , après avoir été berné par *Aristophane* ; où l'on voit les *Amphictyons* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe* , parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon* ! mais le gouvernement des monarchies voisines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle est la

meilleure forme de gouvernement : il vous dit (c) que plusieurs prononcent en faveur de la monarchie , et d'autres au contraire se déchaînent furieusement contre les rois , et qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que *Puffendorf* , il se trompera beaucoup.

Un suisse , un hollandais , un noble vénitien , un pair d'Angleterre , un cardinal , un comte de l'empire , disputaient un jour en voyage sur la préférence de leurs gouvernemens ; personne ne s'entendit, chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine ; et ils s'en retournèrent chez eux sans avoir rien conclu , chacun louant sa patrie par vanité , et s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du genre humain ? presque nul grand peuple n'est gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde ; le Japon a fermé ses ports aux étrangers , dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution ; elle obéit à des tartares moitié mantchoux , moitié huns ; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate , le Nil , l'Oronte , la Grèce , l'Epire , sont encore

(c) Liv. VII , chap. V.

sous le joug des Turcs. Ce n'est point une race anglaise qui règne en Angleterre ; c'est une famille allemande qui a succédé à un prince hollandais ; et celui-ci à une famille écossaise, laquelle avait succédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chassé une famille saxonne et usurpatrice. L'Espagne obéit à une famille française , qui succéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui se vantaient d'être visigothes ; ces visigoths avaient été chassés long-temps par des arabes , après avoir succédé aux Romains , qui avaient chassé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains , aux Romains , aux Arabes , aux Slaves , aux Bulgares , aux Huns , à vingt familles différentes , et presque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares , et tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on est parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. (*)

(*) Voyez LOIS.

S E C T I O N I I I.

UN voyageur racontait ce qui suit en 1769 : J'ai vu dans mes courses un pays assez grand et assez peuplé , dans lequel toutes les places s'achètent , non pas en secret et pour frauder la loi comme ailleurs , mais publiquement et pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger souverainement de l'honneur , de la fortune et de la vie des citoyens , comme on vend quelques arpens de terre (*d*). Il y a des commissions très-importantes dans les armées qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal mystère de leur religion se célèbre pour trois petits festerces ; et si le célébrant ne trouve point ce salaire , il reste oisif comme un gagne-denier sans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne sont point le prix de l'agriculture ; elles sont le résultat d'un jeu de hasard que plusieurs jouent en signant leurs noms , et en faisant passer ces noms de main en main. S'ils perdent , ils rentrent dans la fange dont ils sont sortis , ils disparaissent ; s'ils gagnent , ils parviennent à entrer de part dans l'administration publique ;

(*d*) Si ce voyageur avait passé dans ce même pays deux ans après , il aurait vu cette infame coutume abolie , et quatre ans encore après , il l'aurait trouvée rétablie.

ils marient leurs filles à des mandarins , et leurs fils deviennent aussi espèces de mandarins.

Une partie considérable des citoyens a toute sa subsistance assignée sur une maison qui n'a rien ; et cent personnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir et de payer l'argent dû à ces citoyens sur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'usent jamais , ignorant profondément ce qui est censé passer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une proposition faite à quiconque a un peu d'or dans sa cassette , de s'en défaire pour acquérir un carré de papier admirable , qui vous fera passer sans aucun soin une vie douce et commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui sera bien meilleur. Le surlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annule les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous consolent , en vous assurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une proposition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire , et vous y achetez des choses nécessaires au vêtir , au manger , au boire , au coucher. Passez-vous dans une autre province , on vous fait payer des droits pour toutes ces

denrées , comme si vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raison , on ne vous répond point ; ou si l'on daigne vous parler , on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère* , et que par conséquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume sont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux , et me sentant affaibli de fatigue , je demandai un verre de vin au maître de la poste. Je ne saurais vous le donner , me dit-il ; les commis à la foif , qui sont en très-grand nombre , et tous fort sobres , me feraient payer le *trop bu* , ce qui me ruinerait. Ce n'est point trop boire , lui dis-je , que de se sustenter d'un verre de vin ; et qu'importe que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monfieur , répliqua-t-il , nos lois sur la foif font bien plus belles que vous ne pensez. Dès que nous avons fait la vendange , les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent visiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laisser boire pour notre santé. Ils reviennent au bout de l'année ; et s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance , ils nous condamnent à une forte

amende ; et pour peu que nous soyons récalcitrans , on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez , on ne manquerait pas de m'accuser d'avoir trop bu ; vous voyez ce que je risquerais avec les intendans de notre santé.

J'admire ce régime ; mais je ne fus pas moins surpris lorsque je rencontrai un plaideur au désespoir , qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruisseau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je fus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa conversation excita ma curiosité. Notre nation est si sage , me dit-il , qu'on n'y a rien réglé. Les lois , les coutumes , les droits des corps , les rangs , les prééminences , tout y est arbitraire , tout y est abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorsque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ses voisins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre et rien à gagner. J'allai voyager ailleurs , et je ne revins qu'à la paix. La nation , à mon retour , paraissait dans la dernière misère ; elle avait perdu son argent , ses soldats , ses flottes , son commerce. Je dis , son dernier jour est venu , il faut que tout passe. Voilà une nation

anéantie ; c'est dommage , car une grande partie de ce peuple était aimable , industrieuse et fort gaie , après avoir été autrefois grossière , superstitieuse et barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans sa capitale et ses principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté , et on ne respirait que le plaisir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cause qu'en examinant le gouvernement de ses voisins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout aussi mal gouvernés que cette nation , et qu'elle était plus industrieuse qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle se plaignait un jour amèrement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il savait assez bien l'histoire ; on lui demanda s'il se ferait cru plus heureux il y a cent ans , lorsque dans son pays , alors barbare , on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il secoua la tête. Aimeriez-vous les temps des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II* , ou ceux des défaites de Saint-Quentin et de Pavie , ou les longs désastres des guerres contre les Anglais , ou l'anarchie féodale , et les horreurs de la seconde race , et les barbaries de la première ? A chaque question il était saisi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de

tous. Il n'y a rien de pis, disait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il, je me trompais ; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le temps où il vivait, était, à tout prendre, le moins odieux.

S E C T I O N I V.

UN aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Ornitie. Il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec et de ses serres. Mais enfin, après avoir pourvu à ses repas et à ses plaisirs, il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord désoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'empire, et qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était rusé, il s'associa avec des chauve-fouris ; et tandis que les vautours se battaient contre l'aigle, notre hibou et sa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on se disputait.

L'aigle et les vautours, après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au

hibou qui , avec sa physionomie grave , fut en imposer aux deux partis.

Il persuada à l'aigle et aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles , et couper le petit bout du bec , pour se mieux concilier ensemble. Avant ce temps , le hibou avait toujours dit aux oiseaux , obéissez à l'aigle ; ensuite il avait dit , obéissez aux vautours. Il dit bientôt , obéissez à moi seul. Les pauvres oiseaux ne furent à qui entendre , ils furent plumés par l'aigle , le vautour , le chat-huant et les chauve-souris. *Qui habet aures audiat.*

S E C T I O N V.

» J'AI un grand nombre de catapultes et de
 » balistes des anciens Romains , qui sont à la
 » vérité vermoulues , mais qui pourraient
 » encore servir pour la montre. J'ai beaucoup
 » d'horloges d'eau dont la moitié sont cassées ;
 » des lampes sépulcrales et le vieux modèle
 » en cuivre d'une quinquérème ; je possède
 » aussi des toges , des prétextes , des laticlaves
 » en plomb ; et mes prédécesseurs ont établi
 » une communauté de tailleurs qui font assez
 » mal des robes d'après ces anciens monu-
 » mens. A ces causes , à ce nous mouvans ,
 » oui le rapport de notre principal antiquaire,
 » nous ordonnons que tous ces vénérables
 » ufages

» usages soient en vigueur à jamais , et qu'un
 » chacun ait à se chauffer et à penser dans
 » toute l'étendue de nos Etats comme on se
 » chauffait et comme on pensait du temps de
 » *Cnidus Rufillus* , propréteur de la province
 » à nous dévolue par le droit de bien-
 » féance , &c. »

On représenta au chauffe-cire qui employait son ministère à sceller cet édit , que tous les engins y spécifiés sont devenus inutiles.

Que l'esprit et les arts se perfectionnent de jour en jour ; qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui , et non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que personne ne monterait sur les quinquèmes de son altesse sérénissime.

Que ses tailleurs auraient beau faire des lativages , qu'on n'en achèterait pas un seul , et qu'il était digne de sa sagesse de condescendre un peu à la manière de penser actuelle des honnêtes gens de son pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc , qui promit de s'en expliquer au référendaire , qui promit d'en dire un mot à son altesse sérénissime quand l'occasion pourrait s'en présenter.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une chose curieuse de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan* ou *Timurleng*, parce que je ne fais pas bien précisément quel est le mystère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'administration de l'Angleterre; et j'aime mieux examiner cette administration que celle de l'Inde; attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, et point d'esclaves; et que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'esclaves, et très-peu d'hommes.

Considérons d'abord un bâtard normand qui se met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *S^t Louis* en eut depuis sur le grand Caire. Mais *S^t Louis* eut le malheur de ne pas commencer par se faire adjuger juridiquement l'Égypte en cour de Rome; et *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre sa cause légitime et sacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui assurait son bon droit, sans même avoir entendu la partie adverse, et seulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié sur la terre, sera*

lié dans les cieux. Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainsi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du siège universel une vertu un peu plus forte ; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainsi qu'avaient régné *Pépin* et *Clovis* en France, les Goths et les Lombards en Italie, les Visigoths et ensuite les Arabes en Espagne, les Vandales en Afrique, et tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un aussi juste titre que les Saxons et les Danois, qui en avaient possédé un aussi juste que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, si vous voulez, celui des renards et des fouines, quand ces animaux font des conquêtes dans les basses-cours.

Tous ces grands hommes étaient si parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* jusqu'aux flibustiers, il n'est question que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches et de bœufs volés à main armée. Dans la fable, *Mercur*e vole les vaches d'*Apollon* ; et dans l'ancien Testament, le prophète *Isaïe* donne le nom de *voleur* au fils que sa femme va mettre au monde, et qui doit être un grand type. Il l'appelle *Maher-falal-has-bas*,

partagez vite les dépouilles. Nous avons déjà remarqué que les noms de *soldat* et de *voleur* étaient souvent synonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui usurpa la couronne sur son frère aîné, fut aussi roi de droit divin sans difficulté; et ce même droit divin appartient après lui à *Henri* le troisième usurpateur.

Les barons normands qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invasion de l'Angleterre, voulaient des récompenses. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vassaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il est clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, et faire de tous ces seigneurs ses gardes et ses estafiers; mais il aurait trop risqué. Il se vit donc obligé de partager.

A l'égard des seigneurs anglo-saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'esclavage. On leur laissa, chez eux, la dignité de seigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vassaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par là tout était contenu dans l'équilibre, jusqu'à la première querelle.

Et le reste de la nation, que devint-il? ce qu'étaient devenus presque tous les peuples de l'Europe; des serfs, des vilains.

Enfin , après la folie des croisades , les princes ruinés vendent la liberté à des serfs de glèbe , qui avaient gagné quelque argent par le travail et par le commerce. Les villes sont affranchies ; les communes ont des privilèges ; les droits des hommes renaissent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en dispute avec leur roi et entre eux. La dispute devenait par-tout une petite guerre intestine , composée de cent guerres civiles. C'est de cet abominable et ténébreux chaos que sortit encore une faible lumière qui éclaira les communes , et qui rendit leur destinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vassaux de France pour la Normandie , ensuite pour la Guienne et pour d'autres provinces , prirent aisément les usages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent long-temps composés , comme en France , des barons et des évêques.

La cour de chancellerie anglaise fut une imitation du conseil d'Etat auquel le chancelier de France préside. La cour du banc du roi fut créée sur le modèle du parlement institué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juridiction du châtelet. La cour de l'échiquier ressemblait à celle des généraux

des finances , qui est devenue en France la cour des aides.

La maxime , que le domaine du roi est inaliénable , fut encore une imitation visible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre , de faire payer sa rançon par ses fujets s'il était prisonnier de guerre ; celui d'exiger un subside quand il mariait sa fille aînée , et quand il se fait son fils chevalier ; tout cela rappelait les anciens usages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vassal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux , que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puissance des barons. Car c'est sous le règne de ce prince que la convocation de la chambre des communes est bien constatée.

Nous voyons donc , jusqu'à cette époque du quatorzième siècle , le gouvernement anglais suivre pas à pas celui de la France. Les deux Eglises sont entièrement semblables ; même assujettissement à la cour de Rome ; mêmes exactions dont on se plaint , et qu'on finit toujours par payer à cette cour avide ; mêmes querelles plus ou moins fortes ; mêmes excommunications ; mêmes donations aux moines ;

même chaos ; même mélange de rapines sacrées, de superstitions et de barbarie.

La France et l'Angleterre , ayant donc été administrées si long - temps sur les mêmes principes , ou plutôt sans aucun principe , et seulement par des usages tout semblables , d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens sont devenus aussi différens que ceux de Maroc et de Venise ?

N'est-ce point que , l'Angleterre étant une île , le roi n'a pas besoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre , qui ferait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'est-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme , de plus réfléchi , de plus opiniâtre , que quelques autres peuples ?

N'est-ce point par cette raison que s'étant toujours plaints de la cour de Rome , ils en ont entièrement secoué le joug honteux , tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire , et en dansant avec ses chaînes ?

La situation de leur pays , qui leur a rendu la navigation nécessaire , ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs , qui a fait de leur île le théâtre de tant de sanglantes tragédies ,

n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires qui a fait couler tant de sang royal dans les combats et sur les échafauds, et qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leurs troubles civils ; tandis qu'ailleurs, sous un gouvernement sacerdotal, le poison était une arme si commune ?

L'amour de la liberté n'est-il pas devenu leur caractère dominant, à mesure qu'ils ont été plus éclairés et plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans, mais ils peuvent tous être également libres ; et c'est ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur confiance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les pères aiment leurs enfans parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard, parce qu'il a fallu long-temps combattre des puissances respectées ; la puissance du pape, la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé et sur l'ignorance ; la puissance royale, toujours prête à se déborder, et qu'il fallait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui, mêlant

toujours

toujours le profane au sacré , voulurent l'emporter sur le baronage et sur les rois.

Peu à peu la chambre des communes est devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes est véritablement la nation ; puisque le roi , qui est le chef , n'agit que pour lui , et pour ce qu'on appelle *sa prérogative* ; puisque les pairs ne sont en parlement que pour eux ; puisque les évêques n'y sont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y est pour le peuple , puisque chaque membre est député du peuple. Or ce peuple est au roi comme environ huit millions sont à l'unité. Il est aux pairs et aux évêques comme huit millions sont à deux cents tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres sont représentés par la chambre basse.

Decet établissement, en comparaison duquel la république de *Platon* n'est qu'un rêve ridicule , et qui semblerait inventé par *Locke* , par *Newton* , par *Halley* , ou par *Archimède* , il est né des abus affreux , et qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaste machine l'ont presque détruite du temps de *Fairfax* et de *Cromwell*. Le fanatisme absurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant , qui consume un beau bâtiment qui n'est que de bois.

Dictionn. philosoph. Tome VI. * N

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philosophie a détruit le fanatisme, qui ébranle les Etats les plus fermes. Il est à croire qu'une constitution qui a réglé les droits du roi, des nobles et du peuple, et dans laquelle chacun trouve sa sûreté, durera autant que les choses humaines peuvent durer.

Il est à croire aussi que tous les Etats qui ne sont pas fondés sur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la législation anglaise est enfin parvenue; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature, dont ils sont dépouillés dans presque toutes les monarchies. Ces droits sont, liberté entière de sa personne, de ses biens; de parler à la nation par l'organe de sa plume; de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un *juré* formé d'hommes indépendans; de ne pouvoir être jugé en aucun cas que suivant les termes précis de la loi; de professer en paix quelque religion qu'on veuille, en renonçant aux emplois dont les seuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'est une très-grande et très-heureuse prérogative par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous possédiez

la veille ; que vous ne ferez pas enlevé des bras de votre femme , de vos enfans , au milieu de la nuit , pour être conduit dans un donjon ou dans un désert ; que vous aurez , en sortant du sommeil , le pouvoir de publier tout ce que vous pensez ; que , si vous êtes accusé , soit pour avoir mal agi , ou mal parlé , ou mal écrit , vous ne ferez jugé que suivant la loi. Cette prérogative s'étend sur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ses biens et de sa personne ; et s'il est accusé , il peut demander que la moitié des jurés soit composée d'étrangers.

J'ose dire que si on assemblait le genre-humain pour faire des lois , c'est ainsi qu'on les ferait pour sa sûreté. Pourquoi donc ne sont-elles pas suivies dans les autres pays ? n'est-ce pas demander pourquoi les cocos mûrissent aux Indes et ne réussissent point à Rome ? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre ; qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de temps ; que la Suède en a élevé à son exemple pendant quelques années , et qu'ils n'ont pas réussi ; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces , par exemple , en Bosnie , en Servie. Essayez donc d'en planter.

Et surtout , pauvre homme , si vous êtes bacha , effendi ou mollah , ne foyez pas assez

imbécillement barbare pour resserrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appesantirez le joug, plus vos enfans, qui ne feront pas tous bachas, feront esclaves. Quoi ! malheureux, pour le plaisir d'être tyran subalterne pendant quelques jours, vous exposez toute votre postérité à gémir dans les fers ! Oh qu'il est aujourd'hui de distance entre un anglais et un bosniaque !

S E C T I O N V I I .

C E mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords et le roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-temps esclave ; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna surtout avec un sceptre de fer. Il disposait des biens, de la vie de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient ; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun anglais osât avoir du feu et de la lumière chez lui passé huit heures du soir, soit qu'il prétendît par là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai qu'avant et après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont

eu des parlemens ; ils s'en vantent , comme si ces assemblées , appelées alors *parlemens* , composées de tyrans ecclésiastiques et de pillards nommés *barons* , avaient été les gardiens de la liberté et de la félicité publiques.

Les barbares qui , des bords de la mer Baltique , fondirent dans le reste de l'Europe , apportèrent avec eux l'usage des états ou parlemens , dont on fait tant de bruit , et qu'on connaît si peu. Les rois n'étaient point despotiques , cela est vrai ; et c'est précisément par cette raison que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages , qui avaient ravagé la France , l'Italie , l'Espagne et l'Angleterre , se firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entre eux les terres des vaincus : de là ces margraves , ces lairds , ces barons , ces sous-tyrans , qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie , combattant contre un aigle pour sucer le sang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout temps le sort des Gaulois , des Germains , des insulaires d'Angleterre , avait été d'être gouvernés par leurs druides et par les chefs de leurs villages , ancienne espèce de barons , mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces

druides se disaient médiateurs entre la Divinité et les hommes ; ils faisaient des lois , ils excommuniaient , ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth et vandale. Les papes se mirent à leur tête ; et avec des brefs , des bulles et des moines , ils firent trembler les rois , les déposèrent , les firent assassiner , et tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas* , l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre , fut le premier qui , dans un pèlerinage à Rome , se soumit à payer le denier de S^t *Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple ; l'Angleterre devint petit à petit une province du pape ; le saint père y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté , qui l'avait excommunié ; les barons , qui n'y trouvèrent pas leur compte , chassèrent ce misérable roi , et mirent à sa place *Louis VIII* , père de S^t *Louis* roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu , et lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons , les évêques , les papes , déchiraient tous ainsi l'Angleterre ,

où tous voulaient commander , le peuple , la plus nombreuse , la plus utile , et même la plus vertueuse partie des hommes , composée de ceux qui étudient les lois et les sciences , des négocians , des artisans , des laboureurs enfin qui exercent la première et la plus méprisée des professions ; le peuple , dis-je , était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement ; c'étaient des vilains : leur travail , leur sang appartenait à leurs maîtres , qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes étaient en Europe , ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde , serfs d'un seigneur , espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité , pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât , et que le petit recueillît ; et n'est-ce pas un bonheur pour les Français que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois , comme elle l'a été en Angleterre par celle du roi et de la nation ?

Heureusement , dans les secousses que les querelles des rois et des grands donnaient aux empires , les fers des nations se sont plus ou moins relâchés : la liberté est née

en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean sans terre* et *Henri III* à accorder cette fameuse charte, dont le principal but était, à la vérité, de mettre les rois dans la dépendance des lords ; mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé, afin que, dans l'occasion, elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises, fait bien voir elle-même combien peu la liberté était connue ; le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit, et que les barons et le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : „ Nous accordons, de notre „ libre volonté, les privilèges suivans aux „ archevêques, évêques, abbés, prieurs et „ barons de notre royaume, &c. „ Dans les articles de cette charte, il n'est pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'existait pas encore, ou qu'elle existait sans pouvoir. On y spécifie les hommes libres d'Angleterre ; triste démonstration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas. On voit, par l'article XXXII, que les hommes prétendus libres devaient le service à leur seigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de

l'esclavage. Par l'article XXI, le roi ordonne que ses officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux et les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant et politique heureux, qui faisait semblant d'aimer les barons, mais qui les haïssait et les craignait, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par là les vilains, qui, dans la fuite, acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illustres pairs qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puissante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps ; et comme il n'y a proprement que les pairs qui soient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait presque plus de noblesse en ce pays-là si les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, et conservé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, et rien de plus, puisque aucun d'eux n'a la terre dont il

porte le nom. L'un est duc de *Dorset*, et n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire; l'autre est comte d'un village, qui fait à peine où ce village est situé. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne et basse justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il est noble ou prêtre, n'est point exempt de payer certaines taxes : tous les impôts sont réglés par la chambre des communes qui, n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit. Les seigneurs et les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer : il faut, ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords et approuvé par le roi, alors tout le monde paye; chacun donne, non selon sa qualité (ce qui serait absurde), mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire,

(1) La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre, et il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui se croit libre.

mais une taxe réelle sur les terres ; elles ont été évaluées toutes sous le fameux roi *Guillaume III*. La taxe subsiste toujours la même , quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainsi personne n'est foulé , et personne ne se plaint ; le payfan n'a point les pieds meurtris par des sabots , il mange du pain blanc , il est bien vêtu , il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux , ni de couvrir son toit de tuiles , de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de payfans qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu , et qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis , et dans laquelle ils vivent libres.

S E C T I O N V I I I.

Vous savez , mon cher lecteur , qu'en Espagne , vers les côtes de Malaga , on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade jusqu'alors inconnue , cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous savez que cette chaîne de rochers inaccessibles est entrecoupée de vallées délicieuses ; vous n'ignorez pas que ces vallées sont cultivées encore aujourd'hui par des descendans des Maures , qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens , ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures , comme je vous le difais , il y avait fous *Philippe II* une nation peu nombreufe qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée eft entre Pitos et Portugos ; les habitans de ce féjour ignoré étaient prefque inconnus des Maures même ; ils parlaient une langue qui n'était ni l'efpagnole , ni l'arabe , et qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raifon en était que les Arabes leurs voifins , et avant eux les Africains , venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif , mais heureux , n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne ni de la juive , connaissait médiocrement celle de *Mahomet* , et n'en fe fait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait et des fruits à une ftatue d'*Hercule*. C'était là toute fa religion. Du refte , ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence et dans l'innocence. Un familier de l'inquifition les découvrit enfin. Le grand inquifiteur les fit tous brûler ; c'est le feul événement de leur hiftoire.

Les motifs facrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt , attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé ; et qu'ils ne connaiffaient point la monnaie ;

qu'ils n'avaient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin ; et que personne n'avait pris la peine de les baptiser. On les déclara forciers et hérétiques ; ils furent tous revêtus du fan-benito et grillés en cérémonie.

Il est clair que c'est ainsi qu'il faut gouverner les hommes : rien ne contribue davantage aux douceurs de la société.

G R A C E.

DANS les personnes, dans les ouvtages, grâce signifie non-seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'est pourquoi les anciens avaient imaginé que la déesse de la beauté ne devait jamais paraître sans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de grâces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux ; il n'attire point ; il approche trop du sévère, qui rebute.

Un homme bien fait , dont le maintien est mal assuré ou gêné , la démarche précipitée ou pesante , les gestes lourds , n'a point de grâce , parce qu'il n'a rien de doux , de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur , fera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion , la beauté peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du colosse de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce serait mal connaître *Michel-Ange* et le *Caravage* , que de leur attribuer les grâces de l'*Albane*. Le sixième livre de l'*Enéide* est sublime ; le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'*Horace* respirent les grâces , comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit , le joli en tout genre soit plus susceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraison funèbre , une tragédie , un sermon , si on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux

grâces ; car leur opposé est la rudesse , le sauvage , la sécheresse . L'Hercule Farnèse ne devait point avoir les *grâces* du Belvédère et de l'Antinoüs ; mais il n'est ni rude , ni agreste . L'incendie de Troye , dans *Virgile* , n'est point décrit avec les *grâces* d'une élégie de *Tibulle* ; il plaît par des beautés fortes . Un ouvrage peut donc être sans *grâces* , sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément . Le terrible , l'horrible , la description , la peinture d'un monstre , exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux , mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé . Car si un artiste , en quelque genre que ce soit , n'exprime que des choses affreuses , s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables , il rebutera .

La grâce , en peinture , en sculpture , consiste dans la mollesse des contours , dans une expression douce ; et la peinture a , par-dessus la sculpture , la grâce de l'union des parties , celle des figures qui s'animent l'une par l'autre , et qui se prêtent des agrémens par leurs attributs et par leurs regards .

Les *grâces* de la diction , soit en éloquence , soit en poésie , dépendent du choix des mots , de l'harmonie des phrases , et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes . L'abus des *grâces* est l'afféterie ,

comme l'abus du sublime est l'ampoulé ; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grâce , s'entend de la chose et de la personne : *Cet ajustement , cet ouvrage , cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la personne seulement : *Elle se présente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans son maintien , dans ce qu'elle dit , dans ce qu'elle fait.*

Obtenir sa grâce , c'est , par métaphore , obtenir son pardon , comme faire grâce est pardonner. On fait grâce d'une chose en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets , et lui firent grâce de son argent. Faire des grâces , répandre des grâces ,* est le plus bel apanage de la souveraineté ; c'est faire du bien , c'est plus que justice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne se dit que par rapport à un supérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame , c'est être son amant favorisé. Etre en grâce se dit d'un courtisan qui a été en disgrâce : on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un , ni son malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi - rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les grâces , en grec *charites* , terme qui signifie *aimable*.

Les Grâces , divinités de l'antiquité , sont une des plus belles allégories de la mythologie

des

des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours , tantôt par l'imagination des poètes qui en furent les théologiens , tantôt par les usages des peuples ; le nombre , les noms , les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois , et à les nommer *Aglaié*, *Thalie*, *Euphrosyne* ; c'est-à-dire , *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles préfédaient aux bienfaits , à la concorde , aux réjouissances , aux amours , à l'éloquence même ; elles étaient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansantes , et se tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont condamné la mythologie fabuleuse , devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes , qui annoncent des vérités dont résulterait la félicité du genre - humain.

G R A C E. (D E L A)

S E C T I O N P R E M I E R E.

CE terme qui signifie faveur , privilège , est employé en ce sens par les théologiens. Ils appellent grâce une action de DIEU particulière sur les créatures pour les rendre justes et heureuses. Les uns ont admis la grâce universelle que DIEU présente à tous les hommes, quoique le genre-humain , selon eux , soit livré aux flammes éternelles , à l'exception d'un très-petit nombre ; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion , les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il est évident qu'une grâce générale qui laisse l'univers dans le vice , dans l'erreur et dans le malheur éternel , n'est point une grâce, une faveur , un privilège , mais que c'est une contradiction dans les termes.

La grâce particulière est , selon les théologiens , ou suffisante , et cependant on y résiste : en ce cas elle ne suffit pas ; elle ressemble à un pardon donné par un roi à un criminel , qui n'en est pas moins livré au supplice.

Ou efficace , à laquelle on ne résiste jamais , quoiqu'on y puisse résister ; et en ce cas les justes ressemblent à des convives affamés à qui on présente des mets délicieux , dont ils mangeront furement , quoiqu'en général ils soient supposés pouvoir n'en point manger.

Ou nécessitante , à laquelle on ne peut se soustraire ; et ce n'est autre chose que l'enchaînement des décrets éternels et des événemens. On se gardera bien d'entrer ici dans le détail immense et rebattu de toutes les subtilités et de cet amas de sophismes dont on a embarrassé ces questions. L'objet de ce dictionnaire n'est point d'être le vain écho de tant de vaines disputes.

S^t *Thomas* appelle la grâce une forme substantielle ; et le jésuite *Bouhours* la nomme *un je ne sais quoi* ; c'est peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donnée.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule sur la Providence , ils ne s'y seraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomistes assurent que l'homme , en recevant la grâce efficace , n'est pas libre dans *le sens composé* , mais qu'il est libre dans le *sens divisé* ; de l'autre , les molinistes inventent la science moyenne de DIEU et le congruisme ; on imagine des grâces excitantes , des prévenantes , des concomitantes , des coopérantes.

Laiſſons là toutes ces mauvaiſes plaifanteries que les théologiens ont faites ſérieuſement. Laiſſons là tous leurs livres , et que chacun conſulte le ſens commun ; il verra que tous les théologiens ſe ſont trompés avec ſagacité , parce qu'ils ont tous raifonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont ſuppoſé que DIEU agit par des voies particulières. Or un DIEU éternel , ſans lois générales , immuables et éternelles , eſt un être de raifon , un fantôme , un dieu de la fable . .

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés , dans toutes les religions où l'on ſe pique de raifonner , d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas ? c'eſt qu'ils ont voulu que le ſalut ne fût que pour leur ſecte ; et ils ont voulu encore que ce ſalut dans leur ſecte ne fût le partage que de ceux qui leur ſeraient ſoumis. Ce ſont des théologiens particuliers , des chefs de parti diviſés entre eux. Les docteurs muſulmans ont les mêmes opinions et les mêmes diſputes , parce qu'ils ont le même intérêt ; mais le théologien univerſel , c'eſt-à-dire le vrai philoſophe , voit qu'il eſt contradictoire que la nature n'agiſſe pas par les voies les plus ſimples ; qu'il eſt ridicule que DIEU ſ'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe , et qu'il laiſſe tous les Aſiatiques indociles ; qu'il lutte contre un autre homme ;

lequel tantôt lui cède et tantôt brise ses armes divines ; qu'il présente à un autre un secours toujours inutile. Ainsi la grâce considérée dans son vrai point de vue est une absurdité. Ce prodigieux amas de livres composés sur cette matière est souvent l'effort de l'esprit , et toujours la honte de la raison.

SECTION II.

TOUTE la nature, tout ce qui existe, est une grâce de DIEU ; il fait à tous les animaux la grâce de les former et de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de soixante et dix pieds est accordée au sapin et refusée au roseau. Il donne à l'homme la grâce de penser, de parler et de le connaître ; il m'accorde la grâce de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit sur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace et gratuite, c'est sans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *S^t Augustin*. Mais qu'il lise le troisième livre de l'*Iliade*, il verra que *Pâris* dit à son frère *Hector* : „ Si les dieux vous „ ont donné la valeur, et s'ils m'ont donné la „ beauté, ne me reprochez pas les présents de „ la belle *Vénus* ; nul don des dieux n'est

„ méprifable , il ne dépend pas des hommes
 „ de les obtenir. „

Rien n'est plus positif que ce passage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter* , selon son bon plaisir , donne la victoire tantôt aux Grecs , tantôt aux Troyens , voilà une nouvelle preuve que tout se fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon , et ensuite *Patrocle* , sont des braves à qui la grâce a manqué tour à tour.

Il y a eu des philosophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la Providence générale ne se mêlait point immédiatement des affaires des particuliers ; qu'elle gouvernait tout par des lois universelles ; que *Thersite* et *Achille* étaient égaux devant elle ; et que ni *Calchas* , ni *Thaltibius* , n'avaient jamais eu de grâce versatile ou congrue.

Selon ces philosophes , le chien et le chêne , la mite et l'éléphant , l'homme , les élémens et les astres obéissent à des lois invariables , que DIEU , immuable comme elles , établit de toute éternité. (*)

(*) Voyez PROVIDENCE.

SECTION III.

SI quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Messieurs , je vous avertis que notre souverain seigneur a pris pour sa part tout le genre-humain , excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican et dans ses dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inscrire sur la liste des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : „ Vous ne pouvez la
 „ mériter ; mon maître a fait la liste de tous
 „ les temps ; il n'a écouté que son bon plaisir ;
 „ il s'occupe continuellement à faire une
 „ infinité de pots de chambre , et quelques
 „ douzaines de vases d'or. Si vous êtes pots
 „ de chambre , tant pis pour vous. „

A ces belles paroles nous renverrions l'ambassadeur à coups de fourches à son maître.

Voilà pourtant ce que nous avons osé imputer à DIEU , à l'Être éternel souverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir transporté tous les vices et tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* , qui

lui fait ce juste reproche , n'a pas hésité à l'appeler *blasphémateur*. Et nous , cent fois plus inconséquens , plus téméraires , plus blasphémateurs que ce grec , qui n'y entendait pas finesse , nous accusons DIEU dévotement d'une chose dont nous n'avons jamais accusé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Ismaël* eut , dit-on , cinq cents enfans. Que diriez - vous si un marabout du mont Atlas vous racontait que le sage et le bon *Mulei - Ismaël* , donnant à dîner à toute sa famille , parla ainsi à la fin du repas ?

Je suis *Mulei-Ismaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je suis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai soin de vous comme une poule couve ses pouffins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet , qu'un autre posséderait à jamais Maroc ; et pour mes autres chers enfans , au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit , j'ordonne qu'on en roue la moitié et qu'on brûle l'autre ; car je suis le seigneur *Mulei-Ismaël*.

Vous prendriez assurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais si trois ou quatre mille marabouts , entretenus grasement à vos dépens , venaient

vous

vous répéter la même nouvelle , que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain et à l'eau , jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans leur bon sens ?

Vous m'alléguez que mon indignation est assez raisonnable contre les supralapfaires , qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour sa gloire , et qu'il a toujours eu l'intention de les faire rouer et de les faire brûler , excepté deux qui étaient destinés à régner.

Mais j'ai tort , dites-vous , contre les infralapfaires , qui avouent que la première intention de *Mulei-Ismaël* n'était pas de faire périr ses enfans dans les supplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien , il a jugé à propos , en bon père de famille , de se défaire d'eux par le feu et par la roue.

Ah ! supralapfaires , infralapfaires , gratuits , suffisans , efficaciers , jansénistes , molinistes , devenez enfin hommes , et ne troublez plus la terre pour des sottises si absurdes et si abominables.

SECTION IV.

SACRÉS consultants de Rome moderne, illustres et infailibles théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si *Paul-Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle*, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils feraient un peu étonnés de vos décisions sur la grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grâce de fanté, selon *S^t Thomas*, et de la grâce médicinale selon *Cajetan* ; de la grâce extérieure et intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace, qui quelquefois est sans effet ; de la suffisante, qui quelquefois ne suffit pas ; de la versatile et de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous et moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Être éternel nese conduit jamais par des lois particulières, comme les vils humains, mais par ses lois générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU

fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, et refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine , à un muet de lui faire la lecture , à un cu-de-jatte d'être son courrier.

Tout est grâce de la part de DIEU ; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former ; aux arbres , la grâce de les faire croître ; aux animaux, celle de les nourrir : mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper , et qu'un autre loup meure de faim , DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière ? S'est-il occupé , par une grâce prévenante, à faire croître un chêne , préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué ? Si dans toute la nature , tous les êtres sont soumis aux lois générales , comment une seule espèce d'animaux n'y ferait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme qu'à conduire le reste de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un courlandais ou d'un biscaïen , pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a imposées à tous les autres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait , défait , refait continuellement des sentimens dans

nous ! et quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent , que tous ces changemens sont imaginés. Un favoyard , un bergamasque aura le lundi la grâce de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret et la grâce lui manquera ; le mercredi il aura une grâce coopérante qui le conduira à confesse , mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce sera une grâce suffisante qui ne lui suffira point , comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamasque , tantôt avec force , tantôt faiblement , et le reste de la terre ne lui fera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens et des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison , mes révérends pères , ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule ?

Malheureux , voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues , et ce roseau qui rampe à ses pieds ; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne , et a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel , voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres , par des lois générales et éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du soleil à Saturne , et de Saturne à nous ; et dans cet accord de tant

d'autres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature , osez croire , si vous pouvez , que DIEU s'occupe de donner une grâce versatile à sœur *Thérèse* , et une grâce concomitante à sœur *Agnès*.

Atome , à qui un sot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voisinage ; qu'il donne sa grâce à celui-là , et la refuse à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grâce hier , l'aura demain ; ne répète pas cette sottise. DIEU a fait l'univers , et ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens font comme les combattans chez *Homère* , qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contre eux , tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas considéré comme poète , il le ferait comme blasphémateur.

C'est *Marc-Aurèle* qui parle , ce n'est pas moi ; car DIEU , qui vous inspire , me fait la grâce de croire tout ce que vous dites , tout ce que vous avez dit , et tout ce que vous direz.

G R A C I E U X.

GRACIEUX est un terme qui manquait à notre langue, et qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en est l'auteur, prétend qu'il en a fait aussi l'emploi le plus juste, en disant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réussi. Il veut dire plus qu'agréable; il indique l'envie de plaire, des manières gracieuses, un air gracieux. *Boileau*, dans son ode sur Namur, semble l'avoir employé d'une façon impropre, pour signifier moins fier, abaissé, modeste :

Et désormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord disent : Notre gracieux souverain; apparemment qu'ils entendent bienfaisant. De gracieux on a fait disgracieux, comme de grâce on a formé disgrâce : des paroles disgracieuses, une aventure disgracieuse. On dit disgracié, et on ne dit pas gracié. On commence à se servir du mot gracieuser, qui signifie recevoir, parler obligeamment; mais ce mot n'est pas employé par les bons écrivains dans le style noble.

GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND est un des mots le plus fréquemment employés dans le sens moral, et avec le moins de circonspection. Grand homme, grand génie, grand esprit, grand capitaine, grand philosophe, grand orateur, grand poète; on entend par cette expression, *quiconque dans son art passe de loin les bornes ordinaires*. Mais comme il est difficile de poser ces bornes, on donne souvent le nom de grand au médiocre.

On se trompe moins dans les significations de ce terme au physique. On fait ce que c'est qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande misère.

Quelquefois le terme *gros* est mis au physique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour grandes richesses; une grosse pluie, pour grande pluie; mais non pas gros capitaine, pour grand capitaine; gros ministre, pour grand ministre. Grand financier signifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme est plus difficile à définir que le grand artiste. Dans un art , dans une profession , celui qui a passé de loin ses rivaux , ou qui a la réputation de les avoir surpassés , est appelé grand dans son art , et semble n'avoir eu besoin que d'un seul mérite ; mais le grand homme doit réunir des mérites différens. *Gonsalve* , surnommé le *grand capitaine* , qui disait : *La toile d'honneur doit être grossièrement tissue* , n'a jamais été appelé grand homme. Il est plus aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de grand homme , que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il semble que cette dénomination suppose quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de son temps , le plus profond politique , le plus capable de conduire un parti , un parlement , une armée ; nul écrivain , cependant , ne lui donne le titre de grand homme , parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'est le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus , les travaux et les succès ont éclaté. Les succès sont nécessaires , parce qu'on suppose qu'un homme toujours malheureux l'a été par sa faute.

Grand tout court exprime seulement une

dignité ; c'est en Espagne un nom appellatif, honorifique , distinctif , que le roi donne aux personnes qu'il veut honorer. Les grands se couvrent devant le roi , ou avant de lui parler , ou après lui avoir parlé , ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à seize principaux seigneurs les privilèges de la grandesse. Cet empereur , roi d'Espagne , accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses successeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les grands d'Espagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs et les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à plusieurs premiers officiers de la couronne , comme grand sénéchal , grand maître , grand chambellan , grand écuyer , grandéchanfon , grandpanetier , grand veneur , grand louvetier , grand fauconnier. On leur donna ces titres par prééminence , pour les distinguer de ceux qui servaient sous eux. On ne le donna ni au connétable , ni au chancelier , ni aux maréchaux , quoique le connétable fût le premier des grands officiers , le chancelier le second officier de l'Etat , et le maréchal le second officier de l'armée. La raison en est qu'ils n'avaient point de vice-

géreus , de sous-connétables , de sous-marchaux , de sous-chanceliers , mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres , au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel sous le grand maître , des chambellans sous le grand chambellan , des écuyers sous le grand écuyer , &c.

Grand , qui signifie grand seigneur , a une signification plus étendue et plus incertaine. Nous donnons ce titre au sultan des Turcs , qui prend celui de *Padisha* auquel grand seigneur ne répond point. On dit un grand , en parlant d'un homme d'une naissance distinguée , revêtu de dignités ; mais il n'y a que les petits qui le disent. Un homme de quelque naissance , ou un peu illustré , ne donne ce nom à personne. Comme on appelle communément grand seigneur celui qui a de la naissance , des dignités et des richesses , la pauvreté semble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme , et non pas un pauvre grand seigneur.

Grand est autre que puissant ; on peut être l'un et l'autre , mais le puissant désigne une place importante : le grand annonce plus d'extérieur et moins de réalité ; le puissant commande , le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'esprit , dans les sentimens , dans les manières , dans la con-

duite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre , mais pour ceux qui , par leur état , sont obligés à montrer de l'élévation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque ; mais l'usage ne permet pas qu'on dise : *Ce marchand , ce fermier , s'est conduit avec grandeur ;* à moins que dans une circonstance singulière , et par opposition , on ne dise , par exemple : *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans sa maison , et qui alluma un fagot de cannelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince , montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes constitués en dignité. Les curés , en écrivant aux évêques , les appellent encore votre grandeur. Ces titres que la bassesse prodigue , et que la vanité reçoit ne sont plus guère en usage.

La hauteur est souvent prise pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'est épuisé à écrire sur la grandeur , selon ce mot de Montagne : *Nous ne pouvons y atteindre , vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au sens moral, tient toujours du physique; il exprime quelque chose de poids; c'est pourquoi on dit : *Un homme, un auteur, des maximes de poids*; pour *homme, auteur, maximes graves*. Le grave est au sérieux ce que le plaisant est à l'enjoué : il a un degré de plus, et ce degré est considérable. On peut être sérieux par humeur, et même faute d'idées. On est grave, ou par bienfiance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave et être un homme grave. C'est un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui est grave dans la société est rarement recherché. Un homme grave est celui qui s'est concilié de l'autorité, plus par sa sagesse que par son maintien.

Pietate gravem ac meritis si fortè virum quem.

L'air décent est nécessaire par-tout; mais l'air grave n'est convenable que dans les fonctions d'un ministère important, dans un conseil. Quand la gravité n'est que dans le maintien, comme il arrive très-souvent, on dit gravement des inepties : cette espèce de ridicule inspire de l'aversion. On ne pardonne

pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité et de suffisance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit que *la gravité est un mystère du corps , inventé pour cacher les défauts de l'esprit*. Sans examiner si cette expression , *mystère du corps* , est naturelle et juste , il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité , mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent , au lieu où ils sont , aux matières qu'on traite.

Un auteur grave est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses ; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il serait ridicule d'appeler *Euclide* , *Archimède* , des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le style. *Tite-Live* , de *Thou* , ont écrit avec gravité : on ne peut pas dire la même chose de *Tacite* , qui a recherché la précision , et qui laisse voir de la malignité ; encore moins du cardinal de *Retz* , qui met quelquefois dans ses écrits une gaieté déplacée , et qui s'écarte quelquefois des bienfaisances.

Le style grave évite les faillies , les plaisanteries : s'il s'élève quelquefois au sublime , si dans l'occasion il est touchant , il rentre bientôt dans cette sagesse , dans cette simplicité

noble qui fait son caractère ; il a de la force , mais peu de hardiesse. Sa plus grande difficulté est de n'être point monotone.

Affaire grave , cas grave , se dit plutôt d'une cause criminelle que d'un procès civil. Maladie grave suppose du danger.

G R E C.

Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.

IL est bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marseille , il ne reste presque aucun vestige de la langue grecque en Provence , ni en Languedoc , ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin , et que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de siècles auparavant : nous ne les avons reçus que de la seconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* , plutôt que pour celui de *Deus* , dont nous avons fait Dieu par une terminaison barbare.

Il est évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines , et depuis ,

ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains , ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie , la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs , qui ne nous sont parvenus que par les Latins , et tous les mots d'anatomie et de médecine connus si tard , il ne restera presque rien. N'est-il pas ridicule de faire venir abrégé de *brakus* plutôt que d'*abreviare* ; acier d'*axi* plutôt que d'*acies* ; acre d'*agros* plutôt que d'*ager* ; aile d'*ily* plutôt que d'*ala* ?

On a été jusqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton* , parce que *meli* en grec signifie du miel , et *oon* signifie un œuf. On a fait encore mieux dans le Jardin des racines grecques ; on y prétend que dîner vient de *dipnein* , qui signifie souper.

Si on veut s'en tenir aux expressions grecques que la colonie de Marseille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liste en fera courte.

Aboyer , peut être de *bauzein*.

Affre , affreux , d'*afronos*.

Agacer , peut être d'*anaxein*.

Alali , du cri militaire des Grecs.

Babiller , peut être de *babazo*.

Balle , de *ballo*.

Bas , de *bathys*.

Bleffer , de l'aoriste *blapto*.

Bouteille , de *bouttis*.

Bride , de *bryter*.

Brique , de *bryka*.

Coin , de *gonia*.

Colère , de *cholé*.

Colle , de *colla*.

Couper , de *copto*.

Cuisse , peut être d'*ischis*.

Entraille , d'*entera*.

Fier , de *fiaros*.

Gargarifer , de *gargarizein*.

Hermite , d'*eremos*.

Idiot , d'*idiotes*.

Maraud , de *miaros*.

Moquer , de *mokeuo*.

Mouftache , de *mustax*.

Orgueil , d'*orge*.

Page , de *païs*.

Siffler , peut être de *siffloo*.

Tuer , de *thuein*.

Je m'étonne qu'il reste si peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marseille , du temps d'*Auguste* , dans toute sa pureté ; et je m'étonne surtout que la plupart des mots grecs conservés en Provence soient des expressions de choses

choses inutiles , tandis que les termes qui désignaient les choses nécessaires sont absolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le soleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain; mots qui semblaient devoir se perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cause aux Visigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévastèrent l'empire romain; barbarie dont il reste encore tant de traces.

G R E G O I R E V I I .

BAYLE lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le boute-feu de l'Europe (a), lui accorde le titre de grand homme. *Que l'ancienne Rome, dit-il, qui ne se piquait que de conquêtes et de la vertu militaire, ait subjugué tant d'autres peuples, cela est beau et glorieux selon le monde; mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu réflexion. C'est bien un autre sujet de surprise, quand on voit la nouvelle Rome, ne se piquant que du ministère apostolique, acquérir une autorité sous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a presque point*

(a) Voyez *Bayle*, à l'article GREGOIRE.

d'empereur qui ait tenu tête aux papes , qui ne se soit enfin très-mal trouvé de sa résistance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puissans princes avec la cour de Rome se terminent presque toujours à leur confusion.

Je ne suis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra se trouver bien des gens qui ne feront pas de mon avis : mais le voici ; et le réfutera qui voudra :

1°. Ce n'est pas à la confusion des princes d'Orange et des sept Provinces - Unies , que se sont terminés leurs différens avec Rome. Et *Bayle* se moquant de Rome dans Amsterdam , était un assez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elisabeth* , de *Gustave Vasa* en Suède , des rois de Danemarck , de tous les princes du nord de l'Allemagne , de la plus belle partie de l'Helvétie , de la seule petite ville de Genève , sur la politique de la cour romaine , sont d'assez bons témoignages qu'il est aisé de lui résister en fait de religion et de gouvernement.

2°. Le sacageant de Rome par les troupes de *Charles-Quint* ; le pape *Clément VII* prisonnier au château Saint-Ange : *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon , et érigeant dans Rome même un monument de la soumission du pape ; et de

nos jours les jésuites , cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne , en France , à Naples , à Goa et dans le Paraguai , tout cela prouve assez que quand les princes puissans font mécontents de Rome , ils ne terminent point cette querelle à leur confusion ; ils pourront se laisser fléchir , mais ils ne seront pas confondus.

3° Quand les papes ont marché sur la tête des rois , quand ils ont donné des couronnes avec une bulle , il me paraît qu'ils n'ont fait précisément , dans ces temps de leur grandeur , que ce que faisaient les califes successeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns et les autres , en qualité de prêtres , donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit : *Ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait , Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur et de ses royaumes de Germanie et d'Italie.*

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie* , long-temps auparavant , avait mis une couronne sur la tête de l'australien *Pepin* usurpateur du royaume des Francs ; puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident , et privé par là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; et depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de

l'Eglise romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la sacristie de Saint-Jean de Latran , et qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle , elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri , ou à Civita-Vecchia , que si *Luther* , *Oecolampade* , *Jean Chauvin* et tous les prophètes des Cévènes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome et y avaient été tonsurés , ils auraient soutenu cette Eglise avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps , du lieu où l'on est né , et des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siècle de barbarie , d'ignorance et de superstition ; et il avait affaire à un empereur jeune , débauché , sans expérience , manquant d'argent , et dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'australien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aise d'obéir à des Francs , ou à des Teutons ; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres , si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons*

n'avaient laissé dans Rome qu'une mémoire exécrationnable parce qu'ils y avaient été puissans ; et depuis les *Othons* , on fait que l'Europe fut dans une anarchie affreuse.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée sous les empereurs de la maison de Franconie. La moitié de l'Allemagne était soulevée contre *Henri IV* ; la grande duchesse comtesse *Mathilde* sa cousine-germaine , plus puissante que lui en Italie , était son ennemie mortelle. Elle possédait, soit comme fiefs de l'empire , soit comme allodiaux , tout le duché de Toscane , le Crémonois , le Ferrarois , le Mantouan , le Parmesan , une partie de la Marche d'Ancône , Reggio , Modène , Spolète , Vérone ; elle avait des droits , c'est-à-dire des prétentions , sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres , selon son usage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane et le sacré pour gouverner cette princesse , et pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur , et de son directeur son héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet son amant , ou s'il feignit de l'être , ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était , ou si dans des momens d'oisiveté , ce petit homme très-pétulant et

très-vif abufa quelquefois de fa pénitente , qui était femme , faible et capricieufe : rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre ; comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs et de dirigées ; comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis , nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente , sans affurer qu'il prétendit encore à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077 par la comtesse *Mathilde* , est plus que suspecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier , c'est que non-seulement on ne montra jamais cet acte , mais que dans un second acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresse de Canosse ; et dans le second acte , on dit qu'elle avait été faite dans Rome (*). Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop scrupuleux , qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là (et ces temps sont bien longs) , il y en a plus de neuf cents d'évidemment fausses.

Il y eut deux fortes d'usurpateurs dans

(*) Voyez DONATIONS.

notre Europe, et surtout en Italie, les brigands et les faussaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand homme*, avoue pourtant que ce brouillon décréda fort son héroïsme par ses prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur ; et en cela il fit bien, puisque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape. *Henri* le déposait, et il déposait *Henri* : jusque-là il n'y a rien à dire, tout est égal de part et d'autre. Mais *Grégoire* s'avisa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; et le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait et tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthousiaste qu'habile.

Je signe de tout mon cœur ce que dit *Bayle* : *Quand on s'engage à prédire l'avenir, on fait provision sur toutes choses d'un front d'airain et d'un magasin inépuisable d'équivoques*. Mais vos ennemis se moquent de vos équivoques ; leur front est d'airain comme le vôtre ; et ils vous traitent de fripon, insolent et mal-adroit.

8°. Notre grand homme finit par voir prendre la ville de Rome d'affaut en 1083 ; il fut assiégé dans le château nommé depuis *Saint-Ange*, par ce même empereur *Henri IV*

qu'il avait osé dépousséder. Il mourut dans la misère et dans le mépris à Salerne, sous la protection du normand *Robert Guiscard*.

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'histoire des *Scipion*, des *Caton*, des *Pompée* et des *César*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux, devenu pape sous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint, du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoît XIII*. On imprima même un office de *S^t Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidèles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur*.

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio*, qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appelait la *Constitution*, et qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende* ; homme d'ailleurs fort aimable et de la meilleure compagnie ; obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, et d'en rire. (*)

(*) Voyez dans l'*Essai sur les mœurs*, tome II, page 315, la note des éditeurs sur la canonisation de *Grégoire VII*.

G U E R R E .

Tous les animaux font perpétuellement en guerre : chaque espèce est née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas jusqu'aux moutons et aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuse d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même espèce se font la guerre pour des femelles , comme *Ménélas* et *Pâris*. L'air , la terre et les eaux font des champs de destruction.

Il semble que DIEU ayant donné la raison aux hommes , cette raison doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux , surtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs semblables , ni instinct qui les porte à fucer leur sang.

Cependant la guerre meurtrière est tellement le partage affreux de l'homme , qu'excepté deux ou trois nations , il n'en est point que leurs anciennes histoires ne représentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada , *homme* et *guerrier* font synonymes ; et nous avons vu que dans notre hémisphère, *voleur* et *soldat* étaient même chose. Manichéens ! voilà votre excuse.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine que la guerre traîne toujours à sa

les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux, et invoque DIEU solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché

des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté , une ame tendre s'en effraie ; elle se représente un DIEU juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie , conjurations , séditions , brigandages , embuscades , surprises de villes , pillages , meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir , chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée , par-dessus leur chemise. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine , à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches , seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Polyeucte et Athalie sont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême , fait immanquablement son salut , et qu'un pauvre homme

qui mange pour deux fous et demi de mouton, va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce , il y en a trois ou quatre , tout au plus , composées par un gaulois nommé *Massillon* , qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau et ce crime de la guerre , qui contient tous les fléaux et tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre-humain , et la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté , ô *Bourdaloue* ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons , sur ces rapines , sur ces brigandages , sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égalent jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des âmes , vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqûres d'épingles , et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes , brûlez tous

vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères , la partie du genre-humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent et que m'importent l'humanité , la bienfiance , la modestie , la tempérance , la douceur , la sagesse , la piété , tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps , et que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables , au milieu de cinq ou six mille mourans , tandis que mes yeux , qui s'ouvrent pour la dernière fois , voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme , et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles , sont les cris des femmes et des enfans expirans sous des ruines , le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il y a de pis , c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde , tous les hommes ont adoré le dieu *Mars* ; *Sabaoth* chez les Juifs signifie *le dieu des armes* ; mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux , insensé , infernal .

Le célèbre *Montesquieu* , qui passait pour humain , a pourtant dit qu'il est juste de porter le fer et la flamme chez ses voisins , dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires.

Si c'est là l'esprit des lois , c'est celui des lois de *Borgia* et de *Machiavel*. Si malheureusement il a dit vrai , il faut écrire contre cette vérité , quoiqu'elle soit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Montesquieu* : (a)

» Entre les sociétés le droit de la défense
 » naturelle entraîne quelquefois la nécessité
 » d'attaquer , lorsqu'un peuple voit qu'une
 » plus longue paix en mettrait un autre en
 » état de le détruire , et que l'attaque est dans
 » ce moment le seul moyen d'empêcher cette
 » destruction. »

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le seul moyen d'empêcher cette destruction ? Il faut donc que vous soyez sûr que ce voisin vous détruira s'il devient puissant. Pour en être sûr , il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas c'est lui qui commence la guerre , ce n'est pas vous ; votre supposition est fautive et contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuste , c'est celle que vous proposez ; c'est d'aller tuer votre prochain , de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne soit en état de vous attaquer : c'est-à-dire qu'il faut que vous hasardiez de ruiner le pays dans l'espérance de ruiner sans raison celui d'un

(a) *Esprit des lois*, liv. X, chap. II.

autre ; cela n'est assurément ni honnête ni utile , car on n'est jamais sûr du succès ; vous le savez bien.

Si votre voisin devient trop puissant pendant la paix , qui vous empêche de vous rendre puissant comme lui ? s'il a fait des alliances , faites-en de votre côté. Si , ayant moins de religieux , il en a plus de manufacturiers et de soldats , imitez-le dans cette sage économie. S'il exerce mieux ses matelots , exercez les vôtres ; tout cela est très-juste. Mais d'exposer votre peuple à la plus horrible misère , dans l'idée si souvent chimérique d'accabler votre cher frère le sérénissime prince limitrophe ! ce n'était pas à un président honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conseil.

GUEUX, MENDIANT.

TOUT pays où la gueuserie , la mendicité est une profession , est mal gouverné. La gueuserie , ai-je dit autrefois , est une vermine qui s'attache à l'opulence , oui , mais il faut la secouer. Il faut que l'opulence fasse travailler la pauvreté ; que les hôpitaux soient pour les maladies et la vieillesse , les ateliers pour la jeunesse saine et vigoureuse.

Voici un extrait d'un sermon qu'un prédicateur fit, il y a dix ans, pour la paroisse Saint-Leu et Saint-Gilles, qui est la paroisse des gueux et des convulsionnaires :

Pauperes evangelisantur, les pauvres sont évangélisés.

Que veut dire évangile, Gueux, mes chers frères ? il signifie *bonne nouvelle*. C'est donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre ; et quelle est-elle ? c'est que si vous êtes des fainéans, vous mourrez sur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit ; et ils finirent par n'avoir pas un asile. Si vous travaillez, vous ferez aussi heureux que les autres hommes.

Messieurs les prédicateurs de Saint-Eustache et de Saint-Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux sermons en style fleuri, qui procurent aux auditeurs une digestion aisée dans un doux assoupissement, et mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'Écriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job*, qui fut quelque temps dans votre état, dit que l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Voyez cette ville immense, tout le monde est occupé. Les juges se lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre

justice , et pour vous envoyer aux galères si votre fainéantise vous porte à voler maladroitement.

Le roi travaille ; il assiste tous les jours à ses conseils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en est pas plus riche : d'accord ; mais ce n'est pas sa faute. Les financiers savent mieux que vous et moi qu'il n'entre pas dans les coffres la moitié de son revenu ; il a été obligé de vendre sa vaisselle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que soixante et quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout d'un coup sept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job* , il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la sienne que diminué de moitié.

Travaillez donc , mes chers frères ; agissez pour vous ; car je vous avertis que si vous n'avez pas soin de vous-mêmes , personne n'en aura soin ; on vous traitera comme dans plusieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous assiste.

Nous irons dans nos provinces , répondez-vous ; nous ferons nourris par les seigneurs des terres , par les fermiers , par les curés. Ne vous attendez pas , mes frères , à manger

à leur table ; ils ont pour la plupart assez de peine à se nourrir eux-mêmes , malgré la *Méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture* , et cent ouvrages de cette espèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'usage de la campagne , que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque esprit ; ils disent qu'ils feront des vers , qu'ils composeront des brochures , comme *Chiniac* , *Nonotte* , *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles ecclésiastiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron* , des oraisons funèbres pour des évêques , des chansons pour l'opéra comique. C'est du moins une occupation ; on ne vole pas sur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire , on ne vole que les créanciers. Mais faites mieux , mes chers frères en JESUS-CHRIST , mes chers gueux , qui risquez les galères en passant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendiants ; vous ferez riches et honorés.

H.

HABILE, HABILITÉ.

HABILE, terme adjectif, qui, comme presque tous les autres, a des acceptions diverses, selon qu'on l'emploie. Il vient évidemment du latin *habilis*, et non, comme le prétend *Pezron*, du celte *habil*. Mais il importe plus de savoir la signification des mots que leur source.

En général il signifie plus que capable, plus qu'instruit, soit qu'on parle d'un artiste ou d'un général, ou d'un savant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la guerre, ou même l'avoir vue, sans être habile à la faire. Il peut être capable de commander; mais pour acquérir le nom d'habile général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec succès.

Un juge peut savoir toutes les lois sans être habile à les appliquer. Le savant peut n'être habile ni à écrire ni à enseigner. L'habile homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il fait; le capable peut, et l'habile exécute. Ce mot ne convient point aux arts de pur génie; on ne dit pas, un habile poète,

un habile orateur ; et si on le dit quelquefois d'un orateur , c'est lorsqu'il s'est tiré avec habileté , avec dextérité , d'un sujet épineux.

Par exemple , *Bossuet* ayant à traiter , dans l'oraison funèbre du grand *Condé* , l'article de ses guerres civiles , dit qu'il y a une pénitence aussi glorieuse que l'innocence même. Il manie ce morceau habilement , et dans le reste il parle avec grandeur.

On dit , habile historien , c'est-à-dire l'historien qui a puisé dans les bonnes sources , qui a comparé les relations , qui en juge sagement , en un mot qui s'est donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquence convenable , il est plus qu'habile , il est grand historien , comme *Tite-Live* , de *Thou* , &c.

Le mot d'habile convient aux arts qui tiennent à la fois de l'esprit et de la main , comme la peinture , la sculpture. On dit , un habile peintre , un habile sculpteur , parce que ces arts supposent un long apprentissage , au lieu qu'on est poète presque tout d'un coup , comme *Virgile* , *Ovide* , &c. et qu'on est même orateur sans avoir beaucoup étudié , ainsi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant habile prédicateur ? C'est qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence , et ce n'est pas un grand

éloge. On ne dit pas du sublime *Bossuet* ; c'est un *habile feseur d'oraisons funèbres*. Un simple joueur d'instrumens est habile. Un compositeur doit être plus qu'habile ; il lui faut du génie. Le metteur-en-œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a dessiné habilement.

Dans le style comique , habile peut signifier diligent , empressé. *Molière* fait dire à *M. Loyal* :

Que chacun soit habile

A vider de céans jusqu'au moindre ustensile.

Un habile homme dans les affaires est instruit, prudent et actif ; si l'un de ces trois mérites lui manque , il n'est point habile.

Habile courtisan emporte un peu plus de blâme que de louange ; il veut dire trop souvent habile flatteur : il peut aussi ne signifier qu'un homme adroit qui n'est ni bas ni méchant. Le renard qui , interrogé par le lion sur l'odeur qu'exhale son palais , lui répond qu'il est enrhumé , est un courtisan habile. Le renard qui , pour se venger de la calomnie du loup , conseille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer sa majesté , est plus qu'habile courtisan. C'est en conséquence qu'on dit , un habile fripon , un habile scélérat.

Habile , en jurisprudence , signifie reconnu capable par la loi ; et alors capable veut dire ayant droit , ou pouvant avoir droit. On est habile à succéder ; les filles sont quelquefois habiles à posséder une pairie , elles ne sont point habiles à succéder à la couronne.

Les particules *dans* , *à* et *en* , s'emploient avec ce mot. On dit habile dans un art , habile à manier le ciseau , habile en mathématique.

On ne s'étendra point ici sur le moral , sur le danger de vouloir être trop habile , ou de faire l'habile homme , sur les risques que court ce qu'on appelle une habile femme , quand elle veut gouverner les affaires de sa maison sans conseil. On craint d'enfler ce dictionnaire d'inutiles déclamations (a). Ceux qui président à ce grand et important ouvrage , doivent traiter au long les articles des arts et des sciences qui instruisent le public ; et ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature , doivent avoir le mérite d'être courts.

Habilité. Ce mot est à capacité ce qu'habile est à capable : habileté dans une science , dans un art , dans la conduite.

On exprime une qualité acquise en disant , il a de l'habileté. On exprime une action en disant , il a conduit cette affaire avec habileté.

(a) Ces mots ont été composés pour le Dictionnaire encyclopédique.

Habilement a les mêmes acceptions : il travaille , il joue , il enseigne habilement ; il a surmonté habilement cette difficulté. Ce n'est guère la peine d'en dire davantage sur ces petites choses.

H A U T A I N.

HAUTAIN est le superlatif de haut et d'altier. Ce mot ne se dit que de l'espèce humaine : on peut dire en vers :

Un courfier plein de feu levant sa tête altièrè.

.

J'aime mieux ces forêts altièrès

Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un courfier. On a blâmé dans *Malherbe*, et il paraît que c'est à tort, ces vers si connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines ,
Ils font mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a supposé mal à propos les ames dans ces sépulcres ; mais on pouvait se souvenir qu'il y avait deux sortes d'ames chez les poètes anciens, l'une

Dictionn. philosoph. Tome VI. * S

était l'entendement, et l'autre l'ombre légère, le simulacre du corps. Cette dernière restait quelquefois dans les tombeaux, ou errait autour d'eux. La théologie ancienne est toujours celle des poètes, parce que c'est celle de l'imagination. On a cru cette petite observation nécessaire.

Hautain est toujours pris en mauvaise part. C'est l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant; c'est le plus sûr moyen de se faire haïr, et le défaut dont on doit le plus soigneusement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occasion avec bienséance. Un prince peut et doit rejeter avec une hauteur héroïque des propositions humiliantes, mais non pas avec des airs hautains, un ton hautain, des paroles hautaines. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être hautaines, parce qu'ils leur passent tout; mais les femmes ne leur pardonnent pas.

L'ame haute est l'ame grande; la hautaine est superbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modestie; on n'a point l'humeur hautaine sans un peu d'insolence; l'insolent est à l'égard du hautain ce qu'est le hautain à l'impérieux. Ce sont des nuances qui se suivent, et ces nuances sont ce qui détruit les synonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a

pu , par les mêmes raisons qu'on peut voir au mot *Habile*. Le lecteur sent combien il ferait aisé et ennuyeux de déclamer sur ces matières :

H A U T E U R .

Grammaire , morale.

Si hautain est pris en mal , hauteur est tantôt une bonne , tantôt une mauvaise qualité , selon la place qu'on tient , l'occasion où l'on se trouve , et ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une hauteur noble et bien placée , est celui de *Popilius* , qui trace un cercle autour d'un puissant roi de Syrie , et lui dit : Vous ne sortirez pas de ce cercle sans satisfaire à la république ou sans attirer sa vengeance. Un particulier qui en userait ainsi serait un impudent. *Popilius* , qui représentait Rome , mettait toute la grandeur de Rome dans son procédé , et pouvait être un homme modeste.

Il y a des hauteurs généreuses ; et le lecteur dira que ce sont les plus estimables. Le duc d'*Orléans* , régent du royaume , pressé par *M. Sum* envoyé de Pologne , de ne point recevoir le roi *Stanislas* , lui répondit : Dites à votre maître que la France a toujours été l'asile des rois.

La hauteur avec laquelle *Louis XIV* traita quelquefois ses ennemis , est d'un autre genre , et moins sublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le père *Bouhours* dit du ministre d'Etat *Pompe*. *Il avait une hauteur , une fermeté d'ame que rien ne faisait ployer. Louis XIV* , dans un mémoire de sa main (a) , dit de ce même ministre qu'il n'avait ni fermeté , ni dignité.

On a souvent employé au pluriel le mot hauteur dans le style relevé , les hauteurs de l'esprit humain ; et on dit dans le style simple , il a eu des hauteurs , il s'est fait des ennemis par ses hauteurs.

Ceux qui ont approfondi le cœur humain en diront davantage sur ce petit article.

H E M I S T I C H E .

HEMISTICHE, *ημιστικός*, *f. m.* moitié de vers , demi-vers , repos au milieu du vers. Cet article , qui paraît d'abord une minutie , demande pourtant toute l'attention de quiconque veut s'instruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'est proprement le partage que des vers alexandrins. La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales , et la

(a) On trouve ce mémoire dans le *Siècle de Louis XIV*.

nécessité non moins forte d'éviter la monotonie, d'observer ce repos, et de le cacher, font des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il est plus difficile.

Voici des vers techniques qu'on propose, quelque faibles qu'ils soient, pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'hémistiche semble entraîner avec elle :

Observez l'hémistiche, et redoutez l'ennui
 Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
 Que votre phrase heureuse, et clairement rendue,
 Soit tantôt terminée, et tantôt suspendue ;
 C'est le secret de l'art. Imiter ces accens
 Dont l'aisé Géliotte avait charmé nos sens.
 Toujours harmonieux, et libre sans licence,
 Il n'appesantit point ses sons et sa cadence.
 Sallé, dont Terpécure avait conduit les pas,
 Fit sentir la mesure, et ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreille n'ont qu'à consulter seulement les points et les virgules de ces vers ; ils verront qu'étant toujours partagés en deux parties égales, chacune de six syllabes, cependant la cadence y est toujours variée, la phrase y est contenue ou dans un demi-vers, ou dans un vers entier, ou dans deux. On peut même ne compléter le sens

qu'au bout de six vers ou de huit ; et c'est ce mélange qui produit une harmonie dont on est frappé , et dont peu de lecteurs voient la cause.

Plusieurs dictionnaires disent que l'hémistiche est la même chose que la césure , mais il y a une grande différence. L'hémistiche est toujours à la moitié du vers. La césure qui rompt le vers est par-tout où elle coupe la phrase.

Tiens , le voilà , marchons , il est à nous , viens , frappe.

Presque chaque mot est une césure dans ce vers.

Hélas quel est le prix des vertus ? la souffrance.

La césure est ici à la neuvième syllabe.

Dans les vers de cinq pieds ou de dix syllabes , il n'y a point d'hémistiche , quoi qu'en disent tant de dictionnaires ; il n'y a que des césures , on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds et demi.

Ainsi partagés , — boiteux et mal faits,
Ces vers languissans — ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette espèce dans le temps qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très-difficilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres latins ,

les seuls qui ont en effet naturellement cet hémistiche ; mais on ne songeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les spondees et par les dactyles ; que leurs hémistiches pouvaient contenir ou cinq ou six ou sept syllabes. Mais ce genre de vers français , au contraire , ne pouvant jamais avoir que des hémistiches de cinq syllabes égales , et ces deux mesures étant trop courtes et trop rapprochées , il en résultait nécessairement cette uniformité ennuyeuse qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus , le vers pentamètre latin , venant après un hexamètre , produisait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux hémistiches égaux pourraient se souffrir dans des chansons ; ce fut pour la musique que *Sapho* les inventa chez les Grecs , et qu'*Horace* les imita quelquefois , lorsque le chant était joint à la poésie , selon sa première institution. On pourrait parmi nous introduire dans le chant cette mesure qui approche de la saphique :

L'Amour est un Dieu — que la terre adore ,
 Il fait nos tourmens — il fait les guérir :
 Dans un doux repos — heureux qui l'ignore ,
 Plus heureux cent fois — qui peut le servir.

Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine , à cause de la

cadence uniforme. Les vers de dix syllabes ordinaires sont d'une autre mesure ; la césure sans hémistiche est presque toujours à la fin du second pied, de sorte que le vers est souvent en deux mesures , l'une de quatre , l'autre de six syllabes. Mais on lui donne aussi souvent une autre place , tant la variété est nécessaire.

Languissant , faible et courbé sous les maux ,
 J'ai consumé mes jours dans les travaux.
 Quel fut le prix de tant de soins ? l'envie ;
 Son souffle impur empoisonna ma vie.

Au premier vers , la césure est après le mot *faible* ; au second , après *jours* ; au troisième , elle est encore plus loin , après *soins* ; au quatrième elle est après *impur*.

Dans les vers de huit syllabes il n'y a ni hémistiche ni césure.

Loin de nous ce discours vulgaire ,
 Que la nature dégénère ,
 Que tout passe et que tout finit.
 La nature est inépuisable ,
 Et le travail infatigable
 Est un Dieu qui la rajeunit.

Au premier vers s'il y avait une césure , elle serait à la sixième syllabe. Au troisième , elle serait à la troisième syllabe , *passe* , plutôt
 à

à la quatrième *se* , qui est confondue avec la troisième *pas* ; mais en effet il n'y a point là de césure. L'harmonie des vers de cette mesure consiste dans le choix heureux des mots et dans les rimes croisées ; faible mérite sans les pensées et les images.

Les Grecs et les Latins n'avaient point d'hémistiches dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poésies.

*Le donne , i cavalier , l'armi , gli amori ,
Le cortesia , l'audaci imprese io canto
Che furo al tempo che passaro i mori
D'Africa il mar , et in Francia nocquer tanto , &c.*

Ces vers sont comptés d'onze syllabes , et le génie de la langue italienne l'exige. S'il y avait un hémistiche , il faudrait qu'il tombât au deuxième pied et trois quarts.

La poésie anglaise est dans le même cas. Les grands vers anglais sont de dix syllabes ; ils n'ont point d'hémistiches , mais ils ont des césures marquées.

*At tropington— not far from Cambridge , stood
A cross a pleasing stream— a bridge of wood
Near it a mill— in low and plashy ground ,
Where corn for all the neighbouring parts— was ground.*

Les césures différentes de ces vers sont désignées par les tirets.

*Dictionn. philosoph. Tome VI. * T*

Au reste , il est inutile de dire que ces vers sont le commencement de l'ancien conte italien du *Berceau* , traité depuis par *la Fontaine*. Mais ce qui est utile pour les amateurs , c'est de savoir que non-seulement les Anglais et les Italiens sont affranchis de la gêne de l'hémistiche , mais encore qu'ils se permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles ; et qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'allonger et d'accourcir les mots selon le besoin , d'en changer la terminaison ; de leur ôter des lettres ; qu'enfin dans leurs pièces dramatiques et dans quelques poèmes , ils ont secoué le joug de la rime. De sorte qu'il est plus aisé de faire cent vers italiens et anglais passables que dix français , à génie égal.

Les vers allemands ont un hémistiche , les espagnols n'en ont point. Tel est le génie différent des langues , dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui consiste dans la construction des phrases , dans les termes plus ou moins longs , dans la facilité des inversions , dans les verbes auxiliaires , dans le plus ou moins d'articles , dans le mélange plus ou moins heureux des voyelles et des consonnes ; ce génie , dis-je , détermine toutes les différences qui se trouvent dans la poésie de toutes les nations. L'hémistiche tient évidemment à ce génie des langues.

C'est bien peu de chose qu'un hémistiche. Ce mot semblait à peine mériter un article , cependant on a été forcé de s'y arrêter un peu. Rien n'est à mépriser dans les arts ; les moindres règles font quelquefois d'un très - grand détail. Cette observation sert à justifier l'immenfité de ce dictionnaire , et doit inspirer de la reconnaissance pour les peines prodigieuses de ceux qui ont entrepris un ouvrage , lequel doit rejeter , à la vérité , toute déclamation , tout paradoxe , toute opinion hafardée , mais qui exige que tout foit approfondi.

H E R E S I E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

MO T grec qui signifie *croyance* , *opinion de choix*. Il n'est pas trop à l'honneur de la raison humaine qu'on se foit haï , persécuté , massacré , brûlé pour des opinions choisies ; mais ce qui est encore fort peu à notre honneur , c'est que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux , et jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous savons bien , théologiquement parlant , que l'hérésie étant devenue un crime , ainsi que le mot une injure , nous savons , dis - je , que l'Eglise latine pouvant seule

avoir raison , elle a été en droit de réprover tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la sienne.

D'un autre côté , l'Eglise grecque avait le même droit (*a*) ; aussi réprova - t - elle les Romains quand ils eurent choisi une autre opinion que les Grecs sur la procession du Saint-Esprit , sur les viandes de carême , sur l'autorité du pape , &c. &c.

Mais sur quel fondement parvint - on enfin à faire brûler , quand on fut le plus fort , ceux qui avaient des opinions de choix ? ils étaient sans doute criminels devant DIEU , puisqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc , comme on n'en doute pas , être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci ? ils représentaient que c'était entreprendre sur la justice de DIEU ; que ce supplice était bien dur de la part des hommes ; que de plus il était inutile , puisqu'une heure de souffrance ajoutée à l'éternité est comme zéro.

Les âmes pieuses répondaient à ces reproches que rien n'était plus juste que de placer sur des brafiers ardens quiconque avait une *opinion choisie* ; que c'était se conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait

(*a*) Voyez les conciles de Constantinople , à l'article CONCILE.

brûler lui-même ; et qu'enfin, puisqu'un bûcher d'une heure ou deux est zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brûlât cinq ou six provinces pour des opinions de choix, pour des hérésies.

On demande aujourd'hui chez quels anthropophages ces questions furent agitées, et leurs solutions prouvées par les faits ? Nous sommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes et d'amour.

Malheureusement ce fut un tyran qui introduisit la méthode de faire mourir les hérétiques ; non pas un de ces tyrans équivoques qui sont regardés comme des saints dans un parti, et comme des monstres dans l'autre : c'était un *Maxime*, compétiteur de *Théodose I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves, par la main des bourreaux, l'espagnol *Priscillien* et ses adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Espagne (b). Ces prélats sollicitèrent le supplice des priscillianistes avec une charité si ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuser. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fît couper le cou à *S' Martin* comme

(b) Histoire de l'Eglise, quatrième siècle.

à un hérétique. Il fut bien heureux de sortir de Trèves , et de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un usage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de son ennemi , & fit une coupe de son crâne , fut suivi par tout ce qu'il y avait de plus illustre chez les Scythes. Ainsi fut consacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des *opinions*.

On ne vit jamais d'hérésie chez les anciennes religions , parce qu'elles ne connurent que la morale et le culte. Dès que la métaphysique fut un peu liée au christianisme , on disputa ; et de la dispute naquirent différens partis , comme dans les écoles de philosophie. Il était impossible que cette métaphysique ne mêlât pas ses incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, et son incarnation était un problème que les nouveaux chrétiens , qui n'étaient pas inspirés par lui-même, résolvaient de plusieurs manières différentes. *Chacun prenait parti* , comme dit expressément S^t Paul (c) ; *les uns étaient pour Apollos , les autres pour Céphas*.

Les chrétiens en général s'appelèrent longtemps *nazaréens* ; et même les gentils ne leur donnèrent guère d'autre nom dans les deux premiers siècles. Mais il y eut bientôt une

(c) I. aux Corinth. chap. I, v. 11 et 12.

école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très-peu de celui de S' *Matthieu*, et lui était antérieur. S' *Epiphane* et S' *Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du christianisme.

Ceux qui se crurent plus savans que les autres prirent le titre de gnostiques, les *connaisseurs*; et ce nom fut long-temps si honorable, que S' *Clément* d'Alexandrie, dans ses *Stromates* (*d*), appelle toujours les bons chrétiens, vrais gnostiques. *Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique!*

Celui qui mérite le nom de gnostique (e) résiste aux séducteurs, et donne à quiconque demande.

Les cinquième et sixième livres des *Stromates* ne roulent que sur la perfection du gnostique.

Les ébionites étaient incontestablement du temps des apôtres; ce nom, qui signifie *pauvre*, leur rendait chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (*f*)

(*d*) Liv. I, n. 7.

(*e*) Liv. IV, n. 4.

(*f*) Il paraît peu vraisemblable que les autres chrétiens les aient appelés *ébionites*, pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joseph*.

Cérinthe était aussi ancien (g) ; on lui attribuait l'Apocalypse de S' *Jean*. On croit même que S' *Paul* et lui eurent de violentes disputes.

Il semble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers disciples une déclaration solennelle , une profession de foi complète et inaltérable , qui terminât toutes les disputes passées , et qui prévînt toutes les querelles futures : DIEU ne le permit pas. Le symbole nommé *des apôtres* , qui est court , et où ne se trouvent ni la consubstantialité , ni le mot *trinité* , ni les sept sacrements , ne parut que du temps de S' *Jérôme* , de S' *Augustin* et du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin*. Ce fut , dit-on , ce saint prêtre , ennemi de S' *Jérôme* , qui le rédigea.

Les hérésies avaient eu le temps de se multiplier ; on en comptait plus de cinquante dès le cinquième siècle.

Sans oser scruter les voies de la Providence , impénétrables à l'esprit humain , et consultant autant qu'il est permis les lueurs de notre faible raison , il semble que de tant d'opinions sur tant d'articles il y en eut toujours quelque-une qui devait prévaloir.

(g) *Cérinthe* et les siens disaient que J E S U S n'était devenu C H R I S T qu'après son baptême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans , qui fut embrassée par tant de pères de l'Eglise.

Celle-là était l'orthodoxe , *droit enseignement*. Les autres sociétés se disaient bien orthodoxes aussi ; mais étant les plus faibles , on ne leur donna que le nom d'*hérétiques*.

Lorsque dans la suite des temps l'Eglise chrétienne orientale , mère de l'Eglise d'Occident , eut rompu sans retour avec sa fille , chacune resta souveraine chez elle , et chacune eut ses hérésies particulières , nées de l'opinion dominante.

Les barbares du Nord étant nouvellement chrétiens ne purent avoir les mêmes sentimens que les contrées méridionales , parce qu'ils ne purent adopter les mêmes usages. Par exemple , ils ne purent de long-temps adorer les images , puisqu'ils n'avaient ni peintres ni sculpteurs. Il était bien dangereux de baptiser un enfant en hiver dans le Danube , dans le Véser , dans l'Elbe.

Ce n'était pas une chose aisée pour les habitans des bords de la mer Baltique , de savoir précisément les opinions du Milanais et de la Marche d'Ancône. Les peuples du midi et du nord de l'Europe eurent donc des opinions choisies , différentes les unes des autres. C'est , ce me semble , la raison pour laquelle *Claude* , évêque de Turin , conserva dans le neuvième siècle tous les usages et tous les dogmes reçus au huitième et au

septième depuis le pays des Allobroges jusqu'à l'Elbe et au Danube.

Ces dogmes et ces usages se perpétuèrent dans les vallées et dans les creux des montagnes, et vers les bords du Rhône, chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laissait en paix dans leur retraite et dans leur pauvreté, jusqu'à ce qu'enfin ils parurent sous le nom de *Vaudois*, au douzième siècle, et sous celui d'*Albigéois* au treizième. On fait comme leurs *opinions choisies* furent traitées, comme on prêcha contre eux des croisades, quel carnage on en fit, et comment depuis ce temps jusqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur et de tolérance dans l'Europe.

C'est un grand mal d'être hérétique; mais est-ce un grand bien de soutenir l'orthodoxie par des soldats et par des bourreaux? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât son pain en paix à l'ombre de son figuier? Je ne fais cette proposition qu'en tremblant.

S E C T I O N I I.

De l'extirpation des hérésies.

IL faut , ce me semble , distinguer dans une hérésie l'opinion et la faction. Dès les premiers temps du christianisme les opinions furent partagées , comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne pensaient pas sur plusieurs points comme ceux d'Antioche ; les Achaïens étaient opposés aux Asiatiques. Cette diversité a duré dans tous les temps et durera vraisemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ses fidèles dans le même sentiment , ne l'a pas fait ; il est donc à présumer qu'il ne l'a pas voulu , et que son dessein était d'exercer toutes les églises à l'indulgence et à la charité , en leur permettant des systèmes différens , qui tous se réunissaient à le reconnaître pour leur chef et leur maître. Toutes ces sectes , long-temps tolérées par les empereurs , ou cachées à leurs yeux , ne pouvaient se persécuter et se proférer les unes les autres , puisqu'elles étaient également soumises aux magistrats romains ; elles ne pouvaient que disputer. Quand les magistrats les poursuivirent , elles réclamèrent toutes également le droit de la nature ;

elles dirent : Laissez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous ravissez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les sectes aujourd'hui peuvent tenir le même discours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des privilèges aux Juifs : Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laissez-nous prier DIEU comme eux selon notre conscience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre Etat que n'en fait le judaïsme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST, tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, et qui ne différons de vous que sur des subtilités de théologie ; ne vous privez pas vous-mêmes de sujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres ; et il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'est de leurs bras que vous avez besoin, et non de leur catéchisme.

La faction est une chose toute différente. Il arrive toujours, et nécessairement, qu'une secte persécutée dégénère en faction. Les opprimés se réunissent et s'encouragent. Ils ont plus d'industrie pour fortifier leur parti que la secte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut, ou qu'ils soient écrasés, ou qu'ils écrasent. C'est ce qui arriva après la

persecution excitée en 303 par le César *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens ayant été favorisés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux et trop riches pour être exterminés. Ils se donnèrent à *Constance Chlore*, ils combattirent pour *Constantin* son fils, et il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choses aux grandes, quand c'est le même esprit qui les dirige. Une pareille révolution est arrivée en Hollande, en Ecoffe, en Suisse. Quand *Ferdinand* et *Isabelle* chassèrent d'Espagne les Juifs, qui y étaient établis, non-seulement avant la maison régnante, mais avant les Maures et les Goths, et même avant les Carthaginois, les Juifs auraient fait une révolution en Espagne s'ils avaient été aussi guerriers que riches, et s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais secte n'a changé le gouvernement que quand le désespoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réussi que pour avoir été chassé de la Mecque, et parce qu'on y avait mis sa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une secte ne bouleverse un Etat, usez de tolérance; imitez la sage conduite que tiennent aujourd'hui

l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Russie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique, avec une secte nouvelle, que de faire mourir sans pitié les chefs et les adhérens, hommes, femmes, enfans, sans en excepter un seul, ou de les tolérer quand la secte est nombreuse. Le premier parti est d'un monstre, le second est d'un sage.

Enchaînez à l'Etat tous les sujets de l'Etat par leur intérêt; que le quaker et le turc trouvent leur avantage à vivre sous vos lois. La religion est de DIEU à l'homme; la loi civile est de vous à vos peuples.

S E C T I O N I I I.

ON ne peut que regretter la perte d'une relation que *Strategius* écrivit sur les hérésies par ordre de *Constantin*. *Ammien Marcellin* (a) nous apprend que cet empereur voulant savoir exactement les opinions des sectes, et ne trouvant personne qui fût propre à lui donner là-dessus de justes éclaircissemens, il en chargea cet officier, qui s'en acquitta si bien, que *Constantin* voulut qu'on lui donnât depuis le nom de *Musonianus*. M. de *Valois*, dans ses *Notes sur Ammien*, observe que *Strategius*, qui fut fait préfet d'Orient, avait autant de

(a) Liv. XV, chap. XIII.

favoir et d'éloquence que de modération et de douceur; c'est au moins l'éloge qu'en a fait *Libanius*.

Le choix que cet empereur fit d'un laïque prouve qu'aucun ecclésiastique d'alors n'avait les qualités essentielles pour une tâche si délicate. En effet, *S^t Augustin* (*b*) remarque qu'un évêque de Bresse, nommé *Philastrius*, dont l'ouvrage se trouve dans la bibliothèque des pères, ayant ramassé jusqu'aux hérésies qui ont paru chez les Juifs avant JESUS-CHRIST, en compte vingt-huit de celles-là, et cent vingt-huit depuis JESUS-CHRIST; au lieu que *S^t Epiphane*, en y comprenant les unes et les autres, n'en trouve que quatre-vingts. La raison que *S^t Augustin* donne de cette différence, c'est que ce qui paraît hérésie à l'un ne le paraît pas à l'autre. Aussi ce père dit-il aux manichéens (*c*): Nous nous gardons bien de vous traiter avec rigueur, nous laissons cette conduite à ceux qui ne savent pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, et combien il est difficile de se garantir des erreurs; nous laissons cette conduite à ceux qui ne savent pas quels soupirs et quels gémissemens il faut pour acquérir quelque petite connaissance de la nature divine. Pour moi, je dois vous

(*b*) Lettre CCXXII.

(*c*) Lettre contre celle de *Manès*, chap. II et III.

supporter comme on m'a supporté autrefois , et user envers vous de la même tolérance dont on usait envers moi lorsque j'étais dans l'égarement.

Cependant si l'on se rappelle les imputations infames dont nous avons dit un mot à l'article *Généalogie* , et les abominations dont ce père accusait les manichéens dans la célébration de leurs mystères , comme nous le verrons à l'article *Zèle* , on se convaincra que la tolérance ne fut jamais la vertu du clergé. Nous avons déjà vu , à l'article *Concile* , quelles féditions furent excitées par les ecclésiastiques à l'occasion de l'arianisme. *Eusèbe* nous apprend (d) qu'il y eut des endroits où l'on renversa les statues de *Constantin* , parce qu'il voulait qu'on supportât les ariens; et *Sozomène* (e) dit qu'à la mort d'*Eusèbe* de Nicomédie , l'arien *Macédonius* disputant le siège de Constantinople à *Paul* catholique , le trouble et la confusion devinrent si grands dans l'église de laquelle ils voulaient se chasser réciproquement , que les soldats , croyant que le peuple se soulevait , le chargèrent ; on se battit , et plus de trois mille personnes furent tuées à coups d'épée , ou étouffées. *Macédonius* monta sur le trône épiscopal , s'empara bientôt de toutes les églises ,

(d) Vie de *Constantin* , liv. III , chap. IV.

(e) *Idem* , liv. IV , chap. XXI.

et persécuta cruellement les novatiens et les catholiques. C'est pour se venger de ces derniers qu'il nia la divinité du Saint-Esprit, comme il reconnut la divinité du Verbe, niée par les ariens, pour braver leur protecteur *Constance* qui l'avait déposé.

Le même historien ajoute (f) qu'à la mort d'*Athanasie*, les ariens appuyés par *Valens* arrêtaient, mirent aux fers et firent mourir ceux qui restaient attachés à *Pierre*, qu'*Athanasie* avait désigné son successeur. On était dans *Alexandrie* comme dans une ville prise d'affaut. Les ariens s'emparèrent bientôt des églises, et l'on donna à l'évêque installé par les ariens le pouvoir de bannir de l'*Egypte* tous ceux qui resteraient attachés à la foi de *Nicée*.

Nous lisons dans *Socrate* (g) qu'après la mort de *Sisinnius* l'Eglise de *Constantinople* se divisa encore sur le choix de son successeur, et *Théodose le jeune* mit sur le siège patriarcal le fougueux *Nestorius*. Dans son premier sermon, il dit à l'empereur : Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le ciel; secondez-moi pour exterminer les hérétiques, et je vous promets un secours efficace contre les *Perfes*. Ensuite il chassa les ariens de la capitale, arma le peuple contre eux,

(f) Vie de *Constantin*, liv. VI, chap. XX.

(g) Liv. VII, chap. XXIX.

abattit leurs églises , et obtint de l'empereur des édits rigoureux pour achever de les exterminer. Il se servit ensuite de son crédit pour faire arrêter , emprisonner et fouetter les principaux du peuple qui l'avaient interrompu au milieu d'un autre discours , dans lequel il prêchait la même doctrine , qui fut bientôt condamnée au concile d'Ephèse.

Photius rapporte (h) que lorsque le prêtre arrivait à l'autel, c'était un usage dans l'Eglise de Constantinople que le peuple chantât : DIEU *saint*, DIEU *fort*, DIEU *immortel*, et c'est ce qu'on nommait le *trifagion*. *Pierre le foulon* y avait ajouté ces mots : *Qui avez été crucifié pour nous , ayez pitié de nous*. Les catholiques crurent que cette addition contenait l'erreur des eutychiens théopaschites , qui prétendaient que la Divinité avait souffert; ils chantaient cependant le *trifagion* avec l'addition , pour ne pas irriter l'empereur *Anastase* , qui venait de déposer un autre *Macédonius* , et de mettre à sa place *Timothée*, par l'ordre duquel on chantait cette addition. Mais un jour des moines entrèrent dans l'église , et au lieu de cette addition chantèrent un verset de psaume ; le peuple s'écria aussitôt : *Les orthodoxes sont venus bien à propos*. Tous les partisans du concile de Chalcedoine

(h) Bibliothèque , cahier CCXXII.

chantèrent avec les moines le verset du psaume; les eutychiens le trouvèrent mauvais; on interrompt l'office, on se bat dans l'église, le peuple fort, s'arme, porte dans la ville le carnage et le feu, et ne s'apaise qu'après avoir fait périr plus de dix mille hommes. (i)

La puissance impériale établit enfin dans toute l'Égypte l'autorité de ce concile de Chalcédoine; mais plus de cent mille égyptiens, massacrés dans différentes occasions pour avoir refusé de reconnaître ce concile, avaient porté dans le cœur de tous les Égyptiens une haine implacable contre les empereurs. Une partie des ennemis du concile se retira dans la haute Égypte, d'autres sortirent des terres de l'empire, et passèrent en Afrique et chez les Arabes, où toutes les religions étaient tolérées. (k)

Nous avons déjà dit que, sous le règne d'Irène, le culte des images fut rétabli et confirmé par le second concile de Nicée. *Léon l'arménien*, *Michel le bègue* et *Théophile* n'oublèrent rien pour l'abolir; et cette contestation causa encore du trouble dans l'empire de Constantinople, jusqu'au règne de l'impératrice *Théodora*, qui donna au second concile de

(i) *Evagre*, Vie de *Théodose*, liv. III, chap. XXXIII, XLIV.

(k) Hist. des patriarches d'Alexandrie, page 164.

Nicée force de loi, éteignit le parti des iconoclastes, et employa toute son autorité contre les manichéens. Elle envoya dans tout l'empire ordre de les rechercher, et de faire mourir tous ceux qui ne se convertiraient pas. Plus de cent mille périrent par différens genres de supplices. Quatre mille échappés aux recherches et aux supplices se sauvèrent chez les Sarrasins, s'unirent à eux, ravagèrent les terres de l'empire, se bâtirent des places fortes, où les manichéens, que la crainte des supplices avait tenus cachés, se réfugièrent, et formèrent une puissance formidable par leur nombre et par leur haine contre les empereurs et les catholiques. On les vit plusieurs fois ravager les terres de l'empire, et tailler ses armées en pièces. (1)

Nous abrégeons les détails de ces massacres: ceux d'Irlande, où plus de cent cinquante mille hérétiques furent exterminés en quatre ans (m), ceux des vallées de Piémont, ceux dont nous parlerons à l'article *Inquisition*, enfin la Saint-Barthelemi, signalèrent en Occident le même esprit d'intolérance contre lequel on n'a rien de plus sensé que ce que l'on trouve dans les ouvrages de *Salvien*.

(1) *Dupin*, Biblioth. neuvième siècle.

(m) Biblioth. anglaise, livre II, page 303.

Voici comment s'exprime, sur les sectateurs d'une des premières hérésies, ce digne prêtre de Marseille, qu'on surnomma le maître des évêques, et qui déplorait avec tant de douleur les déréglemens de son temps, qu'on l'appela le *Jérémie* du cinquième siècle : „ Les ariens, dit-il (n), sont hérétiques ; mais ils ne le savent pas ; ils sont hérétiques chez nous, mais ils ne le sont pas chez eux ; car ils se croient si bien catholiques, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'hérétiques. Nous sommes persuadés qu'ils ont une pensée injurieuse à la génération divine, en ce qu'ils disent que le fils est moindre que le père. Ils croient eux que nous avons une opinion injurieuse pour le père, parce que nous faisons le père et le fils égaux : la vérité est de notre côté ; mais ils croient l'avoir en leur faveur. Nous rendons à DIEU l'honneur qui lui est dû, mais ils prétendent aussi le lui rendre dans leur manière de penser. Ils ne s'acquittent pas de leur devoir ; mais dans le point même où ils manquent ils font confister le plus grand devoir de la religion. Ils sont impies ; mais dans cela même ils croient suivre la véritable piété. Ils se trompent donc, mais par un principe d'amour envers DIEU ; et quoiqu'ils n'aient pas la vraie foi, ils

(n) Liv. V, du Gouvernement de DIEU.

regardent celle qu'ils ont embrassée comme le parfait amour de DIEU.

„ Il n'y a que le souverain juge de l'univers qui sache comment ils seront punis de leurs erreurs au jour du jugement. Cependant il les supporte patiemment, parce qu'il voit que s'ils sont dans l'erreur, ils errent par un mouvement de piété. „

HERMÈS , OU ERMÈS , OU MERCURE TRISMEGISTE , OU THAUT , OU TAUT , OU THOT.

ON néglige cet ancien livre de *Mercurus Trismégiste*, et on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philosophes un sublime galimatias; et c'est peut-être pour cette raison qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choses propres à étonner et à soumettre l'esprit humain ! DIEU dont la triple essence est sagesse, puissance et bonté ; DIEU formant le monde par sa pensée, par son verbe ; DIEU créant des dieux subalternes ; DIEU ordonnant à ces dieux de diriger les orbes célestes, et de présider au monde ; le soleil fils de DIEU ; l'homme image de DIEU par la pensée ; la lumière principal ouvrage de DIEU, essence

divine : toutes ces grandes et vives images éblouirent l'imagination subjuguée.

Il reste à savoir si ce livre, aussi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un grec ou d'un égyptien.

S' *Augustin* ne balance pas à croire que le livre est d'un égyptien (a), qui prétendait être descendu de l'ancien *Mercur*, de cet ancien *Thaut*, premier législateur de l'Égypte.

Il est vrai que S' *Augustin* ne savait pas plus l'égyptien que le grec ; mais il faut bien que de son temps on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un sage de l'Égypte, antérieur probablement au temps d'*Alexandre*, et l'un des prêtres que *Platon* alla consulter.

Il m'a toujours paru que la théologie de *Platon* ne ressemblait en rien à celle des autres grecs, si ce n'est à celle de *Timée*, qui avait voyagé en Égypte ainsi que *Pythagore*.

L'*Hermès Trismégiste* que nous avons est écrit dans un grec barbare, assujetti continuellement à une marche étrangère. C'est une preuve qu'il n'est qu'une traduction dans laquelle on a plus suivi les paroles que le sens.

Joseph Scaliger, qui aida le seigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou

(a) Cité de DIEU, liv. VIII, chap. XXVI.

Mercuré Trismégiste, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raisons qu'il n'est pas vraisemblable qu'un grec eût adressé si souvent la parole à *Thaut*. Il n'est guère dans la nature qu'on parle avec tant d'effusion de cœur à un étranger ; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Esculape* égyptien qu'on fait parler dans ce livre, et qui peut-être en est l'auteur, écrit au roi d'Égypte *Ammon* (b) : *Gardez - vous bien de souffrir que les Grecs traduisent les livres de notre Mercure , de notre Thaut , parce qu'ils le défigureraient*. Certainement un grec n'aurait point parlé ainsi.

Toutes les vraisemblances sont donc que ce fameux livre est égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire , c'est que les systèmes d'*Hermès* et de *Platon* conspiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le temps des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très - grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme savant à la mode de ces temps-là.

Il copie des passages entiers de *Mercuré Trismégiste*, dans son chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, DIEU fit le monde intelligible, le ciel incorporel et la terre

(b) Préface du *Mercuré Trismégiste*.

invisible ;

invisible ; après il créa l'essence incorporelle de l'eau et de l'esprit , et enfin l'essence de la lumière incorporelle , patron du soleil et de tous les astres.

Telle est la doctrine d'*Hermès* toute pure. Il ajoute que le verbe ou la pensée invisible et intellectuelle est l'image de DIEU.

Voici la création du monde par le verbe , par la pensée , par le *logos* , bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres , qui passa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raison la parente de DIEU. Le nombre de sept est l'accomplissement de toute chose ; et c'est pourquoi , dit-il , la lyre n'a que sept cordes.

En un mot , *Philon* possédait toute la philosophie de son temps.

On se trompe donc quand on croit que les Juifs , sous le règne d'*Hérode* , étaient plongés dans la même espèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il est évident que *S^t Paul* était très-instruit ; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de *S^t Jean* , qui est si différent des autres , pour voir que l'auteur écrit précisément comme *Hermès* et comme *Platon*. Au commencement était le verbe , et le verbe , le *logos* , était avec DIEU , et DIEU était le *logos* ; tout a été fait par lui , et sans lui rien n'est de ce qui fut

Dictionn. philosoph. Tome VI. * X

fait. Dans lui était la vie ; et la vie était la lumière des hommes.

C'est ainsi que *S^t Paul* dit (c) que DIEU a créé les siècles par son fils.

Dès le temps des apôtres vous voyez des sociétés entières de chrétiens qui ne sont que trop savans , et qui substituent une philosophie fantastique à la simplicité de la foi. Les *Simon*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enseignaient précisément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre chose que les dieux subalternes créés par le grand Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes sans lettres , comme on dit tous les jours , puisqu'il y en avait plusieurs qui abusaient de leur littérature , et que même dans les Actes le gouverneur *Festus* dit à *Paul* : *Tu es fou , Paul , trop de science t'a mis hors de sens.*

Cérinthe dogmatifait du temps de *S^t Jean* l'évangéliste. Ses erreurs étaient d'une métaphysique profonde et déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la construction du monde lui firent penser , comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le Dieu souverain qui l'avait formé , mais une vertu inférieure à ce premier principe , laquelle n'avait pas connaissance du Dieu souverain. C'était vouloir corriger le système de *Platon* même ; c'était se

(c) Epît. aux Hébreux , chap. I, v. 2.

tromper comme chrétien et comme philosophe. Mais c'était en même temps montrer un esprit très-délié et très-exercé.

Il en est de même des primitifs appelés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne savaient que parler du nez, et qui ne faisaient nul usage de leur raison. Cependant il y en eut plusieurs parmi eux qui employaient toutes les finesses de la dialectique. L'enthousiasme n'est pas toujours le compagnon de l'ignorance totale; il l'est souvent d'une science erronée.

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

Ce mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* est l'origine; de là ces anciennes expressions, à la *bonne heure*, à la *mal-heure*; car nos pères n'avaient pour toute philosophie que quelques préjugés: des nations plus anciennes admettaient des heures favorables et funestes.

On pourrait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, et conclure de là qu'ils regardaient le bonheur comme une chose très-passagère, telle qu'elle

l'est en effet. Ce qu'on appelle bonheur est une idée abstraite, composée de quelques idées de plaisir; car qui n'a qu'un moment de plaisir n'est point un homme heureux, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaisir est plus rapide que le bonheur, et le bonheur que la félicité. Quand on dit, je suis heureux dans ce moment, on abuse du mot; et cela ne veut dire que, j'ai du plaisir. Quand on a des plaisirs un peu répétés, on peut dans cet espace de temps se dire heureux. Quand ce bonheur dure un peu plus, c'est un état de félicité. On est quelquefois bien loin d'être heureux dans la prospérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand festin préparé pour lui.

L'ancien adage, *on ne doit appeler personne heureux avant sa mort*, semble rouler sur de bien faux principes. On dirait, par cette maxime, qu'on ne devrait le nom d'heureux qu'à un homme qui le ferait constamment depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure. Cette série continuelle de momens agréables est impossible par la constitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours heureux est la pierre philosophale de l'ame; c'est beaucoup pour nous de n'être pas long-temps dans

un état triste. Mais celui qu'on supposerait avoir toujours joui d'une vie heureuse, et qui périrait misérablement, aurait certainement mérité le nom d'heureux jusqu'à la mort, et on pourrait prononcer hardiment qu'il a été le plus heureux des hommes. Il se peut très-bien que *Socrate* ait été le plus heureux des Grecs, quoique des juges ou superstitieux et absurdes, ou iniques, ou tout cela ensemble, l'aient empoisonné juridiquement à l'âge de soixante et dix ans, sur le soupçon qu'il croyait un seul Dieu.

Cette maxime philosophique tant rebattue, *nemo ante obitum felix*, paraît donc absolument fautive en tout sens; et si elle signifie qu'un homme heureux peut mourir d'une mort malheureuse, elle ne signifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi*, est encore plus faux. Quiconque même a vécu doit savoir combien le vulgaire se trompe.

On demande s'il y a une condition plus heureuse qu'une autre, si l'homme en général est plus heureux que la femme? il faudrait avoir essayé de toutes les conditions, avoir été homme et femme, comme *Tirésias* et *Iphis*, pour décider cette question: encore faudrait-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un esprit également propre à chacune, et il

faudrait avoir passé par tous les états possibles de l'homme et de la femme pour en juger.

On demande encore si de deux hommes l'un est plus heureux que l'autre ? Il est bien clair que celui qui a la pierre et la goutte, qui perd son bien, son honneur, sa femme et ses enfans, et qui est condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, est moins heureux dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune sultan vigoureux, ou que le favetier de *la Fontaine*.

Mais on veut savoir quel est le plus heureux de deux hommes également sains, également riches, et d'une condition égale ? Il est clair que c'est leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet et en même temps le plus sensible, est le plus heureux ; mais malheureusement le plus sensible est presque toujours le moins modéré. Ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre ame, qui nous rend heureux. Cette disposition de notre ame dépend de nos organes, et nos organes ont été arrangés sans que nous y ayons la moindre part. C'est au lecteur à faire là-dessus ses réflexions. Il y a bien des articles sur lesquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'instruire ; en fait de morale, il faut le laisser penser.

Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne,

qu'on nourrit de biscuits , à qui on donne de jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont couverts de gale , qui meurent de faim , qu'on chasse , qu'on bat , et qu'en suite un jeune chirurgien disèque lentement , après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être heureux ou malheureux ?

On dit , pensée heureuse , trait heureux , repartie heureuse , physionomie heureuse , climat heureux. Ces pensées , ces traits heureux qui nous viennent comme des inspirations soudaines , et qu'on appelle *des bonnes fortunes d'hommes d'esprit* , nous sont inspirés comme la lumière entre dans nos yeux , sans que nous la cherchions. Ils ne sont pas plus en notre pouvoir que la physionomie heureuse , c'est-à-dire , douce et noble , si indépendante de nous et si souvent trompeuse. Le climat heureux est celui que la nature favorise. Ainsi sont les imaginations heureuses , ainsi est l'heureux génie , c'est-à-dire , le grand talent. Et qui peut se donner le génie ? qui peut , quand il a reçu quelque rayon de cette flamme , le conserver toujours brillant ?

Puisque heureux vient de la bonne heure , et malheureux de la mal-heure , on pourrait dire que ceux qui pensent , qui écrivent avec génie , qui réussissent dans les ouvrages de

goût , écrivent à *la bonne heure*. Le grand nombre est de ceux qui écrivent à *la malheure*.

Quand on dit , un heureux scélérat , on n'entend par ce mot que ses succès. *Félix Sylla* , l'heureux *Sylla* , un *Alexandre VI* , un duc de *Borgia* , ont heureusement pillé , trahi , empoisonné , ravagé , égorgé ; mais s'ils se font crus des scélérats , il y a grande apparence qu'ils étaient très-malheureux , quand même ils n'auraient pas craint leurs semblables.

Il se pourrait qu'un scélérat mal élevé , un turc par exemple , à qui on aurait dit qu'il lui est permis de manquer de foi aux chrétiens , de faire ferrer d'un cordon de soie le cou de ses visirs quand ils sont riches , de jeter dans le canal de la mer Noire ses frères étranglés ou massacrés , et de ravager cent lieues de pays pour sa gloire ; il se pourrait , dis-je , à toute force , que cet homme n'eût pas plus de remords que son mufti , et fût très-heureux. C'est sur quoi le lecteur peut encore penser beaucoup.

Il y avait autrefois des planètes heureuses , d'autres malheureuses ; malheureusement il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce dictionnaire utile , heureusement on n'y a pas réussi.

Des ames de boue , des fanatiques absurdes préviennent tous les jours les puiffans , les ignorans , contre les philosophes. Si malheureusement on les écoutait , nous retomberions dans la barbarie d'où les seuls philosophes nous ont tirés.

HISTOIRE.

SECTION PREMIERE.

Définition.

L'HISTOIRE est le récit des faits donnés pour vrais , au contraire de la fable qui est le récit des faits donnés pour faux.

Ily a l'histoire des opinions , qui n'est guère que le recueil des erreurs humaines.

L'histoire des arts peut être la plus utile de toutes , quand elle joint à la connaissance de l'invention et du progrès des arts la description de leur mécanisme.

L'histoire naturelle , improprement dite *histoire* , est une partie essentielle de la physique.

On a divisé l'histoire des événemens en sacrée et profane ; l'histoire sacrée est une suite des opérations divines et miraculeuses , par

lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation juive , et d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu , les sciences, l'histoire !

Tout cela c'est la mer à boire.

Premiers fondemens de l'histoire.

LES premiers fondemens de toute histoire sont les récits des pères aux enfans , transmis ensuite d'une génération à une autre ; ils ne sont tout au plus que probables dans leur origine , quand ils ne choquent point le sens commun ; et ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps la fable se grossit , et la vérité se perd : de là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi les Egyptiens avaient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de siècles ; ils l'avaient été ensuite par des demi-dieux ; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cents quarante ans ; et le soleil dans cet espace de temps avait changé quatre fois d'orient et d'occident.

Les Phéniciens du temps d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans ; et ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la

chronologie égyptienne. J'avoue qu'il est physiquement très-possible que la Phénicie ait existé, non-seulement trente mille ans, mais trente mille milliers de siècles, et qu'elle ait éprouvé, ainsi que le reste du globe, trente millions de révolutions; mais nous n'en avons pas de connaissance.

On fait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne histoire des Grecs.

Les Romains, tout sérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'histoire de leurs premiers siècles. Ce peuple, si récent en comparaison des nations asiatiques, a été cinq cents années sans historiens. Ainsi il n'est pas surprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été sa nourrice, qu'il ait marché avec mille hommes de son village de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'ensuite il soit devenu dieu; que *Tarquin* l'ancien ait coupé une pierre avec un rasoir, et qu'une vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses; les choses prodigieuses et improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine: elles entrent dans l'histoire des opinions et des sottises; mais le champ est trop immense.

Des monumens.

POUR connaître avec un peu de certitude quelque chose de l'histoire ancienne ; il n'est qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monumens incontestables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone , envoyées par *Alexandre* en Grèce. Cette suite d'observations , qui remonte à deux mille deux cents trente-quatre ans avant notre ère vulgaire , prouve invinciblement que les Babyloniens existaient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant ; car les arts ne sont que l'ouvrage du temps ; et la paresse naturelle aux hommes les laisse des milliers d'années sans autres connaissances et sans autres talens que ceux de se nourrir , de se défendre des injures de l'air , et de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains et par les Anglais du temps de *César* , par les Tartares d'aujourd'hui , par les deux tiers de l'Afrique et par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique , en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou et du Mexique , et la république de Tlascalala. Qu'on se souvienne que dans tout ce nouveau monde personne ne savait ni lire ni écrire.

Le second monument est l'éclipse centrale du soleil , calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire , et reconnue véritable par tous nos astronomes. Il faut dire des Chinois la même chose que des peuples de Babylone ; ils composaient déjà sans doute un vaste empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-dessus de tous les peuples de la terre , c'est que ni leurs lois , ni leurs mœurs , ni la langue que parlent chez eux les lettrés , n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation et celle de l'Inde , les plus anciennes de toutes celles qui subsistent aujourd'hui , celles qui possèdent le plus vaste et le plus beau pays , celles qui ont inventé presque tous les arts avant que nous en eussions appris quelques-uns , ont toujours été omises jusqu'à nos jours dans nos prétendues histoires universelles. Et quand un espagnol et un français faisaient le dénombrement des nations , ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeler son pays la première monarchie du monde , et son roi le plus grand roi du monde , se flattant que son roi lui donnerait une pension dès qu'il aurait lu son livre.

Le troisième monument , fort inférieur aux deux autres , subsiste dans les marbres d'*Aronde* : la chronique d'Athènes y est gravée

deux cents soixante-trois ans avant notre ère ; mais elle ne remonte que jusqu'à *Cécrops* , treize cents dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà dans l'histoire de toute l'antiquité les seules époques incontestables que nous ayons.

Faisons une sérieuse attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère. C'est aujourd'hui une antiquité de 3350 ans (*), et vous n'y voyez pas un seul fait qui tienne du miraculeux , du prodigieux. Il en est de même des olympiades ; ce n'est pas là qu'on doit dire *Græcia mendax* , la menteuse Grèce. Les Grecs savaient très-bien distinguer l'histoire de la fable , et les faits réels des contes d'*Hérodote* ; ainsi que dans leurs affaires sérieuses , leurs orateurs n'empruntaient rien des discours des sophistes ni des images des poètes.

La date de la prise de Troye est spécifiée dans ces marbres , mais il n'y est parlé ni des flèches d'*Apollon* , ni du sacrifice d'*Iphigénie* , ni des combats ridicules des dieux. La date des inventions de *Triptolème* et de *Cérès* s'y trouve ; mais *Cérès* n'y est pas appelée *déesse*. On y fait mention d'un poème sur l'enlèvement de *Proserpine* ; il n'y est point dit qu'elle

(*) L'auteur écrivait ceci en 1768.

foit fille de *Jupiter* et d'une déesse , et qu'elle foit femme du dieu des enfers.

Hercule est initié aux mystères d'*Eleusine* ; mais pas un mot sur ses douze travaux , ni sur son passage en Afrique dans sa tasse , ni sur sa divinité , ni sur le gros poisson par lequel il fut avalé , et qui le garda dans son ventre trois jours et trois nuits , selon *Lycophron*.

Chez nous , au contraire , un étendard est apporté du ciel par un ange aux moines de Saint-Denis ; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une église de Reims ; deux armées de serpens se livrent une bataille rangée en Allemagne ; un archevêque de Maïence est assiégé et mangé par des rats ; et , pour comble , on a grand soin de marquer l'année de ces aventures. Et l'abbé *Lenglet* compile , compile ces impertinences ; et les almanachs les ont cent fois répétées ; et c'est ainsi qu'on a instruit la jeunesse ; et toutes ces fadaïses sont entrées dans l'éducation des princes.

Toute histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe , la longue et universelle ignorance de cet art qui tranfmet les faits par l'écriture , en sont cause. Il reste encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun

usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées ; et même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français et chez les Germains que de savoir écrire , jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire ; presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous *Charles VII*, en 1454 , que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Espagnols , et de là vient que leur histoire est si sèche et si incertaine , jusqu'au temps de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. On voit par là combien le très - petit nombre d'hommes qui savaient écrire pouvaient en imposer , et combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes absurdités.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que *Gengis-kan* conquiert une partie de l'Asie au commencement du treizième siècle ; mais ce n'est ni par lui ni par les Tartares que nous le savons.

Leur histoire écrite par les Chinois , et traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au scythe *Ogus-kan* , nommé *Madiès* par les Persans et par les Grecs , qui conquiert une partie

de

de l'Europe et de l'Asie si long-temps avant le règne de *Cyrus*. Il est presque sûr qu'alors sur cent nations , il y en avait à peine deux ou trois qui employassent des caractères. Il se peut que dans un ancien monde détruit , les hommes aient connu l'écriture et les autres arts ; mais dans le nôtre ils sont tous très-récens.

Il reste des monumens d'une autre espèce , qui servent à constater seulement l'antiquité reculée de certains peuples , et qui précèdent toutes les époques connues et tous les livres ; ce sont les prodiges d'architecture , comme les pyramides et les palais d'Egypte qui ont résisté au temps. *Hérodote* qui vivait il y a deux mille deux cents ans , et qui les avait vus , n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel temps on les avait élevés.

Il est difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité ; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que long-temps après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans , remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrain des villes sur des pilotis dans ce terrain de vase , et les rendre inaccessibles à l'inondation ; il avait fallu , avant de prendre ce parti

L'histoire des temps antérieurs ne put donc être transmise que de mémoire; et on fait assez combien le souvenir des choses passées s'altère de génération en génération. C'est l'imagination seule qui a écrit les premières histoires. Non-seulement chaque peuple inventa son origine, mais il inventa aussi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit *Sanchoniathon*, les choses commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia; le désir et l'amour en naquirent, et de l'union du désir et de l'amour furent formés les animaux. Les astres ne vinrent qu'ensuite, mais seulement pour orner le ciel et pour réjouir la vue des animaux qui étaient sur la terre.

Le Knef des Egyptiens, leur Oshiret et leur Ishet que nous nommons *Osiris* et *Isis*, ne sont guère moins ingénieux et moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions; *Ovide* les recueillit et les orna des charmes de la plus belle poésie. Ce qu'il dit d'un dieu qui débrouille le chaos, et de la formation de l'homme, est sublime :

*Sanctius his animal mentisque capacius altæ
Deerat adhuc et qui dominari in cætera posset;
Natus homo est.
Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Fussit et erectos ad sidera tollere vultus.*

Il s'en faut bien qu'*Hésiode* et les autres qui écrivirent si long-temps auparavant, se soient exprimés avec cette sublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, jusqu'au temps des olympiades, tout est plongé dans une obscurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux olympiques, et fait des contes aux Grecs assemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer Rouge dans la Méditerranée, ce qui suppose que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Espérance et fait le tour de l'Afrique.

Ensuite vient l'enlèvement d'*Io*, puis la fable de *Gygès* et de *Candaule*, puis de belles histoires de voleurs, et celle de la fille du roi d'Égypte *Chéops*, qui, ayant exigé une pierre de taille de chacun de ses amans, en eut assez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, et vous avez l'histoire du genre-humain.

Les premiers temps de l'histoire romaine semblent écrits par des *Hérodotes*; nos vainqueurs et nos législateurs ne savaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontife.

Le grand *Romulus*, roi d'un village, est fils du dieu *Mars* et d'une religieuse qui allait

chercher de l'eau dans sa cruche. Il a un dieu pour père , une catin pour mère et une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour *Numa*. On trouve les beaux livres des sibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un rasoir par la permission des dieux. Une vestale met à flot un gros vaisseau engravé, en le tirant avec sa ceinture. *Castor* et *Pollux* viennent combattre pour les Romains , et la trace des pieds de leurs chevaux reste imprimée sur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent saccager Rome : les uns disent qu'ils furent chassés par des oies ; les autres , qu'ils remportèrent beaucoup d'or et d'argent : mais il est probable que, dans ces temps-là, en Italie, il y avait beaucoup moins d'argent que d'oies. Nous avons imité les premiers historiens romains , au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange , la sainte ampoule par un pigeon ; et quand nous joignons à cela le manteau de *S^t Martin* , nous sommes bien forts.

Quelle serait l'histoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs et nos droits , sans paraître prétendre à nous les enseigner.

On demande souvent si la fable du sacrifice d'*Iphigénie* est prise de l'histoire de *Jephté* , si le déluge de *Deucalion* est inventé en imitation de celui de *Noé* , si l'aventure de *Philémon* et

de *Baucis* est d'après celle de *Loth* et de sa femme ? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers ; que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un *Ptoloméé* ; mais les Juifs furent long-temps auparavant courtiers et usuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jérusalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs , et que ceux-ci prirent beaucoup de choses des Babyloniens , des Egyptiens et des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques sont sacrées pour nous , malgré notre haine et notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raison ; mais nous nous soumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingts systèmes sur leur chronologie , et beaucoup plus de manières d'expliquer les événemens de leur histoire : nous ne savons pas quelle est la véritable ; mais nous lui réservons notre foi pour le temps où elle sera découverte.

Nous avons tant de choses à croire de ce savant et magnanime peuple , que toute notre croyance en est épuisée , et qu'il ne nous en reste plus pour les prodiges dont l'histoire des autres nations est pleine. *Rollin* a beau nous répéter les oracles d'*Apollon* et les merveilles

de *Sémiramis* ; il a beau transcrire tout ce qu'on a dit de la justice de ces anciens Scythes qui pillèrent si souvent l'Asie , et qui mangeaient des hommes dans l'occasion , il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes , c'est la sagesse et la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde , n'arriva que pour instruire les habitans de la Palestine. Si les rois de Babylone , dans leurs conquêtes , tombent en passant sur le peuple hébreu , c'est uniquement pour corriger ce peuple de ses péchés. Si le roi qu'on a nommé *Cyrus* se rend maître de Babylone , c'est pour donner à quelques juifs la permission d'aller chez eux. Si *Alexandre* est vainqueur de *Darius* , c'est pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaste domination , et englobent le petit pays de la Judée dans leur empire , c'est encore pour instruire les Juifs ; les Arabes et les Turcs ne sont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ; jamais on n'eut tant de précepteurs ; et voilà comme l'histoire est utile.

Mais ce que nous avons de plus instructif , c'est la justice exacte que les clercs ont rendue

à

à tous les princes dont ils n'étaient pas contents. Voyez avec quelle candeur impartiale *S' Grégoire de Nazianze* juge l'empereur *Julien le philosophe* ; il déclare que ce prince, qui ne croyait point au diable, avait un commerce secret avec le diable, et qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés sous des figures trop hideuses, il les chassa en faisant par inadvertance des signes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *misérable* ; il assure que *Julien* immolait de jeunes garçons et de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'est ainsi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même *Grégoire* proféra contre lui pendant son règne.

Une méthode heureuse de justifier les calomnies dont on accable un innocent, c'est de faire l'apologie d'un coupable. Par là tout est compensé ; et c'est la manière qu'emploie le même saint de Nazianze. L'empereur *Constance*, oncle et prédécesseur de *Julien*, à son avènement à l'empire, avait massacré *Julius* frère de sa mère et ses deux fils, tous trois déclarés augustes ; c'était une méthode qu'il tenait de son père le grand *Constantin* ; il fit ensuite assassiner *Gallus* frère de *Julien*. Cette cruauté qu'il exerça contre sa famille, il la signala contre l'empire ; mais il était dévot ; et même dans la

bataille décisive qu'il donna contre *Magnance*, il pria DIEU dans une église pendant tout le temps que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont *Grégoire* fait le panégyrique. Si les saints nous font connaître ainsi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, surtout quand ils sont ignorans, superstitieux et passionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un usage un peu bizarre de l'étude de l'histoire. On déterre des chartes du temps de *Dagobert*, la plupart suspectes et mal entendues, et on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui subsistaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conseille à ceux qui étudient et qui raisonnent ainsi, de dire à la mer : Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare; retournes-y tout à l'heure.

S E C T I O N I I I.

De la certitude de l'histoire.

TOUTE certitude qui n'est pas démonstration mathématique n'est qu'une extrême probabilité : il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le seul, de la grandeur et de la population de la Chine, il ne fut pas cru, et il ne put exiger

de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaste empire , plusieurs siècles après , commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine , de cette certitude qui naît de la déposition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations , sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois historiens seulement avaient écrit l'aventure du roi *Charles XII* qui , s'obstinant à rester dans les Etats du sultan son bienfaiteur , malgré lui , se battit avec ses domestiques contre une armée de janissaires et de tartares , j'aurais suspendu mon jugement ; mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires , et n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute , il a bien fallu la croire ; parce qu'après tout , si elle n'est ni sage ni ordinaire , elle n'est contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru , à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit divin , et qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du dictionnaire encyclopédique , c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi-bien tout Paris qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort , qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille

de Fontenoy. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris sur une chose improbable ne saurait être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce font-là les premières notions de la saine logique. Un tel dictionnaire ne devait être consacré qu'à la vérité. (*)

Incertitude de l'histoire.

ON distingue les temps en fabuleux et historiques ; mais les historiques auraient dû être distingués eux-mêmes en vérités et en fables. Je ne parle pas ici de fables reconnues aujourd'hui pour telles ; il n'est pas question , par exemple , des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté son histoire, Mais dans les faits les plus reçus , que de raisons de douter !

Qu'on fasse attention que la république romaine a été cinq cents ans sans historiens ; que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome , *pleraque interiére* ; qu'on songe que , dans les trois cents premières années , l'art d'écrire était très-rare , *rara per eadem tempora litteræ* ; il sera permis alors de douter de tous les événemens qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines.

(*) Voyez CERTITUDE.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des sabines pour avoir des femmes? L'histoire de *Lucrece* sera-t-elle bien vraisemblable? Croira-t-on aisément, sur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porfenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'assassiner? Ne sera-t-on pas porté, au contraire, à croire *Polybe*, qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cents années? *Polybe* dit que *Porfenna* subjuga les Romains; cela est bien plus probable que l'aventure de *Scévola*, qui se brûla entièrement la main, parce qu'elle s'était méprise. J'aurais défié *Poltrou* d'en faire autant.

L'aventure de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croie? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé si elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot: n'est-ce pas une grande présomption que ce conte ne fut inventé que long-temps après pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le dictionnaire de *Moréri* à l'article *Regulus*, il vous assure que le supplice de ce romain est rapporté dans *Tite-Live*: cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, est perdue; on n'a que le supplément de *Freinsheimius*, et il se trouve que ce dictionnaire n'a

cité qu'un allemand du dix-septième siècle, croyant citer un romain du temps d'*Auguste*. On ferait des volumes immenses de tous les faits célèbres et reçus dont il faut douter; mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles même sont-elles des preuves historiques ?

ON est naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement en atteste la certitude : cependant, si ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains, s'ils célèbrent quelques faits peu vraisemblables, prouvent-ils autre chose sinon qu'on a voulu consacrer une opinion populaire ?

La colonne rostrale, érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, est sans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*; mais la statue de l'augure *Nævius*, qui coupait un caillou avec un rasoir, prouvait-elle que *Nævius* avait opéré ce prodige? Les statues de *Cérès* et de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages incontestables que *Cérès* était descendue de je ne fais

quelle planète pour venir enseigner l'agriculture aux Athéniens ? Le fameux *Laocoon*, qui subsiste aujourd'hui si entier, atteste-t-il bien la vérité de l'histoire du cheval de Troie ?

Les cérémonies, les fêtes annuelles, établies par toute une nation, ne constatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté sur un dauphin se célébrait chez les Romains comme chez les Grecs ; celle de *Faune* rappelait son aventure avec *Hercule* et *Omphale*, quand ce dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de sa maîtresse.

La fameuse fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* et *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de mai ? Le voici : *Hyrée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* et *Mercure* ; et quand ses hôtes prirent congé, ce bon homme, qui n'avait point de femme, et qui voulait avoir un enfant, témoigna sa douleur aux trois dieux. On n'ose exprimer ce qu'ils firent sur la peau du bœuf qu'*Hyrée* leur avait servi à manger ; ils couvrirent ensuite cette peau d'un peu de terre, et de là naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Presque toutes les fêtes romaines, syriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées sur de pareils contes, ainsi que les temples et les

statues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité consacrait à l'erreur.

Un de nos plus anciens monumens est la statue de S' Denis portant sa tête dans ses bras.

Une médaille, même contemporaine, n'est pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles sur des batailles très-indécises, qualifiées de victoires, et sur des entreprises manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende? N'a-t-on pas en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Espagne, frappé une médaille qui attestait la prise de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le siège?

Les médailles ne sont des témoignages irréprochables que lorsque l'événement est attesté par des auteurs contemporains; alors ces preuves, se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité.

Doit-on dans l'histoire insérer des harangues, et faire des portraits?

SI, dans une occasion importante, un général d'armée, un homme d'Etat a parlé d'une manière singulière et forte qui caractérise son génie et celui de son siècle, il faut sans

doute rapporter son discours mot pour mot : de telles harangues font peut-être la partie de l'histoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'est une fiction imitée d'*Homère* ; mais ce qui est fiction dans un poëme , devient à la rigueur mensonge dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode ; cela ne prouve autre chose sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

Des portraits.

LES portraits montrent encore bien souvent plus d'envie de briller que d'instruire. Des contemporains font en droit de faire le portrait des hommes d'Etat avec lesquels ils ont négocié , des généraux sous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion ! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* sont faits avec plus d'impartialité , de gravité et de sagesse , que ceux qu'on lit avec plaisir dans le cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les anciens , s'efforcer de développer leurs ames , regarder les événements comme des caractères avec lesquels on

peut lire sûrement dans le fond des cœurs , c'est une entreprise bien délicate ; c'est dans plusieurs une puérité.

De la maxime de Cicéron concernant l'histoire , que l'historien n'ose dire une fausseté , ni cacher une vérité.

LA première partie de ce précepte est incontestable ; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'Etat , votre silence est condamnable. Mais je suppose que vous écriviez l'histoire d'un prince qui vous aura confié un secret , devez-vous le révéler ? devez-vous dire à la postérité ce que vous seriez coupable de dire en secret à un seul homme ? Le devoir d'un historien l'emportera-t-il sur un devoir plus grand ?

Je suppose encore que vous ayez été témoin d'une faiblesse qui n'a point influé sur les affaires publiques , devez-vous révéler cette faiblesse ? En ce cas l'histoire serait une satire.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes sont plus indiscrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs insolens qui , se faisant un mérite de médire , impriment et vendent des scandales comme la *Voisin* vendait des poisons ?

De l'histoire satirique.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas assez relevé la gloire de quelques villes grecques , et d'avoir omis plusieurs faits connus dignes de mémoire , combien sont plus répréhensibles aujourd'hui ceux qui , sans avoir aucun des mérites d'*Hérodote* , imputent aux princes, aux nations, des actions odieuses, sans la plus légère apparence de preuve ? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette histoire qu'à la bataille de Fontenoy les Français tirèrent sur les Anglais avec des balles empoisonnées et des morceaux de verre venimeux , et que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons trouvés dans les corps des anglais blessés. Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille , le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler sous des peines corporelles.

Les mémoires frauduleux imprimés depuis peu sous le nom de madame de *Maintenon* , sont remplis de pareilles absurdités. On y trouve qu'au siège de Lille les alliés jetaient des billets dans la ville , conçus en ces termes : Français , consolez-vous , la *Maintenon* ne sera pas votre reine.

Presque chaque page est fouillée d'impofures et de termes offensans contre la famille royale et contre les familles principales du royaume , fans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges. Ce n'est point écrire l'histoire , c'est écrire au hasard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande , sous le nom d'*histoire* , une foule de libelles , dont le style est aussi grossier que les injures , et les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est , dit-on , un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs , il faut user ici de la liberté de les détromper.

L'appât d'un vil gain , joint à l'insolence des mœurs abjectes , furent les seuls motifs qui engagèrent ce réfugié languedocien protestant , nommé *Langlevieux* , dit *la Beaumelle* , à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais déshonoré la littérature. Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eslinger* de Francfort en 1753 l'histoire du siècle de *Louis XIV* , qui ne lui appartient point ; et , soit pour s'en faire croire le propriétaire , soit pour gagner son argent , il la charge de notes abominables contre *Louis XIV* , contre son fils , contre le

duc de *Bourgogne* son petit-fils , qu'il traite sans façon de perfide et de traître envers son grand-père et la France. Il vomit contre le duc d'*Orléans* régent les calomnies les plus horribles et les plus absurdes ; personne n'est épargné , et cependant il n'a jamais connu personne. Il débite sur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi* , sur les ministres , sur les femmes , des historiettes ramassées dans des cabarets ; et il parle des plus grands princes comme de ses justiciables. Il s'exprime en juge des rois : *Donnez-moi* , dit-il , *un Stuart* , *et je le fais roi d'Angleterre*.

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé : il eût été sévèrement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que souvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils se vendent aux foires de Francfort et de Leipfick ; tout le Nord en est inondé. Les étrangers qui ne sont pas instruits , croient puiser dans ces libelles les connaissances de l'histoire moderne. Les auteurs allemands ne sont pas toujours en garde contre ces mémoires , ils s'en servent comme de matériaux ; c'est ce qui est arrivé aux mémoires de *Pontis* , de *Montbrun* , de *Rochefort* , de *Vordac* ; à tous ces prétendus Testamens politiques des ministres d'Etat.

composés par des faussaires ; à la Dixme royale de *Boisguillebert*, impudemment donnée sous le nom du maréchal de *Vauban* ; et à tant de compilations d'ana et d'anecdotes.

L'histoire est quelquefois encore plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toujours deux partis assez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre jusqu'à ce que le danger commun les réunisse, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme est représenté comme un *Caton* et comme un *Catiline*. Comment démêler le vrai entre l'adulation et la satire ? il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'est de croire le bien qu'un historien de parti ose dire des héros de la faction contraire, et le mal qu'il ose dire des chefs de la sienne dont il n'aura pas à se plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les personnages intéressés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *la Rochefoucauld*, de *Retz* en France, s'ils s'accordent, ils sont vrais ; s'ils se contrarient, doutez.

Pour les ana et les anecdotes, il y en a un sur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

SECTION IV.

*De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire,
et du style.*

ON en a tant dit sur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On fait assez que la méthode et le style de *Tite-Live*, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la majesté de la république romaine; que *Tacite* est plus fait pour peindre des tyrans; *Polybe*, pour donner des leçons de la guerre; *Denis* d'Halicarnasse pour développer les antiquités.

Mais, en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population: il en est de l'histoire comme des mathématiques et de la physique; la carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

Daniel se crut un historien parce qu'il transcrivait des dates et des récits de bataille où

l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation, les droits des principaux corps de cette nation, ses lois, ses usages, ses mœurs, et comment ils ont changé. Cette nation est en droit de lui dire : Je vous demande mon histoire encore plus que celle de *Louis le gros* et de *Louis Hutin* ; vous me dites, d'après une vieille chronique écrite au hafard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languissant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps cadavéreux de coucher avec une jolie fille pour se refaire, et que le saint roi rejeta bien loin cette vilénie. Ah ! *Daniel*, vous ne saviez donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'uomo sotto la terra*. Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'histoire politique et de l'histoire naturelle.

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire ; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde ; on attend de vous des
instructions

instructions sur les mœurs, les lois, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ses religions, ses antiquités, les brames, les disciples de *S^t Jean*, les Guèbres, les Baniens. On nous a conservé, il est vrai, les lettres de *Xavier* et de ses successeurs. On nous a donné des histoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces missionnaires qui ne savaient pas la langue des brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; et dès qu'ils voient sur les côtes de Coromandel des figures symboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce sont des portraits du diable, qu'ils sont dans son empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne songent pas que c'est nous qui adorons le diable *Mammon*, et qui lui allons porter nos vœux à six mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui se mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue Saint-Jacques, et à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on sache que la méthode

convenable à l'histoire de son pays n'est point propre à décrire les découvertes du nouveau monde ; qu'il ne faut pas écrire sur une petite ville comme sur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'histoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public ?

Ces règles sont assez connues ; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours très-rare. On fait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des lois pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit ; beaucoup de préceptes, et peu de grands artistes.

S E C T I O N V.

Histoire des rois juifs, et des Paralipomènes.

TOUS les peuples ont écrit leur histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des rois, ils vivaient sous une théocratie ; ils étaient censés gouvernés par DIEU même.

Quand les Juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voisins, le

prophète *Samuel*, très-intéressé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de DIEU que c'était DIEU lui-même qu'ils rejetaient; ainsi la théocratie finit chez les Juifs lorsque la monarchie commença.

On pourrait donc dire, sans blasphémer, que l'histoire des rois juifs a été écrite comme celle des autres peuples, et que DIEU n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le livre des Rois dans la chronologie et dans les faits, comme nos historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus, si DIEU a toujours écrit l'histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, et il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que DIEU écrivit l'histoire de leurs rois.

On peut encore faire une réflexion; c'est que DIEU ayant été leur seul roi très-long-temps, et ensuite ayant été leur historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de fripier

juif qui ne soit infiniment au-dessus de *César* et d'*Alexandre*. Comment ne se pas prosterner devant un fripier qui vous prouve que son histoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les histoires grecques et romaines ne nous ont été transmises que par des profanes ?

Si le style de l'histoire des Rois et des Paralipomènes est divin, il se peut encore que les actions racontées dans ces histoires ne soient pas divines. *David* assassine *Urie* ; *Isboseth* et *Miphiboseth* sont assassinés ; *Abfalon* assassine *Ammon* ; *Joab* assassine *Abfalon* ; *Salomon* assassine *Adonias* son frère ; *Baza* assassine *Nadab* ; *Zimri* assassine *Ela* ; *Hamri* assassine *Zimri* ; *Achab* assassine *Naboth* ; *Jehu* assassine *Achab* et *Joram* ; les habitans de Jérusalem assassinent *Amasias* fils de *Joas* ; *Séлом* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam* ; *Manahaim* assassine *Séлом* fils de *Jabès* ; *Phacée* fils de *Roméli* assassine *Phaceia* fils de *Manahaim* ; *Ozee* fils d'*Ela* assassine *Phacée* fils de *Roméli*. On passe sous silence beaucoup d'autres menus assassinats. Il faut avouer que si le Saint-Esprit a écrit cette histoire, il n'a pas choisi un sujet fort édifiant.

SECTION VI.

Des mauvaises actions consacrées ou excusées dans l'histoire.

IL n'est que trop ordinaire aux historiens de louer de très-méchans hommes qui ont rendu service à la secte dominante ou à la patrie. Ces éloges sont peut-être d'un citoyen zélé, mais ce zèle outrage le genre - humain. *Romulus* assassine son frère, et on en fait un dieu, *Constantin* égorge son fils, étouffe sa femme, assassine presque toute sa famille, on l'a loué dans des conciles, mais l'histoire doit détester ses barbaries. Il est heureux pour nous sans doute que *Clovis* ait été catholique; il est heureux pour l'Eglise anglicane que *Henri VIII* ait aboli les moines: mais il faut avouer que *Clovis* et *Henri VIII* étaient des monstres de cruauté.

Lorsque le jésuite *Berruyer*, qui quoique jésuite était un sot, s'avisa de paraphraser l'ancien et le nouveau Testament en style de ruelle, sans autre intention que de les faire lire, il jeta des fleurs de rhétorique sur le couteau à deux tranchans que le juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du roi *Eglon*, sur le sabre dont *Judith* coupa la tête

d'*Holoferne* après s'être prostituée à lui, et sur plusieurs autres actions de ce genre. Le parlement, en respectant la Bible qui rapporte ces histoires, condamna le jésuite qui les louait, et fit brûler l'ancien et le nouveau Testament, j'entends celui du jésuite.

Mais comme les jugemens des hommes sont toujours différens dans les cas pareils, la même chose arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David* roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prédicant réfugié en Hollande, avec d'autres prédicans réfugiés, voulurent l'obliger à se rétracter. Mais comment se rétracter sur des faits consignés dans l'Écriture? *Bayle* n'avait-il pas quelque raison de penser que tous les faits rapportés dans les livres juifs ne sont pas des actions saintes; que *David* a fait comme un autre des actions très-criminelles, et que s'il s'est appelé *l'homme selon le cœur de DIEU*, c'est en vertu de sa pénitence, et non pas à cause de ses forfaits?

Ecartons les noms, et ne songeons qu'aux choses. Supposons que, pendant le règne de *Henri IV*, un curé ligueur a répandu secrètement une bouteille d'huile sur la tête d'un berger de Brie, que ce berger vient à la cour, que le curé le présente à *Henri IV* comme un

bon joueur de violon qui pourra dissiper sa mélancolie , que le roi le fait son écuyer et lui donne une de ses filles en mariage , qu'ensuite le roi s'étant brouillé avec le berger , celui-ci se réfugie chez un prince d'Allemagne ennemi de son beau-père , qu'il arme six cents brigands perdus de dettes et de débauches , qu'il court la campagne avec cette canaille , qu'il égorge amis et ennemis , qu'il extermine jusqu'aux femmes et aux enfans à la mamelle , afin qu'il n'y ait personne qui puisse porter la nouvelle de cette boucherie : je suppose encore que ce même berger de Brie devient roi de France après la mort de *Henri IV* , et qu'il fait assassiner son petit-fils après l'avoir fait manger à sa table , et livre à la mort sept autres petits enfans de son roi ; quel est l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie est un peu dur ?

Les commentateurs conviennent que l'adultère de *David* et l'assassinat d'*Urie* sont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc convenir que les massacres ci-dessus sont des fautes que DIEU a pardonnées aussi.

Cependant on ne fit aucun quartier à *Bayle*. Mais , en dernier lieu , quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *Georges II* à *David* , un des serviteurs de ce monarque a fait publiquement imprimer un petit livre dans lequel

il se plaint de la comparaison. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle*; il traite *David* avec plus de sévérité que *Tacite* ne traite *Domitien*. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure; tous les lecteurs ont senti que les mauvaises actions sont toujours mauvaises, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence est proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y a donc plus de raison en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du temps de *Bayle*. On sent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de sainteté ce qui est digne du dernier supplice; et on fait que si on ne doit pas consacrer le crime, on ne doit pas croire l'absurdité.

HISTORIOGRAPHE.

TITRE fort différent de celui d'historien. On appelle communément en France historiographe l'homme de lettres pensionné et, comme on disait autrefois, appointé pour écrire l'histoire. *Alain Chartier* fut historiographe de *Charles VII*. Il dit qu'il interrogea les domestiques de ce prince, et leur fit prêter serment, selon le devoir de sa charge, pour
 favoir

favoir d'eux si *Charles* avait eu en effet *Agnès Sorel* pour maîtresse. Il conclut qu'il ne se passa jamais rien de libre entre ces amans , et que tout se réduisit à quelques carettes honnêtes dont ces domestiques avaient été les témoins innocens. Cependant il est constant , non par les historiographes , mais par les historiens appuyés sur les titres de famille , que *Charles VII* eut d'*Agnès Sorel* trois filles , dont l'aînée mariée à un *Brezé* fut poignardée par son mari. Depuis ce temps il y eut souvent des historiographes de France en titre , et l'usage fut de leur donner des brevets de conseillers d'Etat avec les provisions de leur charge. Ils étaient commençaux de la maison du roi. *Matthieu* eut ces privilèges sous *Henri IV* , et n'en écrivit pas mieux l'histoire.

A Venise , c'est toujours un noble du sénat qui a ce titre et cette fonction ; et le célèbre *Nani* les a remplis avec une approbation générale. Il est bien difficile que l'historiographe d'un prince ne soit pas un menteur ; celui d'une république flatte moins , mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine , les historiographes sont chargés de recueillir tous les événemens et tous les titres originaux sous une dynastie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaste salle , par un orifice semblable à la gueule du lion dans

laquelle on jette à Venise les avis secrets qu'on veut donner; lorsque la dynastie est éteinte, on ouvre la salle, et on rédige les matériaux, dont on compose une histoire authentique. Le journal général de l'empire sert aussi à former le corps d'histoire; ce journal est supérieur à nos gazettes, en ce qu'il est fait sous les yeux des mandarins de chaque province, revu par un tribunal suprême, et que chaque pièce porte avec elle une authenticité qui fait foi dans les matières contentieuses.

Chaque souverain choisit son historiographe. *Vittorio Siri* le fut. *Pélesson* fut choisi d'abord par *Louis XIV* pour écrire les événemens de son règne, et il s'acquitta de cet emploi avec éloquence dans l'histoire de la Franche-Comté. *Racine*, le plus élégant des poètes, et *Boileau*, le plus correct, furent ensuite substitués à *Pélesson*. Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du passage du Rhin écrit par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires si *Louis XIV* passa le Rhin ou non avec les troupes qui traversèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre assez combien il est rare qu'un historiographe ose dire la vérité. Aussi plusieurs qui ont eu ce titre se sont bien donné de garde d'écrire l'histoire; ils ont fait comme *Amiot*, qui disait

qu'il était trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie. Le père *Daniel* eut la patente d'historiographe après avoir donné son histoire de France ; il n'eut qu'une pension de 600 livres regardée seulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il est très-difficile d'assigner aux sciences et aux arts, aux travaux littéraires, leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un historiographe est de rassembler les matériaux, et on est historien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amasser, le second choisir et arranger. L'historiographe tient plus de l'annaliste simple, et l'historien semble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'est pas la peine de dire ici que l'un et l'autre doivent également dire la vérité, mais on peut examiner cette grande loi de *Cicéron* : *Ne quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oser ne taire aucune vérité. Cette règle est au nombre des lois qui ont besoin d'être commentées. Je suppose un prince qui confie à son historiographe un secret important auquel l'honneur de ce prince est attaché, ou que même le bien de l'Etat exige que ce secret ne soit jamais révélé ; l'historiographe ou l'historien doit-il manquer de foi à son prince ? doit-il trahir sa patrie pour obéir à *Cicéron* ? La curiosité du public semble l'exiger ;

l'honneur , le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'histoire.

Une vérité déshonore une famille , l'historiographe ou l'historien doit-il l'apprendre au public ? non , sans doute ; il n'est point chargé de révéler la honte des particuliers , et l'histoire n'est point une satire.

Mais si cette vérité scandaleuse tient aux événemens publics , si elle entre dans les intérêts de l'Etat , si elle a produit des maux dont il importe de savoir la cause , c'est alors que la maxime de *Cicéron* doit être observée ; car cette loi est comme toutes les autres lois qui doivent être ou exécutées , ou tempérées , ou négligées , selon les convenances.

Gardons-nous de ce respect humain , quand il s'agit des fautes publiques reconnues , des prévarications , des injustices que le malheur des temps a arrachées à des corps respectables ; on ne saurait trop les mettre au jour ; ce sont des phares qui avertissent ces corps toujours subsistans de ne plus se briser aux mêmes écueils. Si un parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au supplice , si une assemblée de théologiens a demandé le sang d'un infortuné qui ne pensait pas comme eux , il est du devoir d'un historien d'inspirer de l'horreur à tous les siècles pour ces assassinats juridiques. On a

dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureusement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ses pères ; on aime à les condamner , on croit valoir mieux qu'eux. L'historiographe ou l'historien les encourage dans ces sentimens ; et en retraçant les guerres de la fronde et celles de la religion , ils empêchent qu'il n'y en ait encore.

H O M M E.

POUR connaître le physique de l'espèce humaine , il faut lire les ouvrages d'anatomie , les articles du dictionnaire encyclopédique par *M. Venel* , ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral* , il faut sur tout avoir vécu et réfléchi.

Tous les livres de morale ne font-ils pas renfermés dans ces paroles de *Job* ? *Homo natus de muliere , brevi vivens tempore , repletus multis miseriis , qui quasi flos egreditur et conteritur , et fugit velut umbra*. L'homme né de la femme vit peu , il est rempli de misères ; il est comme une fleur qui s'épanouit , se flétrit et qu'on écrase ; il passe comme une ombre.

Nous avons déjà vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre , en

comptant ceux qui meurent sur le sein de leurs nourrices , et ceux qui traînent jusqu'à cent ans les restes d'une vie imbécille et misérable. (*)

C'est un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme , qui était destiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus ; ce qui se réduisait à cinq ans , en évaluant une vie avec une autre. L'homme était désespéré , il avait auprès de lui une chenille , un papillon , un paon , un cheval , un renard et un singe.

Prolonge ma vie , dit-il à *Jupiter* ; je vaudrais mieux que tous ces animaux-là : il est juste que moi et mes enfans nous vivions très-long-temps , pour commander à toutes les bêtes. Volontiers , dit *Jupiter* ; mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner qu'en retranchant aux autres. Car ne t' imagine pas , parce que je suis *Jupiter* , que je sois infini et tout-puissant : j'ai ma nature et ma mesure. Ça , je veux bien t'accorder quelques années de plus , en les ôtant à ces six animaux dont tu es jaloux , à condition que tu auras successivement leurs manières d'être. L'homme fera d'abord chenille , en se traînant , comme elle , dans la

(*) Voyez A G E.

première enfance. Il aura jusqu'à quinze ans la légèreté d'un papillon ; dans sa jeunesse la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril qu'il subisse autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruses du renard ; et dans sa vieillesse, il sera laid et ridicule comme un singe. C'est assez là en général le destin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compensation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le temps du sommeil, pendant lequel on est mort ; reste à quinze, ou environ : de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui est, comme on l'a dit, le vestibule de la vie. Le produit net sera sept ans ; de ces sept ans, la moitié au moins se consume dans les douleurs de toute espèce ; pose trois ans et demi pour travailler, s'ennuyer et pour avoir un peu de satisfaction : et que de gens n'en ont point du tout ! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier ? (*)

Malheureusement, dans cette fable, Dieu oubliera d'habiller cet animal comme il avait vêtu le singe, le renard, le cheval, le paon et

(*) Voyez *l'Homme aux quarante écus*. Romans, tome II.

jusqu'à la chenille. L'espèce humaine n'eut que sa peau rase , qui , continuellement exposée au soleil , à la pluie , à la grêle , devint gersée , tannée , truitée. Le mâle , dans notre continent , fut défiguré par des poils épars sur son corps , qui le rendirent hideux sans le couvrir. Son visage fut caché sous ses cheveux. Son menton devint un fol raboteux , qui porta une forêt de tiges menues , dont les racines étaient en-haut , et les branches en-bas. Ce fut dans cet état , et d'après cette image , que cet animal osa peindre DIEU , quand , dans la suite des temps , il apprit à peindre.

La femelle , étant plus faible , devint encore plus dégoûtante et plus affreuse dans sa vieillesse. L'objet de la terre le plus hideux est une décrépète. Enfin , sans les tailleurs et les couturières , l'espèce humaine n'aurait jamais osé se montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits , avant même de savoir parler , il dut s'écouler bien des siècles. Cela est prouvé ; mais il faut le redire souvent.

Cet animal non civilisé , abandonné à lui-même , dut être le plus sale et le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam , mon gourmand , mon bon père,
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?

Travillais - tu pour ce fot genre-humain ?
Caraiifais - tu madame Eve ma mère ?
Avouez - moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude et tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Deffous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il est un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philosophe de nos jours très-estimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que si les hommes n'avaient pas des mains ils n'auraient pu bâtir des maisons et travailler en tapisserie de haute-lice. Apparemment que ceux qui ont condamné cette proposition ont un secret pour couper les pierres et les bois, et pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de l'Esprit. Cet homme valait mieux que tous ses ennemis ensemble; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de son livre, ni les vérités triviales

qu'il débite avec emphase. J'ai pris son parti hautement , quand des hommes absurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui , par exemple, ont voulu proscrire magistralement cette proposition : *Les Turcs peuvent être regardés comme des déistes*. Eh ! cuistres , comment voulez-vous donc qu'on les regarde ? comme des athées ? parce qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu ?

Vous condamnez cette autre proposition-ci : *L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être , que toute haine contre eux est injuste , qu'un sot porte des sottises comme un sauvageon porte des fruits amers*. Ah ! sauvageons de l'école , vous persécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiissons là l'école , et poursuivons.

De la raison , des mains industrieuses , une tête capable de généraliser des idées , une langue assez souple pour les exprimer ; ce sont-là les grands bienfaits accordés par l'Être suprême à l'homme , à l'exclusion des autres animaux.

Le mâle en général vit un peu moins longtemps que la femelle.

Il est toujours plus grand , proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a

d'ordinaire deux ou trois pouces par-dessus la plus grande femme.

Sa force est presque toujours supérieure, il est plus agile; et ayant tous les organes plus forts, il est plus capable d'une attention suivie. Tous les arts ont été inventés par lui et non par la femme. On doit remarquer que ce n'est pas le feu de l'imagination, mais la méditation persévérante et la combinaison des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir, et elle ne le fait que par l'expérience. Un enfant élevé seul, et transporté dans une île déserte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante et un chat.

Un homme à singularités (a) a imprimé que le corps humain est un fruit qui est vert jusqu'à la vieillesse, et que le moment de la mort est la maturité. Etrange maturité que la pourriture et la cendre! la tête de ce philosophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choses nouvelles a-t-elle fait dire de choses extravagantes!

Les principales occupations de notre espèce sont le logement, la nourriture et le vêtement; tout le reste est accessoire: et c'est ce

(a) MAUFERTUIS.

pauvre accessoire qui a produit tant de meurtres et de ravages.

Différentes races d'hommes.

Nous avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, et à quel point le premier nègre et le premier blanc qui se rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

Il est même assez vraisemblable que plusieurs espèces d'hommes et d'animaux trop faibles ont péri. C'est ainsi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'espèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après plusieurs siècles sur les rivages habités par ce petit coquillage.

S^t Jérôme, dans son Histoire des pères du désert, parle d'un centaure qui eut une conversation avec S^t Antoine l'hermite. Il rend compte ensuite d'un entretien beaucoup plus long que le même Antoine eut avec un satyre.

S^t Augustin, dans son trente-troisième sermon, intitulé, *A ses frères dans le désert*, dit des choses aussi extraordinaires que Jérôme :
 „ J'étais déjà évêque d'Hippone, quand j'allai
 „ en Ethiopie avec quelques serviteurs du
 „ CHRIST pour y prêcher l'Évangile. Nous
 „ vîmes dans ce pays beaucoup d'hommes et

» de femmes sans tête , qui avaient deux gros
» yeux sur la poitrine ; nous vîmes , dans des
» contrées encore plus méridionales , un peuple
» qui n'avait qu'un œil au front , &c.

Apparemment qu'*Augustin* et *Jérôme* parlaient alors par économie ; ils augmentaient les œuvres de la création pour manifester davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables , afin de les rendre plus soumis au joug de la foi. (*)

Nous pouvons être de très-bons chrétiens sans croire aux centaures , aux hommes sans tête , à ceux qui n'avaient qu'un œil , ou qu'une jambe , &c. Mais nous ne pouvons douter que la structure intérieure d'un nègre ne soit différente de celle d'un blanc , puisque le réseau muqueux ou graisseux est blanc chez les uns et noir chez les autres. Je vous l'ai déjà dit ; mais vous êtes sourds.

Les Albinos et les Dariens ; les premiers , originaires de l'Afrique , et les seconds , du milieu de l'Amérique , sont aussi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes , rouges , grises. Nous avons déjà vu que tous les Américains sont sans barbe et sans aucun poil sur le corps , excepté les sourcils et les cheveux. Tous sont également hommes ; mais comme un sapin , un chêne et un poirier sont

(*) Voyez ÉCONOMIE.

également arbres ; le poirier ne vient point du sapin , et le sapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique , dans une île nommée *Taïti* , les hommes sont barbus ? C'est demander pourquoi nous le sommes , tandis que les Péruviens , les Mexicains et les Canadiens ne le sont pas. C'est demander pourquoi les singes ont des queues , et pourquoi la nature nous a refusé cet ornement , qui du moins est parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations , les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats et leurs gouvernemens. Il n'a jamais été possible de composer un régiment de Lapons et de Samoïèdes , tandis que les Sibériens leurs voisins deviennent des soldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre darien ou d'un albino. Ce n'est pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix ; ce n'est pas parce que leurs cheveux et leurs sourcils sont de la soie la plus fine et la plus blanche : mais c'est parce que leur corps , et par conséquent leur courage est de la plus extrême faiblesse. Il n'y a qu'un aveugle , et même un aveugle obstiné , qui puisse nier l'existence de toutes ces différentes espèces. Elle est aussi grande et aussi remarquable que celle des singes.

Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en société.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes et les plus affreux , vivent en société comme les castors , les fourmis , les abeilles et plusieurs autres espèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuissent séparés , où le mâle ne se joignît à la femelle que par hasard , et l'abandonnât le moment d'après par dégoût ; où la mère méconnût ses enfans après les avoir élevés , où l'on vécut sans famille et sans aucune société. Quelques mauvais plaisans ont abusé de leur esprit jusqu'au point de hasarder le paradoxe étonnant que l'homme est originairement fait pour vivre seul comme un loup cervier , et que c'est la société qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs sont originairement faits pour nager isolés , et que c'est par un excès de corruption qu'ils passent en troupe de la mer Glaciale sur nos côtes ; qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part , et que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a son instinct ; et l'instinct de l'homme , fortifié par la raison , le porte à

la société comme au manger et au boire. Loin que le besoin de la société ait dégradé l'homme, c'est l'éloignement de la société qui le dégrade. Quiconque vivrait absolument seul, perdrait bientôt la faculté de penser et de s'exprimer; il serait à charge à lui-même; il ne parviendrait qu'à se métamorphoser en bête. L'excès d'un orgueil impuissant, qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une âme mélancolique à fuir les hommes. C'est alors qu'elle s'est dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait son supplice; elle se ronge dans la solitude du dépit secret d'être méprisée et oubliée; elle s'est mise dans le plus horrible esclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire jusqu'à dire, *qu'il n'est pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de sa grossesse; l'appétit satisfait, dit l'auteur de ces paradoxes, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme; celui-ci n'a pas le moindre souci, ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre; et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne fait pas seulement lui appartenir?*

Tout cela est exécration; mais heureusement

rien

rien n'est plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable instinct de la nature , l'espèce humaine en aurait presque toujours usé ainsi. L'instinct est immuable ; ses inconstances sont très-rares. Le père aurait toujours abandonné la mère , la mère aurait abandonné son enfant , et il y aurait bien moins d'hommes sur la terre qu'il n'y a d'animaux carnassiers : car les bêtes farouches mieux pourvues , mieux armées , ont un instinct plus prompt , des moyens plus sûrs et une nourriture plus assurée que l'espèce humaine.

Notre nature est bien différente de l'affreux roman que cet énergomène a fait d'elle. Excepté quelques âmes barbares entièrement abruties , ou peut-être un philosophe plus abruti encore , les hommes les plus durs aiment par un instinct dominant l'enfant qui n'est pas encore né , le ventre qui le porte , et la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans son sein le germe d'un être semblable à elle.

L'instinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle aussi haut , les anime aussi fortement en faveur de leurs enfans , que l'instinct des pigeons et des rossignols les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu son temps à écrire ces fadaïses abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes n'est-il pas de supposer toujours la nature autrement qu'elle n'est ? Si les fatires de l'homme et de la femme écrites par *Boileau* n'étaient pas des plaisanteries, elles pécheraient par cette faute essentielle de supposer tous les hommes fous et toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la société, semblable au renard sans queue qui voulait que tous ses confrères se coupassent la queue, s'exprime ainsi d'un style magistral :

» Le premier qui, ayant enclos un terrain,
 » s'avisa de dire, *ceci est à moi*, et trouva des
 » gens assez simples pour le croire, fut le vrai
 » fondateur de la société civile. Que de
 » crimes, de guerres, de meurtres, de
 » misères et d'horreurs n'eût point épargnés
 » au genre-humain celui qui, arrachant les
 » pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses
 » semblables : Gardez-vous d'écouter cet
 » imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez
 » que les fruits sont à tous, et que la terre
 » n'est à personne ! »

Ainsi, selon ce beau philosophe, un voleur, un destructeur aurait été le bienfaiteur du genre-humain ; et il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ses enfans :

» Imitons notre voisin, il a enclos son champ,

„ les bêtes ne viendront plus le ravager ; son
 „ terrain deviendra plus fertile ; travaillons
 „ le nôtre comme il a travaillé le sien , il nous
 „ aidera et nous l'aiderons. Chaque famille
 „ cultivant son enclos , nous ferons mieux
 „ nourris , plus sains , plus paisibles , moins
 „ malheureux. Nous tâcherons d'établir une
 „ justice distributive qui consolera notre pau-
 „ vre espèce , et nous vaudrons mieux que les
 „ renards et les fouines à qui cet extravagant
 „ veut nous faire ressembler. „

Ce discours ne ferait-il pas plus sensé et plus honnête que celui du fou sauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle est donc l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada ? N'est-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres , afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il est vrai que si toutes les haies , toutes les forêts , toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourrissans et délicieux , il serait impossible , injuste et ridicule de les garder.

S'il y a quelques îles où la nature prodigue les alimens et tout le nécessaire sans peine , allons y vivre loin du fatras de nos lois. Mais dès que nous les aurons peuplées il faudra

revenir au tien et au mien , et à ces lois qui très-souvent sont fort mauvaises , mais dont on ne peut se passer.

L'homme est-il né méchant ?

NE paraît-il pas démontré que l'homme n'est point né pervers et enfant du diable ? Si telle était sa nature , il commettrait des noirceurs , des barbaries sitôt qu'il pourrait marcher ; il se servirait du premier couteau qu'il trouverait pour blesser quiconque lui déplairait. Il ressemblerait nécessairement aux petits louvetaux , aux petits renards , qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire , il est par toute la terre du naturel des agneaux , tant qu'il est enfant. Pourquoi donc , et comment devient-il si souvent loup et renard ? N'est-ce pas que , n'étant né ni bon ni méchant , l'éducation , l'exemple , le gouvernement dans lequel il se trouve jeté , l'occasion enfin , le déterminent à la vertu ou au crime ?

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toujours des pensées fausses , ni toujours des pensées vraies , des affections toujours douces , ni toujours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme ; vous voyez cent frères ennemis contre une *Clytemnestre*.

Il y a des professions qui rendent nécessairement l'ame impitoyable ; celle de foldat , celle de boucher , d'archer , de geolier , et tous les métiers qui font fondés fur le malheur d'autrui.

L'archer , le fatellite , le geolier , par exemple , ne font heureux qu'autant qu'ils font de misérables. Ils font , il est vrai , nécessaires contre les malfaiteurs , et par là utiles à la société : mais sur mille mâles de cette espèce , il n'y en a pas un qui agisse par le motif du bien public , et qui même connaisse qu'il est un bien public.

C'est surtout une chose curieuse de les entendre parler de leurs prouesses , comme ils comptent le nombre de leurs victimes , leurs ruses pour les attraper , les maux qu'ils leur ont fait souffrir , et l'argent qui leur en est revenu.

Quiconque a pu descendre dans le détail subalterne du barreau , quiconque a entendu seulement des procureurs raisonner familièrement entre eux , et s'applaudir des misères de leurs cliens , peut avoir une très-mauvaise opinion de la nature.

Il est des professions plus affreuses , et qui sont brigüées pourtant comme un canonicat.

Il en est qui changent un honnête homme en fripon , et qui l'accoutument malgré lui à

mentir , à tromper , fans qu'à peine il s'en aperçoive , à se mettre un bandeau devant les yeux , à s'abufer par l'intérêt et par la vanité de son état , à plonger fans remords l'espèce humaine dans un aveuglement stupide.

Les femmes fans cesse occupées de l'éducation de leurs enfans , et renfermées dans leurs soins domestiques , sont exclues de toutes ces professions qui pervertissent la nature humaine , et qui la rendent atroce. Elles sont par-tout moins barbares que les hommes.

Le physique se joint au moral pour les éloigner des grands crimes ; leur sang est plus doux ; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inspirent la férocité. Une preuve évidente , c'est que sur mille victimes de la justice , sur mille assassins exécutés , vous comptez à peine quatre femmes , ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Asie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un supplice public. (*)

Il paraît donc que nos coutumes , nos usages , ont rendu l'espèce mâle très-méchante.

Si cette vérité était générale et sans exception , cette espèce serait plus horrible que ne l'est à nos yeux celle des araignées , des loups et des fouines. Mais heureusement les professions qui endurcissent le cœur et le remplissent

(*) Voyez FEMME.

de passions odieuses, sont très-rares. Observez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout au plus deux cents mille soldats. Ce n'est qu'un soldat par deux cents individus. Ces deux cents mille soldats sont tenus dans la discipline la plus sévère. Il y a parmi eux de très-honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieillesse en bons pères et en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs sont en petit nombre.

Les laboureurs, les artisans, les artistes, sont trop occupés pour se livrer souvent au crime.

La terre portera toujours des méchants détestables. Les livres en exagéreront toujours le nombre, qui, bien que trop grand, est moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été sous l'empire du diable, il n'y aurait plus personne sur la terre.

Consolons-nous, on a vu, on verra toujours de belles âmes depuis Pékin jusqu'à la Rochelle; et quoi qu'en disent des licenciés et des bacheliers, les *Titus*, les *Traians*, les *Antonins* et *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

De l'homme dans l'état de pure nature.

QUE ferait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature*? Un animal fort au-dessous des premiers iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il serait très-inférieur à ces iroquois, puisque ceux-ci savaient allumer du feu et se faire des flèches. Il fallut des siècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme, abandonné à la pure nature, n'aurait pour tout langage que quelques sons mal articulés. L'espèce serait réduite à un très-petit nombre, par la difficulté de la nourriture et par le défaut des secours, du moins dans nos tristes climats. Il n'aurait pas plus de connaissance de DIEU et de l'ame que des mathématiques; ses idées seraient renfermées dans le soin de se nourrir. L'espèce des castors serait très-préférable.

C'est alors que l'homme ne serait précisément qu'un enfant robuste; et on a vu beaucoup d'hommes qui ne sont pas fort au-dessus de cet état.

Les Lapons, les Samoïèdes, les habitans du Kamshatka, les Cafres, les Hottentots, sont à l'égard de l'homme en état de pure nature ce qu'étaient autrefois les cours de

Cyrus

Cyrus et de *Sémiramis* en comparaison des habitans des Cévènes. Et cependant ces habitans du Kamshatka et ces Hottentots de nos jours , si supérieurs à l'homme entièrement sauvage , sont des animaux qui vivent six mois de l'année dans des cavernes , où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils sont mangés.

En général , l'espèce humaine n'est pas de deux ou trois degrés plus civilisée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appelées *hommes* , comparée avec le petit nombre de ceux qui pensent , est au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il est plaisant de considérer d'un côté le père *Mallebranche* qui s'entretient familièrement avec le Verbe , et de l'autre ces millions d'animaux semblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de Verbe , et qui n'ont pas une idée métaphysique.

Entre les hommes à pur instinct et les hommes de génie , flotte ce nombre immense occupé uniquement de subsister.

Cette subsistance coûte des peines si prodigieuses , qu'il faut souvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU coure cinq ou six lieues pour avoir à dîner , et que chez nous l'image de DIEU arrose la terre de ses sueurs toute l'année pour avoir du pain.

Dictionn. philosoph. Tome VI. * D d

Ajoutez à ce pain , ou à l'équivalent une hutte et un méchant habit ; voilà l'homme tel qu'il est en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'est que dans une multitude de siècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin , après d'autres siècles , les choses viennent au point où nous les voyons. Ici on représente une tragédie en musique , là on se tue sur la mer dans un autre hémisphère avec mille pièces de bronze : l'opéra et un vaisseau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puisse aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue est semée. Cependant , plus de la moitié de la terre habitable est encore peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état , qui approche de la pure nature , ayant à peine le vivre et le vêtir , jouissant à peine du don de la parole , s'apercevant à peine qu'ils sont malheureux , vivant et mourant sans presque le savoir.

Examen d'une pensée de Pascal sur l'homme.

JE puis concevoir un homme sans mains , sans pieds , et je le concevrais même sans tête , si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme , et sans quoi on ne peut le concevoir. (Pensées de Pascal)

Comment concevoir un homme sans pieds, sans mains et sans tête ? ce serait un être aussi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient sans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce sont des animaux comme vous, puisqu'ils n'auraient rien de ce qui constitue principalement votre être ? Une tête est quelque chose, les cinq sens s'y trouvent ; la pensée aussi. Un animal qui ressemblerait de la nuque du cou en bas à un homme, ou à un de ces singes qu'on nomme *orang-outang*, ou l'homme des bois, ne serait pas plus un homme qu'un singe ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête et la queue.

C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, &c.
En ce cas la pensée serait son essence, comme l'étendue et la solidité sont l'essence de la matière. L'homme penserait essentiellement et toujours, comme la matière est toujours étendue et solide. Il penserait dans un profond sommeil sans rêves, dans un évanouissement, dans une léthargie, dans le ventre de sa mère. Je fais bien que jamais je n'ai pensé dans aucun de ces états ; je l'avoue souvent, et je me doute que les autres sont comme moi.

Si la pensée était essentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'enfuirait que DIEU

n'a pu priver cet animal d'entendement, puisqu'il ne peut priver la matière d'étendue, car alors elle ne ferait plus matière. Or si l'entendement est essentiel à l'homme, il est donc pensant par sa nature, comme DIEU est Dieu par sa nature.

Si je voulais essayer de définir DIEU, autant qu'un être aussi chétif que nous peut le définir, je dirais que la pensée est son être, son essence; mais l'homme!

Nous avons la faculté de penser, de marcher, de parler, de manger, de dormir; mais nous n'usons pas toujours de ces facultés, cela n'est pas dans notre nature.

La pensée chez nous n'est-elle pas un attribut, et si bien un attribut, qu'elle est tantôt faible, tantôt forte, tantôt raisonnable, tantôt extravagante? elle se cache, elle se montre, elle fuit, elle revient, elle est nulle, elle est reproduite. L'essence est tout autre chose; elle ne varie jamais: elle ne connaît pas le plus ou le moins.

Que ferait donc l'animal sans tête supposé par *Pascal*? un être de raison. Il aurait pu supposer tout aussi-bien un arbre à qui DIEU aurait donné la pensée, comme on a dit que les dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone. (*)

(*) Voyez le paragraphe intitulé, *Action de DIEU sur l'homme*, Philosophie, tome I, page 238.

Réflexion générale sur l'homme.

IL faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il est dans le ventre de sa mère, et de l'état de pur animal, qui est le partage de sa première enfance, jusqu'à celui où la maturité de la raison commence à poindre. Il a fallu trente siècles pour connaître un peu sa structure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque chose de son ame. Il ne faut qu'un instant pour le tuer.

H O N N E U R.

L'AUTEUR des Synonymes de la langue française dit, qu'il est d'usage dans le discours de mettre la gloire en antithèse avec l'intérêt, et le goût avec l'honneur.

Mais on croit que cette définition ne se trouve que dans les dernières éditions, lorsqu'il eut gâté son livre.

On lit ces vers-ci dans la satire de Boileau sur l'honneur :

Entendons discourir sur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ses confrères ;
Il plaint par un arrêt injustement donné
L'honneur en sa personne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui se plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru susceptible de plusieurs acceptions différentes, ainsi que tous les mots qui expriment des idées métaphysiques et morales.

Mais je fais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et surtout au malheur.

Honneur signifie là *égard*, *attention*.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir, signifie, dans cet endroit, *c'est un devoir de venger son père*.

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur; cela veut dire, avec des marques de respect.

Soutenir l'honneur du corps; c'est soutenir les prééminences, les privilèges de son corps, de sa compagnie, et quelquefois ses chimères.

Se conduire en homme d'honneur; c'est agir avec justice, franchise et générosité.

Avoir des honneurs, être comblé d'honneurs; c'est avoir des distinctions, des marques de supériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,

Quel est-il, Valincour, pourras-tu me le dire?

L'ambition le met souvent à tout brûler;

.

Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait consister l'honneur à tromper ? il nous semble qu'il met son intérêt à manquer de foi, et son honneur à cacher ses fourberies.

L'auteur de l'*Esprit des lois* a fondé son système sur cette idée, que la vertu est le principe du gouvernement républicain, et l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu sans honneur ? et comment une république est-elle établie sur la vertu ?

Mettons sous les yeux du lecteur ce qui a été dit sur ce sujet dans un petit livre. Les brochures se perdent en peu de temps. La vérité ne doit point se perdre, il faut la configner dans des ouvrages de longue haleine.

» On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul ; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition et à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, et ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un grison qu'à un espagnol.

» Que l'honneur soit le principe des seules

„ monarchies , ce n'est pas une idée moins
 „ chimérique; et il le fait bien voir lui-même
 „ fans y penser. *La nature de l'honneur*, dit-il
 „ au chap. VII du liv. III, *est de demander*
 „ *des préférences, des distinctions. Il est donc*
 „ *par la chose même placé dans le gouvernement*
 „ *monarchique.*

„ Certainement, par la chose même, on
 „ demandait dans la république romaine la
 „ préture, le consulat, l'ovation, le triom-
 „ phe : ce font-là des préférences, des dif-
 „ tinctions qui valent bien les titres qu'on
 „ achète souvent dans les monarchies, et
 „ dont le tarif est fixé. „

Cette remarque prouve, à notre avis, que le livre de l'Esprit des lois, quoique étincelant d'esprit, quoique recommandable par l'amour des lois, par la haine de la superstition et de la rapine, porte entièrement à faux. (*)

Ajoutons que c'est précisément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur.

*L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
 E la rapina di pieta vestita,
 Crescer col' damno e precipizio altrui,
 E far a se de l'altrui biasmo onore
 Son' le virtu di quella gente infida.*

(Pastor fido, atto V, scena prima.)

(*) Voyez LOIS.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jeter les yeux sur ces quatre vers français, qui font un précis de tous les lieux communs qu'on a débités sur les cours depuis trois mille ans :

Ramper avec bassesse en affectant l'audace,
S'engraïsser de rapine en attestant les lois,
Etouffer en secret son ami qu'on embrasse,
Voilà l'honneur qui règne à la suite des rois.

C'est en effet dans les cours que des hommes sans honneur parviennent souvent aux plus hautes dignités ; et c'est dans les républiques qu'un citoyen déshonoré n'est jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent suffit pour détruire le fondement de l'Esprit des lois : *C'est un parfait courtisan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, honnêteté, honnête, signifient souvent la même chose qu'honneur. *Une compagnie honorable, de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêtetés, on lui dit des choses honnêtes* ; c'est-à-dire on le traita de façon à le faire penser honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire*. Pour honorer une profession au-dessus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profession un

honoraire au lieu de salaire et de gages qui offenseraiient son amour propre. Ainsi *honneur*, *faire honneur*, *honorer*, signifient faire accroire à un homme qu'il est quelque chose, qu'on le distingue.

Il me vola , pour prix de mon labeur ,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

H O R L O G E .

Horloge d'Achaz.

IL est assez connu que tout est prodige dans l'histoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* sur son horloge, appelée l'*horloge d'Achaz*, est un des plus grands qui se soient jamais opérés. Il dut être aperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des astres, et particulièrement les momens des éclipses du soleil et de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'est pour la seconde fois que ce prodige arriva. *Josué* avait arrêté à midi le soleil sur Gabaon, et la lune sur Aïalon, pour avoir le temps de tuer une troupe d'amorrhéens déjà écrasée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le soleil, au lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui est à

peu-près la même aventure, mais différemment combinée.

D'abord *Isaïe* dit à *Ezéchias*, qui était malade (a) : *Voici ce que dit le Seigneur DIEU ; mettez ordre à vos affaires , car vous mourrez , et alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par *Isaïe* qu'il vivrait encore quinze ans, et que dans trois jours il irait au temple. Alors *Isaïe* se fit apporter un cataplasme de figues, on l'appliqua sur les ulcères du roi, et il fut guéri ; et curatus est.

Ezéchias demanda un signe comme quoi il ferait guéri. *Isaïe* lui dit : *Voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés ou qu'elle recule de dix degrés ? Ezéchias dit : Il est aisé que l'ombre avance de dix degrés , je veux qu'elle recule. Le prophète Isaïe invoqua le Seigneur , et il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achaz , par les dix degrés par lesquels elle était déjà descendue.*

On demande ce que pouvait être cette horloge d'*Achaz*, si elle était de la façon d'un horloger nommé *Achaz*, ou si c'était un présent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'est-là qu'un objet de curiosité. On a disputé beaucoup sur cette horloge ; les savans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge ni gnomon avant leur captivité à Babylone,

(a) Rois, livre IV, chap. XX.

seul temps où ils apprirent quelque chose des Chaldéens , et où même le gros de la nation commença , dit-on , à lire et à écrire. On fait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge , cadran , géométrie , astronomie ; et dans le texte du livre des Rois , l'horloge d'*Achaz* est appelée *l'heure de la pierre*.

Mais la grande question est de savoir comment le roi *Ezéchias* , possesseur de ce gnomon ou de ce cadran au soleil , de cette heure de la pierre , pouvait dire qu'il était aisé de faire avancer le soleil de dix degrés. Il est certainement aussi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire , que de le faire reculer.

La proposition du prophète paraît aussi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures ? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Laponie , où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures ; mais à Jérusalem , où le plus long jour de l'année est d'environ quatorze heures et demie , cela est absurde. Le roi et le prophète se trompaient tous deux grossièrement. Nous ne nions pas le miracle , nous le croyons très-vrai ; nous remarquons seulement qu'*Ezéchias* et *Isaïe* ne disaient pas ce qu'ils devaient dire.

Quelque heure qu'il fût alors , c'était une chose impossible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi , le prophète pouvait très - bien , sans doute , faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures , puisque alors il eût été minuit , et qu'à minuit il est rare d'avoir l'ombre du soleil.

Il est difficile de deviner le temps où cette histoire fut écrite , mais ce ne peut être que vers le temps où les Juifs apprirent confusément qu'il y avait des gnomons et des cadrans au soleil. Or il est de fait qu'ils n'eurent une connaissance très - imparfaite de ces sciences qu'à Babylone.

Il y a encore une plus grande difficulté , c'est que les Juifs ne comptaient pas par heures comme nous ; c'est à quoi les commentateurs n'ont pas pensé.

Le même miracle était arrivé en Grèce le jour qu'*Atrée* fit servir les enfans de *Thyeste* pour le souper de leur père.

Le même miracle s'était fait encore plus sensiblement lorsque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il fallait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces aventures sont communes dans l'antiquité , mais fort rares de nos jours , où tout dégénère.

H U M I L I T É.

DES philosophes ont agité si l'humilité est une vertu ; mais vertu ou non , tout le monde convient que rien n'est plus rare. Cela s'appelait chez les Grecs *tepeinesis* ou *tapeineia*. Elle est fort recommandée dans le quatrième livre des Lois de *Platon* ; il ne veut point d'orgueilleux ; il veut des humbles.

Epictète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu passes pour un personnage dans l'esprit de quelques-uns , défie-toi de toi-même.

Point de sourcil superbe.

Ne fois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire , te voilà déchu.

Cède à tous les hommes ; préfère-les tous à toi ; supporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla si loin qu'*Epictète*.

Quelques théologiens , qui avaient le malheur d'être orgueilleux , ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epictète* qui était esclave, et qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jésuite peut être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui sur le trône recommande l'humilité ? Il met sur la même ligne *Alexandre* et son muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'est qu'un os jeté au milieu des chiens ;

Que faire du bien et s'entendre calomnier est une vertu de roi.

Ainsi le maître de la terre connue veut qu'on soit humble. Proposez seulement l'humilité à un musicien , vous verrez comme il se moquera de *Marc-Aurèle*.

Descartes , dans son *Traité des passions de l'ame* , met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une passion.

Il distingue entre l'humilité vertueuse et la vicieuse. Voici comme *Descartes* raisonnait en métaphysique et en morale :

» Il n'y a rien en la générosité qui ne soit
» compatible avec l'humilité vertueuse (a) ,
» ni rien ailleurs qui puisse changer ; ce qui
» fait que leurs mouvemens sont fermes ,
» constans et toujours fort semblables à eux-
» mêmes. Mais ils ne viennent pas tant de
» surprise, pour ce que ceux qui se con-
» naissent en cette façon, connaissent assez
» quelles sont les causes qui font qu'ils
» s'estiment. Toutefois on peut dire que ces
» causes sont si merveilleuses (à savoir la
» puissance d'user de son libre arbitre qui fait

(a) *Descartes*, *Traité des passions*.

„ qu'on se prise soi-même , et les infirmités
 „ du sujet en qui est cette puissance , qui fait
 „ qu'on ne s'estime pas trop) , qu'à toutes
 „ les fois qu'on se les représente de nouveau,
 „ elles donnent toujours une nouvelle admi-
 „ ration. „

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuse :

„ Elle consiste principalement en ce qu'on
 „ se sent faible et peu résolu ; et comme si
 „ on n'avait pas l'usage entier de son libre
 „ arbitre ; on ne se peut empêcher de faire
 „ des choses dont on fait qu'on se repentira
 „ par après : puis aussi en ce qu'on croit ne
 „ pouvoir subsister par soi-même , ni se passer
 „ de plusieurs choses dont l'acquisition dépend
 „ d'autrui ; ainsi elle est directement opposée
 „ à la générosité , &c. „

C'est puissamment raisonner.

Nous laissons aux philosophes plus savans que nous le soin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité est la modestie de l'ame.

C'est le contre-poison de l'orgueil. L'humilité ne pouvait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il savait plus de musique que ceux auxquels il l'enseignait ; mais elle pouvait l'engager à
 convenir

convenir qu'il n'était pas supérieur à *Lulli* dans le récitatif. (1)

Le révérend père *Viret*, cordelier, théologien et prédicateur, tout humble qu'il est, croira toujours fermement qu'il en fait plus que ceux qui apprennent à lire et à écrire : mais son humilité chrétienne, sa modestie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de son cœur qu'il n'a écrit que des sottises. O frères *Nonotte*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, soyez bien humbles ! ayez toujours la modestie de l'ame en recommandation.

H Y P A T H I E.

JE suppose que madame *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, et que, dans la querelle des anciens et des modernes, les carmes eussent prétendu que le poëme de la *Magdelène*, composé par un carme, était infiniment supérieur à *Homère*, et que c'était une impiété atroce de préférer l'*Iliade* à des vers d'un moine ; je suppose que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de la ville, partisan de la belle madame *Dacier*, et qu'il eût excité les carmes à massacrer cette belle dame dans l'église de

(1) C'est aussi ce qu'il a fait. Voyez la préface des *Indes galantes*.

Notre-Dame, et à la traîner toute nue et toute sanglante dans la place Maubert ; il n'y a personne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaise action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà précisément l'histoire d'*Hypathie*. Elle enseignait *Homère* et *Platon* dans *Alexandrie*, du temps de *Théodose II*. *S^t Cyrille* déchaîna contre elle la populace chrétienne : c'est ainsi que nous le racontent *Damascius* et *Suidas* ; c'est ce que prouvent évidemment les plus savans hommes du siècle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Bafnage*, &c. ; c'est ce qui est exposé très-judicieusement dans le grand dictionnaire encyclopédique, à l'article *Eclectisme*.

Un homme, dont les intentions sont sans doute très-bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encore une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'est trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres sans nécessité. Deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes.

Je me contente de remarquer que *S^t Cyrille* était homme, et homme de parti ; qu'il a pu se laisser trop emporter à son zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues, ce n'est pas pour les massacrer ; que *S^t Cyrille* a sans

doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable, et que je prie le père des miséricordes d'avoir pitié de son ame. Celui qui a écrit les deux tomes contre l'*Eclectisme* me fait aussi beaucoup de pitié.

J.

J A P O N.

JE ne fais point de question sur le Japon pour savoir si cet amas d'îles est beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et les Orcades ensemble; si l'empereur du Japon est plus puissant que l'empereur d'Allemagne; et si les bonzes japonais sont plus riches que les moines espagnols.

J'avouerais même sans hésiter que, tout relégués que nous sommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux; tout favorisés qu'ils sont du soleil levant. Nos tragédies et nos comédies passent pour être meilleures; nous avons poussé plus loin l'astronomie, les mathématiques, la peinture, la sculpture et la musique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne et de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous si long-temps

sollicité la permission d'aller chez eux , et que jamais aucun japonais n'a souhaité seulement faire un voyage chez nous ? Nous avons couru à Méako , à la terre d'Yesso , à la Californie ; nous irions à la Lune avec *Astolphe* si nous avions un hippogriffe. Est-ce curiosité , inquiétude d'esprit ? est-ce besoin réel ?

Dès que les Européens eurent franchi le cap de Bonne-Espérance , la Propagande se flatta de subjuguier tous les peuples voisins des mers orientales , et de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Asie que l'épée à la main ; et chaque nation de notre Occident fit partir tour à tour des marchands , des soldats et des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin* quand il chassa tous les missionnaires jésuites et autres de son empire ; qu'elles soient écrites sur les portes de tous nos couvens : *Que diriez-vous si nous allions , sous le prétexte de trafiquer dans vos contrées , dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien , et qu'il faut absolument embrasser la nôtre ?*

C'est-là cependant ce que l'Eglise latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon ; il fut sur le point d'être enseveli dans les flots de son sang comme le Mexique et le Pérou.

Il y avait dans les îles du Japon douze religions qui vivaient ensemble très-paisiblement. Des missionnaires arrivèrent de Portugal ; ils demandèrent à faire la treizième ; on leur répondit qu'ils feraient les très-bien venus , et qu'on n'en saurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'évêques. A peine leur religion fut-elle admise pour la treizième qu'elle voulut être la seule. Un de ces évêques ayant rencontré dans son chemin un conseiller d'Etat , lui disputa le pas (a) ; il lui soutint qu'il était du premier ordre de l'Etat , et que le conseiller , n'étant que du second , lui devait beaucoup de respect. L'affaire fit du bruit. Les Japonais sont encore plus fiers qu'indulgents. On chassa le moine évêque et quelques chrétiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrétienne fut proscrite. Les missionnaires s'humilièrent , demandèrent pardon , obtinrent grâce , et en abusèrent.

Enfin , en 1637 , les Hollandais ayant pris un vaisseau espagnol qui faisait voile du Japon à Lisbonne , ils trouvèrent dans ce vaisseau des lettres d'un nommé *Moro* , consul d'Espagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conspiration des chrétiens du

(a) Ce fait est avéré par toutes les relations.

Japon pour s'emparer du pays. On y spécifiait le nombre des vaisseaux qui devaient venir d'Europe et d'Asie appuyer cette entreprise.

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On faitit *Moro* ; il fut obligé de reconnaître son écriture et condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophytes des jésuites et des dominicains prirent alors les armes , au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuse. Ces chrétiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur service obtinrent seuls , comme on fait , la liberté de commercer au Japon , à condition qu'ils n'y feraient jamais aucun acte de christianisme ; et depuis ce temps ils ont été fidèles à leur promesse.

Qu'il me soit permis de demander à ces missionnaires quelle était leur rage , après avoir servi à la destruction de tant de peuples en Amérique , d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU.

S'il était possible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre , s'y prendraient-ils autrement ? Est-ce donc là le commentaire du *contrains-les d'entrer* ?

est-ce ainsi que la douceur chrétienne se manifeste ? est-ce là le chemin de la vie éternelle ?

Lecteur , joignez cette aventure à tant d'autres ; réfléchissez et jugez.

J E O V A.

JEOVA , ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova* , comme font les seuls Français , ils disaient *Iëvo* ; c'est ainsi que vous le trouvez écrit dans *Sanchoniathon* cité par *Eusèbe* , Prep. liv. X ; dans *Diodore* , liv. II ; dans *Macrobe* , sat. liv. I , &c. ; toutes les nations ont prononcé *ie* et non pas *g*. C'est du nom des quatre voyelles , i , e , o , u , que se forma ce nom sacré dans l'Orient. Les uns prononçaient *i e o h* , en aspirant , i , e , o , va ; les autres , *yeaou*. Il fallait toujours quatre lettres , quoique nous en mettions ici cinq , faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déjà observé que , selon *Clément* d'Alexandrie , en faussant la vraie prononciation de ce nom , on pouvait donner la mort à un homme. *Clément* en rapporte un exemple.

Long-temps avant *Moïse* , *Seth* avait prononcé le nom de *Jeova* , comme il est dit dans la Genèse , chap. IV ; et même , selon l'hébreu , *Seth* s'appela *Jeova*. *Abraham* fit serment au roi de Sodome par *Jeova* , ch. XIV , v. 22.

Du mot *iova* les latins firent *iou*, *Jovis*, *Jovispiter*, *Jupiter*. Dans le buisson, l'Eternel dit à *Moïse* : Mon nom est *Ioüa*. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de *Pharaon*, il lui dit : *J'apparus à Abraham, Isaac et Jacob dans le Dieu puissant, et je ne leur révélai point mon nom Adonai, et je fis un pacte avec eux.* (a)

Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis long-temps. Il était commun aux Phéniciens et aux Egyptiens. Il signifiait, ce qui est ; et de là vient probablement l'inscription d'*Isis* : *Je suis tout ce qui est.*

J E P H T É.

S E C T I O N P R E M I E R E.

IL est évident par le texte du livre des Juges que *Jephthé* promet de sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui ; il déchira ses vêtemens, et il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent long-temps cette aventure, en

(a) Exode, chap. VI, v. 3.

pleurant

pleurant la fille de *Jephthé* pendant quatre jours. (b)

En quelque temps que cette histoire ait été écrite, qu'elle soit imitée de l'histoire grecque d'*Agamemnon* et d'*Idoménée*, ou qu'elle en soit le modèle; qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires assyriennes, ce n'est pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: *Jephthé* voua sa fille en holocauste, et accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la loi juive d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans remission.* La Vulgate traduit: *Non redimetur, sed morte morietur.* (c)

C'est en vertu de cette loi que *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag*, à qui, comme nous l'avons déjà dit, *Saül* avait pardonné; et c'est même pour avoir épargné *Agag* que *Saül* fut réprouvé du Seigneur, et perdit son royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté: on ne peut juger d'une nation que par ses archives, et par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

(b) Voyez chap. XI des Juges.

(c) Lévitique, chap. XXVII, v. 29.

S E C T I O N I I.

IL y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falsifient un passage de l'Écriture aussi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots; et qui, sur leur mensonge qu'ils ne peuvent méconnaître, espèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie, il y en avait cent fois davantage.

Un des plus imprudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé, *Dictionnaire anti-philosophique*, et justement intitulé. Les lecteurs me diront : Ne te fâche pas tant, que t'importe un mauvais livre ? Messieurs, il s'agit de *Jephthé*; il s'agit de victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur, quel qu'il soit, traduit ainsi le trente-neuvième verset du chap. XI de l'histoire de *Jephthé* :

Elle retourna dans la maison de son père qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, et sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de Bible, j'en suis fâché; mais vous avez menti au Saint-Esprit, et vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate : *Et reversa est ad patrem*

suum, et fecit ei sicut voverat, quæ ignorabat virum. Exinde mos increbuit in Israël, et consuetudo servata est, ut post anni circulum conveniant in unum filiæ Israël, et plangent filiam Jephthe Galaaditæ diebus quatuor.

Elle revint à son père, et il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme; et de là est venu l'usage, et la coutume s'est conservée, que les filles d'Israël s'assemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephthé le galaadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme anti-philosophe, si on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été consacrée ?

Dites-nous s'il y avait des religieuses chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre ?

Dites-nous ce que signifie : *Il lui fit comme il avait voué, fecit ei sicut voverat ?* Qu'avait voué Jephthé ? qu'avait-il promis par serment ? d'égorger sa fille, de l'immoler en holocauste ; et il l'égorgea.

Lisez la dissertation de *Calmet* sur la témérité du vœu de Jephthé et sur son accomplissement ; lisez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui sera dévoué au Seigneur ne sera point racheté, mais mourra de mort ; *non redimetur, sed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule attester cette vérité épouvantable ; voyez les Amalécites et les Cananéens ; voyez le roi d'Arad et tous les siens soumis à ce dévouement ; voyez le prêtre *Samuel* égorger de ses mains le roi *Agag*, et le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans sa boucherie. Et puis corrompez , falsifiez , niez l'Écriture sainte pour soutenir votre paradoxe ; insultez à ceux qui la révèrent , quelque chose étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'historien *Josèphe* qui la transcrit , et qui dit positivement que *Jephthé* immola sa fille. Entassez injure sur mensonge , et calomnie sur ignorance ; les sages en riront ; et ils sont aujourd'hui en grand nombre ces sages. Oh ! si vous saviez comme ils méprisent les *Routh* quand ils corrompent la sainte Écriture , et qu'ils se vantent d'avoir disputé avec le président de *Montesquieu* à sa dernière heure , et de l'avoir convaincu qu'il faut penser comme les frères jésuites !

JESUITES, OU ORGUEIL.

ON a tant parlé des jésuites , qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cents ans , ils finissent par l'ennuyer , soit qu'ils écrivent eux-mêmes , soit qu'on écrive pour ou contre cette singulière société , dans laquelle il faut avouer qu'on a vu et qu'on voit encore des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans six mille volumes leur morale relâchée , qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins ; et leur doctrine sur la sûreté de la personne des rois ; doctrine qui , après tout , n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément* , ni de l'hostie saupoudrée , qui servit si bien frère *Ange* de Montepulciano , autre jacobin , et qui empoisonna l'empereur *Henri VII.*

Ce n'est point la grâce versatile qui les a perdus , ce n'est pas la banqueroute frauduleuse du révérend père *la Valette* , préfet des missions apostoliques : On ne chasse point un ordre entier de France , d'Espagne , des deux Siciles , parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne sont pas les fredaines du jésuite *Guyot Desfontaines* , ni du jésuite

Fréron, ni du révérend père *Marfi*, lequel estropia par ses énormes talens un enfant charmant de la première noblesse du royaume. On ferma les yeux sur ces imitations grecques et latines d'*Anacréon* et d'*Horace*.

Qu'est-ce donc qui les a perdus? L'orgueil.

Quoi! les jésuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un ecclésiastique qui les avait appelés *moines*. Le frère *Croust*, le plus brutal de la société, frère du confesseur de la seconde dauphine, fut près de battre en ma présence le fils de M. G., depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans son couvent.

C'était une chose incroyable que leur mépris pour toutes les universités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout ecclésiastique qui n'était pas un homme de qualité; c'est de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainsi dans leur libelle intitulé (a), *Il est temps de parler : Que dire à un magistrat qui dit que les jésuites sont des orgueilleux, il faut les humilier?* Ils étaient si orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la superbe?

(a) Page 341.

De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela est vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le supplice de ce jésuite sous *Henri IV*, et après leur bannissement du royaume, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'il y aurait toujours à la cour un jésuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en otage auprès de *Henri IV*; et ce bon roi, qui ne laissait pas d'avoir ses petites finesses, crut gagner le pape en prenant son otage pour son confesseur.

Dès-lors chaque frère jésuite se crut solidairement confesseur du roi. Cette place de premier médecin de l'ame d'un monarque devint un ministère sous *Louis XIII*, et surtout sous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé*, valet de chambre du père de *la Chaise*, accordait sa protection aux évêques de France; et le père *le Tellier* gouvernait avec un sceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainsi. Il était impossible que la plupart des jésuites ne s'enflassent du vent de ces deux hommes, et qu'ils ne fussent aussi insolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des savans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modestes, mais les médiocres, faisant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité et à l'esprit de collège.

Depuis leur père *Garaffe*, presque tous leurs livres polémiques respirèrent une hauteur indécente qui souleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule ; de sorte qu'ils trouvèrent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie et du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient sur le célèbre *Pasquier*, avocat général de la chambre des comptes.

„ *Pasquier* est un porte-panier, un maraud
 „ de Paris, petit galant bouffon, plaisanteur,
 „ petit compagnon vendeur de fornettes,
 „ simple regage qui ne mérite pas d'être le
 „ valet des laquais ; belître, coquin qui
 „ rote, pète et rend sa gorge ; fort suspect
 „ d'hérésie ou bien hérétique, ou bien pire,
 „ un sale et vilain fatyre, un archimaître ;
 „ fot par nature, par bécarre, par bémol, fot
 „ à la plus haute gamme, fot à triple femelle,
 „ fot à double teinture, et teint en cramoisi,
 „ fot en toutes fortes de fottifes. „

Ils polirent depuis leur style ; mais l'orgueil, pour être moins grossier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout, hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plupart leurs disciples, ont saisi la première occasion

de les anéantir : et la terre entière s'est réjouie de leur chute.

Cet esprit d'orgueil était si fort enraciné dans eux qu'il se déployait avec la fureur la plus indécente, dans le temps même qu'ils étaient tenus à terre sous la main de la justice, et que leur arrêt n'était pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé, *Il est temps de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, sous le nom supposé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que si l'on faisait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illustre M. de *Montclar* procureur général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Ripert* ; et on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin et ignorant. On pousse l'audace jusqu'à dire (b) que M. de *Montclar* a *blasphémé* en rendant compte de l'institut des jésuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout se dira*, ils insultent encore plus effrontément le parlement de Metz ; et toujours avec ce style qu'on puise dans les écoles.

Ils ont conservé le même orgueil sous la cendre dans laquelle la France, l'Espagne les

(b) Tome II, page 399.

ont plongés. Le serpent coupé en tronçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne fais quel misérable nommé *Nonotte* s'ériger en critique de ses maîtres ; et cet homme , fait pour prêcher la canaille dans un cimetièrè , parler à tort et à travers des choses dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre insolent de cette société , nommé *Patouillet* , insultait , dans des mandemens d'évêque , des citoyens , des officiers de la maison du roi , dont les laquais n'auraient pas souffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies , comme des ambassadeurs de DIEU , qui venaient leur ouvrir les portes du ciel sans les faire passer par le purgatoire. Sous *Louis XIV* , il n'était pas du bon air de mourir sans passer par les mains d'un jésuite ; et le croquant allait ensuite se vanter à ses dévotes qu'il avait converti un duc et pair , lequel , sans sa protection , aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire : De quel droit , excrément de collège , viens-tu chez moi quand je me meurs ? me voit-on venir dans ta cellule quand tu as la fistule ou la gangrène , et que ton corps crasseux est près d'être rendu à la terre ? DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits sur la mienne ? ai-je un précepteur

à foixante et dix ans ? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture ? Tu ofes dire que tu es ambassadeur de DIEU ; montre-moi tes patentes ; et si tu n'en as point , laisse-moi mourir en paix. Un bénédictin , un chartreux , un prémontré , ne viennent point troubler mes derniers momens : ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne : qu'y a-t-il entre toi et moi ?

Ce fut une chose comique , dans une triste occasion , que l'empressement de ce jésuite anglais nommé *Routh* , à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint , dit-il , rendre cette ame vertueuse à la religion , comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh* , comme si DIEU eût voulu que *Montesquieu* pensât comme un *Routh*. On le chassa de la chambre , et il alla crier dans tout Paris : J'ai converti cet homme illustre , je lui ai fait jeter au feu ses Lettres persanes et son Esprit des lois. On eut soin d'imprimer la relation de la conversion du président de *Montesquieu* par le révérend père *Routh* , dans ce libelle intitulé *Anti-philosophique*. (1)

(1) Nous avons observé déjà que l'on n'osa le chasser ; il attendit l'instant de la mort de *Montesquieu* pour voler ses papiers ; on l'en empêcha ; mais il s'en vengea sur son vin , et l'on fut obligé de le renvoyer ivre-mort dans son couvent.

Un autre orgueil des jésuites était de faire des missions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens et chez des Japonais. Ils se faisaient suivre dans les rues par la magistrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique ; ils déposaient le curé , ils devenaient les maîtres de la ville. Un jésuite , nommé *Aubert* , fit une pareille mission à Colmar , et obligea l'avocat général du conseil souverain de brûler à ses pieds son *Bayle* , qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce sacrifice , comme il s'en vanta le soir avec ses confrères , comme il en écrivit à son général.

O moines ! ô moines ! soyez modestes , je vous l'ai déjà dit ; soyez modérés si vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

J O B.

BONJOUR , mon ami *Job* , tu es un des plus anciens originaux dont les livres fassent mention ; tu n'étais point juif ; on fait que le livre qui porte ton nom , est plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe se sont servis du mot *Jéhova* pour signifier DIEU , ils empruntèrent ce mot des Phéniciens et des Egyptiens , comme les vrais

savans n'en doutent pas. Le mot de *Satan* n'était point hébreu , il était chaldéen , on le fait assez.

Tu demeurais sur les confins de la Chaldée. Des commentateurs , dignes de leur profession , prétendent que tu croyais à la résurrection , parce qu'étant couché sur ton fumier , tu as dit dans ton dix-neuvième chapitre , *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui espère sa guérison , n'espère pas pour cela la résurrection ; mais je veux te parler d'autres choses.

Avoue que tu étais un grand bavard , mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu possédais sept mille moutons , trois mille chameaux , mille bœufs et cinq cents ânesses. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons , à trois livres dix sous pièce , font vingt-deux mille cinq cents livres tournois , pose 22500 l.

J'évalue les trois mille chameaux , à cinquante écus pièce 450000

Mille bœufs ne peuvent être estimés l'un portant l'autre moins de 80000

Et cinq cents ânesses , à vingt francs l'ânesse 10000

Le tout se monte à 562500 l.

Sans compter tes meubles , bagues et joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi ; et quoique j'aye perdu une grande partie de mon bien , et que je sois malade comme toi , je n'ai point murmuré contre DIEU , comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de *Satan* qui , pour t'induire au péché , et pour te faire oublier DIEU , demande la permission de t'ôter ton bien et de te donner la gale. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublient. *Satan* ne connaissait pas assez le monde : il s'est formé depuis ; et quand il veut s'assurer de quelqu'un , il en fait un fermier général ou quelque chose de mieux , s'il est possible. C'est ce que notre ami *Pope* nous a clairement montré dans l'histoire du chevalier *Balaam*.

Ta femme était une impertinente , mais tes prétendus amis , *Eliphas* natif de Théma en Arabie , *Baldad* de Suez , et *Sophar* de Nahamath , étaient bien plus insupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe *V. . . . e* à Amsterdam , et le . . . , &c.

Il est vrai que tu ne fais ce que tu dis quand tu t'écries : *Mon DIEU ! suis-je une mer ou une*

baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une prison ? mais tes amis n'en savent pas davantage quand ils te répondent , que le jour ne peut reverdir sans humidité , et que l'herbe des prés ne peut croître sans eau. Rien n'est moins consolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard ; mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainsi. Rien n'est plus commun que gens qui conseillent, rien de plus rare que ceux qui secourent. C'est bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand on est malade. Je m'imagine que, quand DIEU t'eut rendu tes richesses et ta santé, ces éloquens personnages n'osèrent pas se présenter devant toi ; aussi , *les amis de Job* ont passé en proverbe.

DIEU fut très-mécontent d'eux , et leur dit tout net , au chap. XLII , *qu'ils sont ennuyeux et imprudens* ; et il les condamne à une amende de sept taureaux et de sept beliers pour avoir dit des sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent long-temps ; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui soient de grands fripons ; tant leur vie est courte.

Au reste , le livre de *Job* est un des plus précieux de toute l'antiquité. Il est évident que ce livre est d'un arabe qui vivait avant le temps où nous plaçons *Moïse*. Il est dit qu'*Eliphaz* , l'un des interlocuteurs , est de Théma ; c'est une ancienne ville d'Arabie. *Baldad* était de Suez , autre ville d'Arabie. *Sophar* était de Nahamath , contrée d'Arabie encore plus orientale.

Mais ce qui est bien plus remarquable , et ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un juif , c'est qu'il y est parlé des trois constellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourse , l'Orion et les Hyades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaissance de l'astronomie , ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette science ; tout ce qui regarde les arts de l'esprit leur était inconnu , jusqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant sous des tentes , étant continuellement à portée d'observer les astres , furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inspection du ciel.

Une observation plus importante , c'est qu'il n'est parlé que d'un seul Dieu dans ce livre. C'est une erreur absurde d'avoir imaginé que les Juifs fussent les seuls qui reconnussent un Dieu unique ; c'était la doctrine de presque

tout

tout l'Orient ; et les Juifs en cela ne furent que des plagiaires , comme ils le furent en tout.

DIEU dans le trente-huitième chapitre parle lui-même à *Job* , du milieu d'un tourbillon , et c'est ce qui a été imité depuis dans la Genèse. On ne peut trop répéter que les livres juifs sont très-nouveaux. L'ignorance et le fanatisme crient que le Pentateuque est le plus ancien livre du monde. Il est évident que ceux de *Sanchoniathon*, ceux de *Thaut* antérieurs de huit cents ans à ceux de *Sanchoniathon* , ceux du premier *Zerduft*, le *Shasta* , le *Veidam* des Indiens que nous avons encore , les cinq *Kings* des Chinois , enfin le livre de *Job* , sont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre juif. Il est démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorsqu'il eut un gouvernement stable ; qu'il n'eut ce gouvernement que sous ses rois ; que son jargon ne se forma qu'avec le temps d'un mélange de phénicien et d'arabe. Il y a des preuves incontestables que les Phéniciens cultivaient les lettres très-long-temps avant eux. Leur profession fut le brigandage et le courtage ; ils ne furent écrivains que par hasard. On a perdu les livres des Egyptiens et des Phéniciens ; les Chinois , les Bames , les Guébres , les Juifs , ont conservé les leurs.

Tous ces monumens sont curieux ; mais ce ne sont que des monumens de l'imagination humaine , dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité , soit physique , soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de physique qui ne soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon *Calmet* ou dom *Calmet* (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du dom) , ce naïf compilateur de tant de rêveries et d'imbécillités , cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques , rapporte fidèlement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont *Job* fut attaqué , comme si *Job* eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que *Job* avait la vérole , et il entasse passage sur passage , à son ordinaire , pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lu l'histoire de la vérole par *Astruc* ; car *Astruc* n'étant ni un père de l'Eglise ni un docteur de Salamanque , mais un médecin très-savant , le bon homme *Calmet* ne savait pas seulement qu'il existât : les moines compilateurs sont de pauvres gens !

(Par un malade aux eaux d'Aix-la-chapelle.)

J O S E P H .

L'HISTOIRE de *Joseph* , à ne la considérer que comme un objet de curiosité et de littérature , est un des plus précieux monumens de l'antiquité qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux ; elle est plus attendrissante que l'*Odyssée* d'*Homère* ; car un héros qui pardonne est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de *Joseph*. Presque tout en est merveilleux, et la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux ; il est vendu par eux à une caravane de marchands ismaélites , conduit en Egypte , et acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme , ce qui n'est point du tout étonnant ; le *kislar-aga* , eunuque parfait , à qui on a tout coupé , a aujourd'hui un sérail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux et ses mains , et la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques , à qui on n'a coupé que les

deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore souvent cet organe; et *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de *Putiphar* devint amoureuse du jeune *Joseph*, qui, fidelle à son maître et à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, et accuse *Joseph* d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'*Hippolyte* et de *Phèdre*, de *Bellérophon* et de *Sténobée*, d'*Hébrus* et de *Damasippe*, de *Tantis* et de *Péribée*, de *Myrtilé* et d'*Hippodamie*, de *Pélée* et de *Demenette*.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires; mais chez les anciens auteurs arabes, il y a un trait, touchant l'aventure de *Joseph* et de la femme de *Putiphar*, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que *Putiphar*, incertain entre sa femme et *Joseph*, ne regarda pas la tunique de *Joseph*, que sa femme avait déchirée, comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; *Joseph* disait qu'elle lui avait déchiré et ôté la tunique en présence de l'enfant; *Putiphar* consulta l'enfant, dont l'esprit était fort avancé pour son âge; l'enfant dit à *Putiphar*: Regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derrière; si elle l'est par devant, c'est une

preuve que *Joséph* a voulu prendre par force votre femme qui se défendait ; si elle l'est par derrière , c'est une preuve que votre femme courait après lui. *Putiphar* , grâce au génie de cet enfant , reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur arabe. Il ne s'embarasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la *Putiphar* , *Joséph* n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit , *Joséph* , selon la Genèse , est mis en prison , et il s'y trouve en compagnie de l'échançon et du panetier du roi d'Égypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit ; *Joséph* explique leurs songes ; il leur prédit que dans trois jours l'échançon rentrera en grâce , et que le panetier fera pendu ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après , le roi d'Égypte rêve aussi ; son échançon lui dit qu'il y a un jeune juif en prison , qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme , qui lui prédit sept années d'abondance , et sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire , pour voir de quelle prodigieuse antiquité est

l'interprétation des songes. *Jacob* avait vu en songe l'échelle mystérieuse au haut de laquelle était DIEU lui-même : il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. *Joseph* lui-même avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses frères. *Abimélech*, long-temps auparavant, avait été averti en songe que *Sara* était femme d'*Abraham*. (*)

Revenons à *Joseph*. Dès qu'il eut expliqué le songe de *Pharaon*, il fut sur le champ premier ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un roi, même en Asie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. *Pharaon* fit épouser à *Joseph* une fille de *Putiphar*. Il est dit que ce *Putiphar* était grand-prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque son premier maître ; ou si c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, et sa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant la famine arriva comme *Joseph* l'avait prédit, et *Joseph*, pour mériter les bonnes grâces de son roi, força tout le peuple à vendre ses terres à *Pharaon*, et toute la nation se fit esclave pour avoir du blé. C'est-là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait

(*) Voyez *Songes*, section III de l'article SOMNAMBULES.

fait un meilleur marché ; mais aussi le peuple ne devait guère bénir le premier ministre.

Enfin le père et les frères de *Joseph* eurent aussi besoin de blé , car *la famine désolait alors toute la terre*. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment *Joseph* reçut ses frères , comment il leur pardonna et les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant ; exposition , nœud , reconnaissance , péripétie , et merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme *Jacob* , père de *Joseph* , répondit à *Pharaon* doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous ? lui dit le roi ; j'ai cent trente ans , dit le vieillard , et je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pèlerinage.

J U D É E.

JE n'ai pas été en Judée , Dieu merci , et je n'irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible ; que tout le pays d'alentour est pierreux ; que les montagnes sont pelées ; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq

pieds de largeur ; que le seul bon canton de ce pays est Jéricho. Enfin ils parlent tous comme parlait S^t Jérôme qui demeura si long-temps dans Bethléem , et qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes , pour habiter quelques montagnes du Lampourdan , vanteraient leur nouveau séjour ; et s'ils espéraient pénétrer jusque dans les belles parties du Languedoc , ce serait là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs. Jéricho et Jérusalem sont Toulouse et Montpellier , et le désert de Sinä est le pays entre Bordeaux et Baïonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs voulait leur donner une bonne terre ; si ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte, que ne les laissait-il en Egypte ? à cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée , dit-on , était la terre promise. DIEU dit à Abraham : *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate.* (a)

(a) Genèse , chap. XV.

Hélas !

Hélas ! mes amis , vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate et du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil et de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre et tenir sont deux , mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabbin qui en lisant vos sages prophéties , qui vous annoncent une terre de miel et de lait , s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que si le grand-turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem , je n'en voudrais pas ?

Frédéric III , en voyant ce détestable pays , dit publiquement que *Moïse* était bien mal avisé d'y mener sa compagnie de lépreux ; que n'allait-il à Naples ? dit *Frédéric*. Adieu , mes chers Juifs ; je suis fâché que la terre promise soit terre perdue.

(*Par le baron de Broukans.*)

J U I F S.

SECTION PREMIERE. (1)

VOUS m'ordonnez de vous faire un tableau fidelle de l'esprit des Juifs et de leur histoire ; et sans entrer dans les voies ineffables de la Providence , vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la source des événemens que cette Providence a préparés.

Il est certain que la nation juive est la plus singulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle soit la plus méprisable aux yeux de la politique , elle est , à bien des égards , considérable aux yeux de la philosophie.

Les Guèbres , les Banians et les Juifs sont les seuls peuples qui subsistent dispersés , et qui , n'ayant d'alliance avec aucune nation , se perpétuent au milieu des nations étrangères , et soient toujours à part du reste du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus considérables que les Juifs , puisque ce

(1) L'auteur adresse ici la parole à madame la marquise du Châtelet , comme dans quelques autres articles historiques de ce Dictionnaire.

sont des restes des anciens Perses, qui eurent les Juifs sous leur domination ; mais ils ne sont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui descendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puisa sa philosophie, n'existent que dans les Indes et en Perse ; mais les Juifs sont dispersés sur la face de toute la terre ; et s'ils se rassemblaient, ils composeraient une nation beaucoup plus nombreuse qu'elle ne le fut jamais dans le court espace où ils furent souverains de la Palestine. Presque tous les peuples qui ont écrit l'histoire de leur origine ont voulu la relever par des prodiges : tout est miracle chez eux ; leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes ; ceux qui en effet sont devenus conquérans n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement justifiait. Ce qui distingue les Juifs des autres nations, c'est que leurs oracles sont les seuls véritables : il ne nous est pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le sens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils seraient les maîtres du monde : cependant ils n'ont jamais possédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, et ils croient en effet qu'un jour leurs

prédications s'accompliront , et qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils font le dernier de tous les peuples parmi les musulmans et les chrétiens , et ils se croient le premier. Cet orgueil dans leur abaissement est justifié par une raison sans réplique , c'est qu'ils font réellement les pères des chrétiens et des musulmans. Les religions chrétienne et musulmane reconnaissent la juive pour leur mère ; et , par une contradiction singulière , elles ont à la fois pour cette mère du respect et de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette suite continue de prodiges qui étonnent l'imagination , et qui exercent la foi. Il n'est question que des événemens purement historiques , dépouillés du concours céleste et des miracles que DIEU daigna si long - temps opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de soixante et dix personnes produire , au bout de deux cents quinze ans , une nation dans laquelle on compte six cents mille combattans , ce qui fait , avec les femmes , les vieillards et les enfans , plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une population si prodigieuse : cette multitude sortie d'Egypte demeura quarante ans

dans les déserts de l'Arabie pétrée ; et le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui resta de la nation avança un peu au nord de ces déserts. Il paraît qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée et déserte , de massacrer sans pitié les habitans des petites bourgades sur lesquels ils avaient de l'avantage , et de réserver seulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns et des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Espagne , ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles ; et aujourd'hui les Arabes du désert ne font point de traités sans stipuler qu'on leur donnera quelques filles et des présens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays sablonneux , hérissé de montagnes , où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé les *Madianites*. Ils prirent dans un seul camp de *Madianites* six cents soixante et quinze mille moutons , soixante et douze mille bœufs , soixante et un mille ânes et trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes et les enfans mâles furent massacrés ; les filles et le butin furent partagés entre le peuple et les sacrificateurs.

Ils s'emparèrent ensuite , dans le même

pays , de la ville de Jéricho ; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème , ils massacrèrent tout jusqu'aux filles même , et ne pardonnèrent qu'à une courtisane nommée *Rahab* , qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question , si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la Divinité , comme tant d'autres nations. C'est une question de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathème n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux ; mais ils n'en étaient pas moins immolés , sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément , au verset 27 du chapitre XXIX , de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles : *Il faut qu'ils meurent*. C'est en vertu de cette loi que *Jephthé* voua et égorgea sa fille , que *Saül* voulut tuer son fils , et que le prophète *Samuel* coupa par morceaux le roi *Agag* , prisonnier de *Saül*. Il est bien certain que DIEU est le maître de la vie des hommes , et qu'il ne nous appartient pas d'examiner ses lois : nous devons nous borner à croire ces faits , et à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de

Canaan? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho et Laïs , qu'ils ont entre eux une guerre civile , dans laquelle la tribu de *Benjamin* est presque toute exterminée , hommes , femmes et enfans ; il n'en resta que six cents mâles ; mais le peuple , ne voulant point qu'une des tribus fût anéantie , s'avisa pour y remédier de mettre à feu et à sang une ville entière de la tribu de *Manassé* , d'y tuer tous les hommes , tous les vieillards , tous les enfans , toutes les femmes mariées , toutes les veuves , et d'y prendre six cents vierges , qu'ils donnèrent aux six cents survivans de *Benjamin* pour refaire cette tribu , afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens , peuple puissant , établi sur les côtes de temps immémorial , alarmés des déprédations et des cruautés de ces nouveaux venus , les châtièrent souvent : les princes voisins se réunirent contre eux , et ils furent réduits sept fois en servitude pendant plus de deux cents années.

Enfin ils se font un roi , et l'élisent par le sort. Ce roi ne devait pas être fort puissant ; car à la première bataille que les Juifs donnèrent sous lui aux Philistins leurs maîtres , ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée.

et qu'une lance, et pas un seul instrument de fer. Mais leur second roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, si célèbre depuis sous le nom de Jérusalem; et alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie. Leur gouvernement et leur religion prennent une forme plus auguste. Jusque-là ils n'avaient pu avoir de temple, quand toutes les nations voisines en avaient. *Salomon* en bâtit un superbe, et régna sur ce peuple environ quarante ans.

Le temps de *Salomon* est non-seulement le temps le plus florissant des Juifs; mais tous les rois de la terre ensemble ne pourraient étaler un trésor qui approchât de celui de *Salomon*. Son père *David*, dont le prédécesseur n'avait pas même de fer, laissa à *Salomon* vingt-cinq milliards six cents quarante-huit millions de livres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par an soixante et huit millions en or pur, sans compter l'argent et les pierres. Il avait quarante mille écuries et autant de remises pour ses chariots, douze mille écuries pour sa cavalerie, sept cents femmes et trois cents concubines. Cependant il n'avait ni bois ni ouvriers pour bâtir son palais et le temple; il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr,

qui fournit même de l'or ; et *Salomon* donna vingt villes en paiement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient besoin d'explication, et ont soupçonné quelque erreur de chiffre dans les copistes , qui seuls ont pu se tromper.

A la mort de *Salomon* , douze tribus , qui composaient la nation , se divisent. Le royaume est déchiré : il se sépare en deux petites provinces , dont l'une est appelée *Juda* , et l'autre *Israël*. Neuf tribus et demie composent la province israélite , et deux et demie seulement font celle de *Juda*. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable qu'ils étaient parens et voisins, et qu'ils eurent des religions différentes ; car à *Sichem* , à *Samarie* , on adorait *Baal* en donnant à DIEU un nom sidonien , tandis qu'à *Jérusalem* on adorait *Adonai*. On avait consacré à *Sichem* deux veaux , et on avait à *Jérusalem* consacré deux chérubins , qui étaient deux animaux ailés , à double tête , placés dans le sanctuaire : chaque faction ayant donc ses rois , son dieu , son culte et ses prophètes , elles se firent une guerre cruelle.

Tandis qu'elles se faisaient cette guerre , les rois d'*Affyrie* , qui conquéraient la plus grande partie de l'*Asie* , tombèrent sur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui se battent.

Les neuf tribus et demie de Samarie et de Sichem furent enlevées et dispersées sans retour, et sans que jamais on ait pu précisément en quels lieux elles furent menées en esclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jérusalem, et leurs territoires se touchaient; ainsi, quand l'une de ces deux villes était écrasée par de puissans conquérans, l'autre ne devait pas tenir long-temps. Aussi Jérusalem fut plusieurs fois saccagée; elle fut tributaire des rois *Hazaël* et *Razin*, esclave sous *Teglat-phaël-asser*, trois fois prise par *Nabuchodonosor* ou *Nebucodon-asser*, et enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui et tout son peuple en captivité dans la Babylonie; de sorte qu'il ne restait de juifs dans la Palestine que quelques familles de paysans esclaves, pour ensemençer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie et de Sichem, plus fertile que celle de Jérusalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères que les rois assyriens y envoyèrent, et qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus et demie, esclaves dans Babylone et dans les villes voisines, pendant soixante et dix ans, eurent le temps d'y prendre les usages de leurs maîtres; elles

enrichirent leur langue du mélange de la langue chaldéenne. Les Juifs dès-lors ne conquirent plus que l'alphabet et les caractères chaldéens ; ils oublièrent même le dialecte hébraïque pour la langue chaldéenne : cela est incontestable. L'historien *Josèphe* dit qu'il a d'abord écrit en chaldéen , qui est la langue de son pays. Il paraît que les Juifs apprirent peu de chose de la science des mages : ils s'adonnèrent aux métiers de courtiers , de changeurs et de fripiers ; par là ils se rendirent nécessaires , comme ils le sont encore , et ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir , sous *Cyrus* , la liberté de rebâtir Jérusalem ; mais quand il fallut retourner dans leur patrie , ceux qui s'étaient enrichis à Babylone ne voulurent point quitter un si beau pays pour les montagnes de la Céléfyrie , ni les bords fertiles de l'Euphrate et du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babylone contribuèrent seulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville et le temple ; encore la collecte fut-elle médiocre ; et *Esdra*s rapporte qu'on ne put ramasser que soixante et dix mille écus pour relever ce temple , qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs restèrent toujours sujets des Perses ;

ils le furent de même d'*Alexandre* ; et lorsque ce grand homme , le plus excusable des conquérans , eut commencé dans les premières années de ses victoires à élever Alexandrie , et à la rendre le centre du commerce du monde , les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de courtiers ; et leurs rabbins y apprirent enfin quelque chose des sciences des Grecs. La langue grecque devint absolument nécessaire à tous les juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre* , ce peuple demeura soumis aux rois de Syrie dans Jérusalem , et aux rois d'Egypte dans Alexandrie ; et lorsque ces rois se faisaient la guerre , ce peuple subissait toujours le sort des sujets , et appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone , Jérusalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui prissent le nom de roi. Les pontifes eurent l'administration intérieure , et ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient quelquefois très-cher cette dignité , comme le patriarche grec de Constantinople achète la sienne.

Sous *Antiochus Epiphane*s ils se révoltèrent ; la ville fut encore une fois pillée , et les murs démolis.

Après une suite de pareils désastres , ils obtiennent enfin , pour la première fois ,

environ cent cinquante ans avant l'ère vulgaire , la permission de battre monnaie ; c'est d'*Antiochus Sidètes* qu'ils tinrent ce privilège. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de rois , et qui même portèrent un diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement , qui devient peu honorable sans la puissance.

Les Romains , dans ce temps-là , commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie maîtres des Juifs ; ceux-ci gagnèrent le sénat de Rome par des soumissions et des présents. Les guerres des Romains dans l'Asie mineure semblaient devoir laisser respirer ce malheureux peuple ; mais à peine Jérusalem jouit-elle de quelque ombre de liberté , qu'elle fut déchirée par des guerres civiles , qui la rendirent sous ses fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une si longue suite de différens esclavages.

Dans leurs troubles intestins , ils prirent les Romains pour juges. Déjà la plupart des royaumes de l'Asie mineure , de l'Afrique méridionale et des trois quarts de l'Europe , reconnaissaient les Romains pour arbitres et pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations et déposer plusieurs petits tyrans. Trompé par

Aristobule , qui disputait la royauté de Jérusalem , il se vengea sur lui et sur son parti. Il prit la ville , fit mettre en croix quelques séditieux , soit prêtres , soit pharisiens , et condamna , long-temps après , le roi des Juifs *Aristobule* au dernier supplice.

Les Juifs toujours malheureux , toujours esclaves et toujours révoltés , attirent encore sur eux les armes romaines. *Crassus* et *Cassius* les punissent ; et *Métellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Aristobule* nommé *Alexandre* , auteur de tous les troubles.

Sous le grand *César* ils furent entièrement soumis et paisibles. *Hérode* , fameux parmi eux et parmi nous , long-temps simple tétrarque , obtint d'*Antoine* la couronne de Judée , qu'il paya chèrement ; mais Jérusalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi , parce qu'il était descendu d'*Esau* , et non pas de *Jacob* , et qu'il n'était qu'iduméen : c'était précisément sa qualité d'étranger qui l'avait fait choisir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jérusalem fut encore prise d'assaut , saccagée et pillée.

Hérode , protégé depuis par *Auguste* , devint un des plus puissans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jérusalem ; il rebâtit

la forteresse qui entourait ce temple si cher aux Juifs , qu'il construisit aussi de nouveau , mais qu'il ne put achever : l'argent et les ouvriers lui manquèrent. C'est une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche , et que les Juifs , qui aimaient leur temple , aimaient encore plus leur argent comptant.

Le nom de roi n'était qu'une faveur que faisaient les Romains ; cette grâce n'était pas un titre de succession. Bientôt après la mort d'*Hérode* , la Judée fut gouvernée en province romaine subalterne par le proconsul de Syrie , quoique de temps en temps on accordât le titre de roi , tantôt à un juif , tantôt à un autre , moyennant beaucoup d'argent , ainsi qu'on l'accorda au juif *Agrippa* , sous l'empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome se vante. Ce fut elle qui , par les injustices qu'elle essuya de ses compatriotes , attira les vengeances des Romains sur Jérusalem. Elle demanda justice. Les factions de la ville la lui refusèrent. L'esprit séditieux de ce peuple se porta à de nouveaux excès ; son caractère en tout temps était d'être cruel , et son sort d'être puni.

Vespasien et *Titus* firent ce siège mémorable , qui finit par la destruction de la ville. *Josephe*

l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui resta fut exposé dans les marchés publics, et chaque juif fut vendu à peu-près au même prix que l'animal immonde dont ils n'osent manger.

Dans cette dernière dispersion ils espérèrent encore un libérateur ; et sous *Adrien*, qu'ils maudissent dans leurs prières, il s'éleva un *Barcochébas*, qui se dit un nouveau *Moïse*, un *Shilo*, un *Christ*. Ayant rassemblé beaucoup de ces malheureux sous ses étendards, qu'ils crurent sacrés, il périt avec tous les suivans : ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion constante, que la stérilité est un opprobre, l'a conservée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans et de l'argent.

Il résulte de ce tableau raccourci que les Hébreux ont presque toujours été ou errans, ou brigands, ou esclaves, ou séditieux : ils sont encore vagabonds aujourd'hui sur la terre, et en horreur aux hommes, assurant que le ciel et la terre et tous les hommes ont été créés pour eux seuls.

On voit évidemment, par la situation de la

Judée

Judée et par le génie de ce peuple , qu'il devait être toujours subjugué. Il était environné de nations puissantes et belliqueuses qu'il avait en aversion. Ainsi il ne pouvait ni s'allier avec elles , ni être protégé par elles. Il lui fut impossible de se soutenir par la marine , puisqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du temps de *Salomon* sur la mer Rouge , et que *Salomon* même se servit toujours des Tyriens pour bâtir et pour conduire ses vaisseaux , ainsi que pour élever son palais et le temple. Il est donc manifeste que les Hébreux n'avaient aucune industrie , et qu'ils ne pouvaient composer un peuple florissant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement sous le drapeau , comme les Assyriens , les Mèdes , les Perses , les Syriens et les Romains. Les artisans et les cultivateurs prenaient les armes dans les occasions , et ne pouvaient par conséquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes , ou plutôt leurs rochers , ne sont ni d'une assez grande hauteur , ni assez contigus , pour avoir pu défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuse partie de la nation transportée à Babylone , dans la Perse et dans l'Inde , ou établie dans Alexandrie , était trop occupée de son commerce et de son courtage pour songer à la guerre. Leur gouvernement civil ,

tantôt républicain , tantôt pontifical , tantôt monarchique , et très-souvent réduit à l'anarchie , ne paraît pas meilleur que leur discipline militaire.

Vous demandez quelle était la philosophie des Hébreux ; l'article fera bien court : ils n'en avaient aucune. Leur législateur même ne parle expressément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame , ni des récompenses d'une autre vie. *Josèphe* et *Philon* croient les ames matérielles ; leurs docteurs admettaient des anges corporels ; et dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Chaldéens ; *Michel* , *Gabriel* , *Raphaël* , *Uriel*. Le nom de *Satan* est babylonien , et c'est en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroastre*. Le nom d'*Asmodée* est aussi chaldéen ; et *Tobie* , qui demeurait à Ninive , est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se développa que dans la suite des temps chez les pharisiens. Les saducéens nièrent toujours cette spiritualité , cette immortalité et l'existence des anges. Cependant les saducéens communiquèrent sans interruption avec les pharisiens ; ils eurent même des souverains pontifes de leur secte. Cette prodigieuse différence entre les sentimens de ces deux grands corps ne causa aucun trouble. Les Juifs

n'étaient attachés scrupuleusement , dans les derniers temps de leur séjour à Jérusalem , qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin aurait été lapidé , et celui qui niait l'immortalité de l'ame pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie; mais il est bien plus vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan , et la haine que les nations voisines conçurent pour eux , furent la cause de cette aversion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaissaient de peuples que leurs voisins , ils crurent en les abhorrant détester toute la terre , et s'accoutumèrent ainsi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolâtrie des nations n'était point la cause de cette haine , c'est que par l'histoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-souvent idolâtres. *Salomon* lui-même sacrifiait à des dieux étrangers. Depuis lui , on ne voit presque aucun roi dans la petite province de Juda , qui ne permette le culte de ces dieux , et qui ne leur offre de l'encens. La province d'Israël conserva ses deux veaux et ses bois sacrés , ou adora d'autres divinités.

Cette idolâtrie , qu'on reproche à tant de

nations, est encore une chose bien peu éclaircie. Il ne serait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaissance d'un Dieu suprême, maître des dieux subalternes et des hommes. Les Egyptiens reconnaissaient eux-mêmes un premier principe qu'ils appelaient *Knef*, à qui tout le reste était subordonné. Les anciens Perses adoraient le bon principe nommé *Oromase*, et ils étaient très-éloignés de sacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu-près comme nous regardons le diable. Les Guèbres encore aujourd'hui ont conservé le dogme sacré de l'unité de DIEU. Les anciens brachmanes reconnaissaient un seul Etre suprême : les Chinois n'associèrent aucun être subalterne à la Divinité, et n'eurent aucune idole jusqu'aux temps où le culte de *Fo* et les superstitions des bonzes ont séduit la populace. Les Grecs et les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnaissaient dans *Jupiter* le souverain absolu du ciel et de la terre. *Homère* même, dans les plus absurdes fictions de la poésie, ne s'est jamais écarté de cette vérité. Il représente toujours *Jupiter* comme le seul tout-puissant, qui envoie le bien et le mal sur la terre, et qui d'un mouvement de ses sourcils fait trembler les dieux et les hommes. On dressait des

autels , on fe fait des facrifices à des dieux fubalternes , et dépendans du Dieu fuprême. Il n'y a pas un feul monument de l'antiquité où le nom de *fouverain du ciel* foit donné à un dieu fecondaire , à *Mercur* , à *Apollon* , à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Etre fouverain , de fa providence , de fes décrets éternels , fe trouve chez tous les philofophes et chez tous les poètes. Enfin il eft peut-être auffi injufte de penfer que les anciens égalaffent les héros , les génies , les dieux inférieurs , à celui qu'ils appellent *le père et le maître des dieux* , qu'il ferait ridicule de penfer que nous affociions à DIEU les bienheureux et les anges.

Vous demandez enfuite fi les anciens philofophes et les légiflateurs ont puisé chez les Juifs , ou fi les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon* : il avoue qu'avant la traduction des Septante , les étrangers n'avaient aucune connoiffance des livres de fa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs lois et leurs connoiffances d'un petit peuple obfcure et efclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du temps d'*Oſias*. On trouva par hafard fous fon règne le feul exemplaire de la loi qui exiſtât. Ce peuple , depuis qu'il fut captif à Babylone , ne connut d'autre alphabet que le chaldéen ; il ne fut renommé pour aucun art ,

pour aucune manufacture de quelque espèce qu'elle pût être; et dans le temps même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chèrement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perses, les Grecs, furent instruits par les Juifs, c'est dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni physiciens, ni géomètres, ni astronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette institution. Les peuples du Pérou et du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur séjour dans Babylone et dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'instruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'usure. Ils ne furent jamais frapper des espèces; et quand *Antiochus Sidètes* leur permit d'avoir de la monnaie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permission pendant quatre ou cinq ans; encore on prétend que ces espèces furent frappées dans Samarie. De là vient que les médailles juives sont si rares, et presque toutes fausses. Enfin, vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis long-temps la plus fardide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les peuples, qui les tolèrent et qui les enrichissent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*

S E C T I O N I I.

Sur la loi des Juifs.

LEUR loi doit paraître à tout peuple policé aussi bizarre que leur conduite ; si elle n'était pas divine, elle paraîtrait une loi de sauvages qui commencent à s'assembler en corps de peuple ; et étant divine, on ne saurait comprendre comment elle n'a pas toujours subsisté, et pour eux et pour tous les hommes. (*)

Ce qui est le plus étrange, c'est que l'immortalité de l'ame n'est pas seulement insinuée dans cette loi intitulée *Vaïcra* et *Haddebarim*, Lévitique et Deutéronome.

Il y est défendu de manger de l'anguille parce qu'elle n'a point d'écaillés, ni de lièvre parce que, dit le *Vaïcra*, le lièvre rumine et n'a point le pied fendu. Cependant il est vrai que le lièvre a le pied fendu et ne rumine point ; apparemment que les Juifs avaient d'autres lièvres que les nôtres. Le griffon est immonde, les oiseaux à quatre pieds sont immondes ; ce sont des animaux un peu rares. Quiconque touche une souris ou une taupe est impur. On y défend aux femmes de coucher avec des chevaux et des ânes. Il faut que les femmes

(*) Voyez MOÏSE.

juives fussent sujettes à ces galanteries. On y défend aux hommes d'offrir de leur semence à *Moloch*, et la *semence* n'est pas là un terme métaphorique, qui signifie des enfans; il y est répété que c'est de la propre semence du mâle dont il s'agit. Le texte même appelle cette offrande *fornication*. C'est en quoi ce livre du Vaïcra est très-curieux. Il paraît que c'était une coutume dans les déserts de l'Arabie d'offrir ce singulier présent aux dieux, comme il est d'usage, dit-on, à Cochin et dans quelques autres pays des Indes, que les filles donnent leur pucelage à un priape de fer dans un temple. Ces deux cérémonies prouvent que le genre-humain est capable de tout. Les Cafres, qui se coupent un testicule, sont encore un bien plus ridicule exemple des excès de la superstition.

Une loi non moins étrange chez les Juifs est la preuve de l'adultère. Une femme accusée par son mari doit être présentée aux prêtres; on lui donne à boire de l'eau de jalousie mêlée d'absinthe et de poussière. Si elle est innocente, cette eau la rend plus belle et plus féconde; si elle est coupable, les yeux lui sortent de la tête, son ventre enfle, et elle crève devant le Seigneur.

On n'entre point ici dans les détails de tous ces sacrifices, qui ne sont que des opérations
de

de bouchers en cérémonie ; mais il est très-important de remarquer une autre sorte de sacrifice trop commune dans ces temps barbares. Il est expressément ordonné dans le XXVII^e chapitre du Lévitique, d'immoler les hommes qu'on aura voués en anathème au Seigneur. *Point de rançon*, dit le texte, *il faut que la victime promise expire*. Voilà la source de l'histoire de *Jephté*, soit que sa fille ait été réellement immolée, soit que cette histoire soit une copie de celle d'*Iphigénie* : voilà la source du vœu de *Saül*, qui allait immoler son fils si l'armée moins superstitieuse que lui n'eût sauvé la vie à ce jeune homme innocent.

Il n'est donc que trop vrai que les Juifs suivant leur loi sacrifiaient des victimes humaines. Cet acte de religion s'accorde avec leurs mœurs ; leurs propres livres les représentent égorgeant sans pitié tout ce qu'ils rencontrent, et réservant seulement les filles pour leur usage.

Il est très-difficile, et il devrait être peu important de savoir en quel temps ces lois furent rédigées telles que nous les avons. Il suffit qu'elles soient d'une très-haute antiquité, pour connaître combien les mœurs de cette antiquité étaient grossières et farouches.

S E C T I O N I I I.

De la dispersion des Juifs.

ON a prétendu que la dispersion de ce peuple avait été prédite comme une punition de ce qu'il refuserait de reconnaître JESUS-CHRIST pour le messie, et l'on affectait d'oublier qu'il était déjà dispersé par toute la terre connue, long-temps avant JESUS-CHRIST. Les livres qui nous restent de cette nation singulière, ne font aucune mention du retour des dix tribus transportées au-delà de l'Euphrate par *Théglathalassar* et par *Salmanassar* son successeur; et même environ six siècles après *Cyrus*, qui fit revenir à Jérusalem les tribus de *Juda* et de *Benjamin* que *Nabuchodonosor* avait emmenées dans les provinces de son empire, les Actes des apôtres font foi que, cinquante-trois jours après la mort de JESUS-CHRIST, il y avait des juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel assemblés dans Jérusalem pour la fête de la pentecôte. S' *Jacques* écrit aux douze tribus dispersées, et *Josèphe* ainsi que *Philon* mettent des juifs en grand nombre dans tout l'Orient.

Il est vrai que quand on pense au carnage qui s'en fit sous quelques empereurs romains, et à ceux qui ont été répétés tant de fois dans

tous les Etats chrétiens, on est étonné que non-seulement ce peuple subsiste encore, mais qu'il ne soit pas moins nombreux aujourd'hui qu'il le fut autrefois. Leur nombre doit être attribué à leur exemption de porter les armes, à leur ardeur pour le mariage, à leur coutume de le contracter de bonne heure dans leurs familles, à leur loi de divorce, à leur genre de vie sobre et réglée, à leurs abstinences, à leur travail et à leur exercice.

Leur ferme attachement à la loi mosaïque n'est pas moins remarquable, surtout, si l'on considère leurs fréquentes apostasies lorsqu'ils vivaient sous le gouvernement de leurs rois, de leurs juges, et à l'aspect de leur temple. Le judaïsme est maintenant de toutes les religions du monde celle qui est le plus rarement abjurée; et c'est en partie le fruit des persécutions qu'elle a souffertes. Ses sectateurs, martyrs perpétuels de leur croyance, se sont regardés de plus en plus comme la source de toute sainteté, et ne nous ont envisagés que comme des juifs rebelles qui ont changé la loi de DIEU, en suppliciant ceux qui la tenaient de sa propre main.

En effet, si pendant que Jérusalem subsistait avec son temple, les Juifs ont été quelquefois chassés de leur patrie par les vicissitudes des empires, ils l'ont encore été plus souvent par

un zèle aveugle dans tous les pays où ils se font habitués depuis les progrès du christianisme et du mahométisme. Aussi comparent-ils leur religion à une mère que ses deux filles, la chrétienne et la mahométane, ont accablée de mille plaies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçus, elle ne laisse pas de se glorifier de leur avoir donné la naissance. Elle se fert de l'une et de l'autre pour embrasser l'univers ; tandis que sa vieille vénérable embrasse tous les temps.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les chrétiens ont prétendu accomplir les prophéties en tyrannisant les Juifs qui les leur avaient transmises. Nous avons déjà vu comment l'inquisition fit bannir les Juifs d'Espagne. Réduits à courir de terres en terres, de mers en mers pour gagner leur vie ; par-tout déclarés incapables de posséder aucun bien-fonds et d'avoir aucun emploi, ils se font vus obligés de se disperser de lieux en lieux et de ne pouvoir s'établir fixement dans aucune contrée, faute d'appui, de puissance pour s'y maintenir, et de lumières dans l'art militaire. Le commerce, profession long-temps méprisée par la plupart des peuples de l'Europe, fut leur unique ressource dans ces siècles barbares ; et comme ils s'y enrichirent nécessairement, on les traita d'infames usuriers. Les rois ne

pouvant fouiller dans la bourse de leurs sujets , mirent à la torture les Juifs , qu'ils ne regardaient pas comme des citoyens.

Ce qui se passa en Angleterre à leur égard peut donner une idée des vexations qu'ils essuyèrent dans les autres pays. Le roi *Jean* , ayant besoin d'argent , fit emprisonner les riches juifs de son royaume. Un d'eux , à qui l'on arracha sept dents l'une après l'autre pour avoir son bien , donna mille marcs d'argent à la huitième. *Henri III* tira d'*Aaron* , juif d'*Yorck* , quatorze mille marcs d'argent et dix mille pour la reine. Il vendit les autres juifs de son pays à son frère *Richard* pour le terme d'une année , afin que ce comte éventrât ceux que le roi avait déjà écorchés , comme dit *Matthieu Pâris*.

En France , on les mettait en prison , on les pillait , on les vendait , on les accusait de magie , de sacrifier des enfans , d'empoisonner les fontaines ; on les chassait du royaume , on les y laissait rentrer pour de l'argent ; et dans le temps même qu'on les tolérait , on les distinguait des autres habitans par des marques infamantes. Enfin , par une bizarrerie inconcevable , tandis qu'on les brûlait ailleurs pour leur faire embrasser le christianisme , on confisquait en France le bien des juifs qui se faisaient chrétiens. *Charles VI* , par un édit

donné à Bafville , le 4 avril 1392 , abrogea cette coutume tyrannique , laquelle , fuivant le bénédictin *Mabillon* , s'était introduite pour deux raifons.

Premièrement , pour éprouver la foi de ces nouveaux convertis , n'étant que trop ordinaire à ceux de cette nation de feindre de fe foumettre à l'Evangile pour quelque intérêt temporel , fans changer cependant intérieurement de croyance.

Secondement , parce que comme leurs biens venaient pour la plupart de l'ufure , la pureté de la morale chrétienne femblait exiger qu'ils en fifsent une reftitution générale , et c'est ce qui s'exécutoit par la confiscation.

Mais la véritable raifon de cet ufage , que l'auteur de l'*Efprit des lois* a fi bien développée , était une efpèce de droit d'amortiffement pour le prince ou pour les feigneurs , des taxes qu'ils levaient fur les Juifs comme ferfs mainmortables , auxquels ils fuccédaient. Or ils étaient privés de ce bénéfice lorfque ceux-ci venaient à fe convertir à la foi chrétienne.

Enfin , profcrits fans cefse de chaque pays , ils trouvèrent ingénieufement le moyen de fauver leurs fortunes , et de rendre pour jamais leurs retraites affurées. Chaffés de France fous *Philippe le long* , en 1318 , ils fe réfugièrent en Lombardie , y donnèrent aux négocians des

lettres sur ceux à qui ils avaient confié leurs effets en partant, et ces lettres furent acquittées. L'invention admirable des lettres de change sortit du sein du désespoir, et pour lors seulement le commerce put éluder la violence et se maintenir par tout le monde.

S E C T I O N I V.

REPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Lettres à MM. Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathathai et David Wincker. (1)

P R E M I E R E L E T T R E.

M E S S I E U R S ,

LORSQUE M. Medina, votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit que ce n'était pas sa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Bélial, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de DIEU,

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Un chrétien contre six juifs*. Mélanges historiques, tome II.

c'est-à-dire en honnête homme , en bon israélite. Il m'attendrit , je l'embrassai ; nous louâmes DIEU ensemble ; et je perdis quatre-vingts pour cent.

Vous devez favoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais personne , pas même *Fréron.*

Loin de vous haïr , je vous ai toujours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu gogue-nard , comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur , je n'en suis pas moins sensible. Je pleurais à l'âge de seize ans quand on me disait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère et une fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues , le quatorzième jour de la lune rousse ; et je puis vous assurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille n'entra point dans la source de mes larmes , quoiqu'elle dût augmenter dans les spectateurs l'horreur pour les assassins , et la pitié pour la victime.

Je ne fais comment je m'avisai de faire un poëme épique à l'âge de vingt ans. (Savez-vous ce que c'est qu'un poëme épique ? pour moi , je n'en savais rien alors.) Le législateur *Montesquieu* n'avait point encore écrit ses *Lettres persanes* que vous me reprochez d'avoir commentées , et j'avais déjà dit tout seul , en parlant d'un monstre que vos ancêtres ont

bien connu , et qui a même encore aujourd'hui quelques dévots :

Il vient ; le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion ,
Armé pour la défendre , il cherche à la détruire .
Et reçu dans son sein , l'embrasse et le déchire .

C'est lui qui dans Raba , sur les bords de l'Arnon ,
Guidait les descendans du malheureux Ammon ,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes .
Il dicta de Jephthé le ferment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main .
C'est lui qui , de Calchas ouvrant la bouche impie ,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie .
France , dans tes forêts il habita long-temps .
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens .
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides .
Du haut du capitole il criait aux païens :
Frappez , exterminiez , déchirez les chrétiens .
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise ,
Du capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs ,
De martyrs qu'ils étaient , les fit persécuteurs .
Dans Londre il a formé la secte turbulente
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante ;

Dans Madrid , dans Lisbonne , il allume ces feux ,
 Ces bûchers solennels où des juifs malheureux
 Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres ,
 Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre serviteur , votre ami , votre frère , quoique mon père et ma mère m'eussent conservé mon prépuce.

Je fais que l'instrument ou prépuce , ou déprepuce , a causé des querelles bien funestes. Je fais ce qu'il en a coûté à *Pâris* fils de *Priam* , et à *Ménélas* frère d'*Agamemnon*. J'ai assez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hémor* viola *Dina* fille de *Lia* , laquelle n'avait que cinq ans tout au plus , mais qui était fort avancée pour son âge. Il voulut l'épouser ; les enfans de *Jacob* , frères de la violée , la lui donnèrent en mariage , à condition qu'il se ferait circoncire lui et tout son peuple. Quand l'opération fut faite , et que tous les *Sichemites* , ou *Sichimites* , étaient au lit dans les douleurs de cette besogne , les saints patriarches *Simon* et *Lévi* les égorgèrent tous l'un après l'autre. Mais après tout , je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de si abominables horreurs ; je ne pense pas surtout que les hommes doivent se haïr , se détester , s'anathématiser ,

se damner réciproquement le samedi et le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépuvés ont rogné les espèces à Metz, à Francfort-sur-l'Oder et à Varsovie (ce dont je ne me souviens pas), je leur en demande pardon; car étant près de finir mon pèlerinage, je ne veux point me brouiller avec Israël.

J'ai l'honneur d'être, comme on dit,
Votre, &c.

S E C O N D E L E T T R E.

De l'antiquité des Juifs.

M E S S I E U R S ,

J E suis toujours convenu, à mesure que j'ai lu quelques livres d'histoire pour m'amuser, que vous êtes une nation assez ancienne, et que vous datez de plus loin que les Teutons, les Celtes, les Velches, les Sicambres, les Bretons, les Slavons, les Angles et les Hurons. Je vous vois rassemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hershalaim*, tantôt *Shaheb*, sur la montagne Moriah, et sur la montagne Sion, auprès d'un désert, dans

un terrain pierreux , près d'un petit torrent qui est à sec fix mois de l'année.

Lorsque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin (je ne dirai pas de terre , mais de cailloux) , il y avait environ deux siècles que Troye était détruite par les Grecs ;

Medon était archonte d'Athènes ;

Ekestrates régnait dans Lacédémone ;

Latinus Silvius régnait dans le Latium ;

Osochor en Egypte.

Les Indes étaient florissantes depuis une longue suite de siècles.

C'était le temps le plus illustre de la Chine ; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire sur ce vaste empire ; toutes les sciences y étaient cultivées ; et les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu saluer cet empereur *Tchinvang* , il en reçut en présent une bouffole. Cette bouffole aurait bien servi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'Ophir , que personne n'a jamais connu.

Ainsi après les Chaldéens , les Syriens , les Perses , les Phéniciens , les Egyptiens , les Grecs , les Indiens , les Chinois , les Latins , les Toscans , vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians , les Guèbres , font avec vous les seuls peuples qui , dispersés hors de leur patrie , ont conservé leurs anciens rites ; car je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appelait *Zingari* en Italie , *Cipsi* en Angleterre , *Bohèmes* en France , lesquelles avaient conservé les antiques cérémonies du culte d'*Isis* , le siffre , les cymbales , les crotales , la danse d'*Isis* , la prophétie et l'art de voler les poules dans les basses-cours. Ces troupes sacrées commencent à disparaître de la face de la terre , tandis que leurs pyramides appartiennent encore aux Turcs , qui n'en feront pas peut-être toujours les maîtres , non plus que d'*Hershalaim* , tant la figure de ce monde passe.

Vous dites que vous êtes établis en Espagne dès le temps de *Salomon*. Je le crois ; et même j'oserais penser que les Phéniciens purent y conduire quelques juifs long-temps auparavant , lorsque vous fûtes esclaves en Phénicie après les horribles massacres que vous dites avoir été commis par *Cartouche Josué* et par *Cartouche Caleb*.

Vos livres disent en effet (a) que vous fûtes réduits en servitude sous *Cusan Rasathaim* roi d'*Aram - Naharaïm* pendant huit ans , et sous

(a) Juges , chap. III.

désert , que vous y manquâtes d'eau , que vous y vécûtes de cailles , qui en effet y sont très-abondantes. Le fond de vos récits semble confirmer celui de *Diodore* de Sicile ; mais je n'en crois que le Pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez et les oreilles. Il me semble même (autant qu'il m'en peut souvenir , car je n'ai pas *Diodore* sous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me souviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie ; je ne fais point si c'est dans quelques fragmens de *Manéthon* , cité par *S^t Ephrem*.

Le secrétaire qui m'a fait l'honneur de m'écrire en votre nom , a beau m'assurer que vous volâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnayé ou orfévri , pour aller faire votre tabernacle dans le désert , je soutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement , en comptant les intérêts à quarante pour cent , ce qui était le taux légitime.

Quoi qu'il en soit , je certifie que vous êtes d'une très-bonne noblesse , et que vous étiez seigneurs d'Hershalaim long - temps avant qu'il fût question dans le monde de la maison de Suabe , de celles d'Anhalt , de Saxe et de Bavière.

Il se peut que les nègres d'Angola et ceux
de

de Guinée soient beaucoup plus anciens que vous , et qu'ils aient adoré un beau serpent avant que les Egyptiens aient connu leur *Isis* et que vous ayez habité auprès du lac Sirbon ; mais les nègres ne nous ont pas encore communiqué leurs livres.

TROISIEME LETTRE.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de
DIEU.

LOIN de vous accuser, Messieurs, je vous ai toujours regardés avec compassion. Permettez-moi de vous rappeler ici ce que j'ai lu dans le discours préliminaire de l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, et sur l'Histoire générale. On y trouve deux cents trente-neuf mille vingt juifs égorgés les uns par les autres, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à la prise de l'arche par les Philistins : laquelle coûta la vie à cinquante mille soixante et dix juifs, pour avoir osé regarder l'arche ; tandis que ceux qui l'avaient prise si insolamment à la guerre en furent quittes pour des hémorroïdes, et pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or et cinq anus d'or (*f*). Vous m'avouerez que deux

(*f*) Plusieurs théologiens, qui sont la lumière du monde, ont fait des commentaires sur ces rats d'or et sur ces anus

cents trente-neuf mille vingt hommes massacrés par vos compatriotes , sans compter tout ce que vous perdistes dans vos alternatives de guerre et de servitude , devaient faire un grand tort à une colonie naissante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus absolument anéanties , ou peut-être réduites à deux cents familles , qu'on retrouve , dit-on , à la Chine et dans la Tartarie ?

Pour les deux autres tribus , vous savez ce qui leur est arrivé. Souffrez donc ma compassion , et ne m'imputez pas de mauvaise volonté.

d'or. Ils disaient que les metteurs-en-œuvre philistins étaient bien adroits , qu'il est très-difficile de sculpter en or un trou du cu bien reconnaissable sans y joindre deux fesses , et que c'était une étrange offrande au Seigneur qu'un trou du cu. D'autres théologiens disaient que c'était aux sodomites à présenter cette offrande. Mais enfin ils ont abandonné cette dispute. Ils s'occupent aujourd'hui de convulsions , de billets de confession , et d'extrême-onction donnée la baïonnette au bout du fusil.

QUATRIÈME LETTRE.

Sur la femme à Michas.

TROUVEZ bon que je vous demande ici quelques éclaircissemens sur un fait singulier de votre histoire. Il est peu connu des dames de Paris et des personnes du bon ton.

Il n'y avait pas trente-huit ans que votre *Moïse* était mort, lorsque la femme à *Michas*, de la tribu de Benjamin, perdit onze cents sicles, qui valent, dit-on, environ six cents livres de notre monnaie. Son fils les lui rendit (g), sans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Aussitôt la bonne juive en fait faire des idoles, et leur construit une petite chapelle ambulante, selon l'usage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la deffervir, moyennant dix francs par an, deux tuniques, et *bouche à cour*, comme on difait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appela depuis la *tribu de Dan*) passa auprès de la maison de la *Michas*, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voisinage. Les gens de Dan sachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui si leur voyage ferait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire. Le lévite leur promit

(g.) Juges, chap. XXVII.

un plein succès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, et lui prirent jusqu'à son lévite. La *Michas* et son mari eurent beau crier : *Vous emportez mes dieux , et vous me volez mon prêtre* , on les fit taire , et on alla mettre tout à feu et à sang par dévotion dans la petite bourgade de Dan , dont la tribu prit le nom.

Ces flibustiers conservèrent une grande reconnaissance pour les dieux de la *Michas*, qui les avaient si bien servis. Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il fallut un nouveau prêtre, il s'en présenta un.

Ceux qui ne connaissent pas votre histoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain ; vous le savez , Messieurs , c'était le propre petit-fils de *Moïse* , un nommé *Jonathan* , fils de *Gerson* fils de *Moïse* et de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de *Moïse* était un peu singulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte et l'adore ; son petit-fils se fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encore faite, et que vous tâtonnâtes long - temps avant d'être de parfaits israélites tels que vous l'êtes aujourd'hui ?

Vous répondez à ma question que notre *S' Pierre Simon Barjone* en a fait autant , et

qu'il commença son apostolat par renier son maître. Je n'ai rien à répliquer, sinon qu'il faut toujours se défier de soi. Et je me défie si fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous assurant de toute mon indulgence, et en vous demandant la vôtre.

CINQUIÈME LETTRE.

Assassinats juifs. Les Juifs ont-ils été anthropophages? leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères et mères ont-ils immolé leurs enfans? et de quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

MESSIEURS,

J'AI un peu gourmandé votre secrétaire. Il n'est pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant leurs maîtres; mais l'ignorance orgueilleuse révolte dans un chrétien qui se fait valet d'un juif. Je m'adresse directement à vous pour n'avoir plus affaire à votre livrée.

Calamités juives et grands assassinats.

PERMETTEZ-MOI d'abord de m'attendrir sur toutes vos calamités; car outre les deux cents

trente-neuf mille vingt israélites , tués par l'ordre du Seigneur , je vois la fille de *Jephté* immolée par son père. *Il lui fit comme il l'avait voué.* Tournez-vous de tous les sens ; tordez le texte , disputez contre les pères de l'Eglise : il lui fit comme il avait voué ; et il avait voué d'égorger sa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de grâces !

Oui , vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur ; mais consolez-vous , je vous ai dit souvent que nos Velches et toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà *M. de Bougainville* qui revient de l'île de Taïti , de cette île de Cythère dont les habitans paisibles , doux , humains , hospitaliers , offrent aux voyageurs tout ce qui est en leur pouvoir , les fruits les plus délicieux et les filles les plus belles , les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs ; et ces jongleurs les forcent à sacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs dieux.

Je vois soixante et dix frères d'*Abimelech* écrasés sur une même pierre par cet *Abimelech* fils de *Gédéon* et d'une coureuse. Ce fils de *Gédéon* était mauvais parent ; et ce *Gédéon* , l'ami de DIEU , était bien débauché.

Votre lévite qui vient sur son âne à Gabaa ; les Gabaonites qui veulent le violer , sa pauvre femme qui est violée à sa place , et qui meurt

à la peine , la guerre civile qui en est la suite , toute votre tribu de Benjamin exterminée , à six cents hommes près , me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout d'un coup cinq belles villes que le Seigneur vous destinait au bout du lac de Sodome , et cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité , c'est bien pis que ce dont on accuse vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous , quand je vois le meurtre , la bestialité , constatés chez vos ancêtres qui sont nos premiers pères spirituels et nos proches parens selon la chair ? Car enfin , si vous descendez de *Sem* , nous descendons de son frère *Japhet*. Nous sommes évidemment cousins.

Roitelets , ou Melchim juifs.

VOTRE *Samuel* avait bien raison de ne pas vouloir que vous eussiez des roitelets ; car presque tous vos roitelets sont des assassins , à commencer par *David* qui assassine *Miphiboseth* fils de *Jonathas* son tendre ami qu'il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes , qui assassine *Uriah* le mari de la *Bethzabée* , qui assassine jusqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de son protecteur *Achis* ; qui commande en mourant qu'on assassine *Joab* son

général, et *Semei* son conseiller ; à commencer, dis-je, par ce *David* et par *Salomon* qui assassine son propre frère *Adonias* embrassant en vain l'autel ; et à finir par *Hérode le grand* qui assassine son beau-frère, sa femme, tous les parens, et ses enfans même.

Je ne vous parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet, ce grand *Hérode*, fit égorger dans le village de Bethléem ; ils sont enterrés, comme vous le savez, à Cologne avec nos onze mille vierges ; et on voit encore un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette histoire authentique parce qu'elle n'est pas dans votre canon, et que votre *Flavien Joseph* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cents mille hommes tués dans la seule ville de Jérusalem pendant le siège qu'en fit *Titus*.

Par ma foi, la nation chérie est une nation bien malheureuse.

Si les Juifs ont mangé de la chair humaine.

P A R M I vos calamités, qui m'ont fait tant de fois frémir, j'ai toujours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'est arrivé que dans les grandes occasions, que ce n'est pas vous que le Seigneur invitait à sa table pour

manger

manger le cheval et le cavalier , que c'étaient les oiseaux qui étaient les convives ; je le veux croire. (*)

Si les dames juives couchèrent avec des boucs.

Vous prétendez que vos mères n'ont pas touché avec des boucs , ni vos pères avec des chèvres. Mais , dites-moi , Messieurs , pourquoi vous êtes le seul peuple de la terre à qui les lois aient jamais fait une pareille défense ? Un législateur se ferait-il jamais avisé de promulguer cette loi bizarre , si le délit n'avait pas été commun ?

Si les Juifs immolèrent des hommes.

Vous osez assurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur ; et qu'est-ce donc que le meurtre de la fille de *Jephthé* , réellement immolée , comme nous l'avons déjà prouvé par vos propres livres ?

Comment expliquerez-vous l'anathème des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous prîtes chez les Madianites trente-deux mille pucelles et soixante et un mille ânes ? Je ne vous dirai pas ici qu'à

(*) Voyez ANTHROPOPHAGES.

ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelle ; mais je vous demanderai ce que c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, selon votre livre des Nombres , feize mille filles pour vos soldats , feize mille filles pour vos prêtres ; et sur la part des soldats on préleva trente-deux filles pour le Seigneur. Qu'en fit-on ? vous n'aviez point de religieuses. Qu'est-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres , sinon du sang ?

Le prêtre *Samuel* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag* , à qui le roitelet *Saül* avait fauvé la vie ? ne le sacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur ?

Ou renoncez à vos livres auxquels je crois fermement , selon la décision de l'Eglise ; ou avouez que vos pères ont offert à DIEU des fleuves de sang humain , plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

Des trente-deux mille pucelles, des soixante et quinze mille bœufs, et du fertile désert de Madian.

QUE votre secrétaire cesse de tergiverfer , d'équivoquer sur le camp des Madianites et sur leurs villages. Je me soucie bien que ce soit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée misérable et déserte , que votre

prêtre-boucher *Eléazar*) général des armées juives , ait trouvé soixante et douze mille bœufs , soixante et un mille ânes , six cents soixante et quinze mille brebis , sans compter les beliers et les agneaux !

Or , si vous prêtez trente-deux mille petites filles , il y avait apparemment autant de petits garçons , autant de pères et de mères. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs , dans un désert où l'on ne boit que de l'eau faumâtre , où l'on manque de vivres , et qui n'est habité que par quelques arabes vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout au plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus de huit lieues de long et de large sur toutes les cartes.

Mais qu'il soit aussi grand , aussi fertile , aussi peuplé que la Normandie ou le Milanais , cela ne m'importe : je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome , je vous demanderai toujours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre secrétaire a-t-il été chargé par vous de supputer combien de bœufs et de filles peut nourrir le beau pays de Madian ?

J'habite un canton , Messieurs , qui n'est pas

la terre promise ; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre sol est d'une bonté très-médiocre. Votre secrétaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs ; je vous assure , Messieurs , que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre secrétaire veut tripler le revenu de mes terres , je lui donnerai de bons gages , et je ne le payerai pas en rescriptions sur les receveurs généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureusement cet homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages , je lui en souhaite. Notre petit pays est de l'étendue de Madian ; il contient environ quatre mille ivrognes , une douzaine de procureurs , deux hommes d'esprit , et quatre mille personnes du beau sexe , qui ne sont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille personnes , supposé que le greffier qui m'a produit ce compte n'ait pas exagéré de moitié selon la coutume. Vos prêtres et les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente-deux mille pucelles pour leur usage. C'est ce qui me donne de grands scrupules sur les dénombremens du peuple romain , du temps que son empire s'étendait à quatre lieues

du mont Tarpéïen, et que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enseignes. Peut-être ne savez-vous pas que les Romains passèrent cinq cents années à piller leurs voisins, avant d'avoir aucun historien, et que leurs dénombremens sont fort suspects ainsi que leurs miracles.

A l'égard des soixante et un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian, c'est assez parler d'ânes.

Des enfans juifs immolés par leurs mères.

JE vous dis que vos pères ont immolé leurs enfans, et j'appelle en témoignage vos prophètes. *Isaïe* leur reproche ce crime de Cannibales (h) : *Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au Seigneur *Adonai* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles; que c'était à quelque autre Dieu. Il importe bien vraiment que vous ayez appelé *Melkom* ou *Sadaï*, ou *Baal* ou *Adonai*, celui à qui vous immoliez vos enfans ! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos pères faisaient ces offrandes. Eh bien, je vous plains encore davantage de

(h) *Isaïe*, chap. LVII, v. 7.

descendre d'aïeux parricides et idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos pères furent toujours idolâtres pendant quarante ans dans le désert de Sinäi, comme le disent expressément *Jérémie*, *Amos* et *S' Etienne*.

Vous étiez idolâtres du temps des juges; et le petit-fils de *Moïse* était prêtre de la tribu de Dan, idolâtre toute entière, comme nous l'avons vu; car il faut insister, inculquer, sans quoi tout s'oublie.

Vous étiez idolâtres sous vos rois; vous n'avez été fidelles à un seul Dieu qu'après qu'*Esdras* eut restauré vos livres. C'est là que votre véritable culte non interrompu commence. Et par une providence incompréhensible de l'Être suprême, vous avez été les plus malheureux de tous les hommes depuis que vous avez été les plus fidelles, sous les rois de Syrie, sous les rois d'Égypte, sous *Hérode* l'iduméen, sous les Romains, sous les Persans, sous les Arabes, sous les Turcs, jusqu'au temps où vous me faites l'honneur de m'écrire, et où j'ai celui de vous répondre.

S I X I E M E L E T T R E.

Sur la beauté de la terre promise.

NE me reprochez pas de ne vous point aimer : je vous aime tant , que je voudrais que vous fussiez tous dans Hershalaïm au lieu des turcs qui dévastaient tout votre pays , et qui ont bâti cependant une assez belle mosquée sur les fondemens de votre temple et sur la plate-forme construite par votre *Hérode*.

Vous cultiveriez ce malheureux désert comme vous l'avez cultivé autrefois , vous porteriez encore de la terre sur la croupe de vos montagnes arides ; vous n'auriez pas beaucoup de blé , mais vous auriez d'assez bonnes vignes , quelques palmiers , des oliviers et des pâturages.

Quoique la Palestine n'égale pas la Provence , et que Marseille seule soit supérieure à toute la Judée qui n'avait pas un port de mer ; quoique la ville d'Aix soit dans une situation incomparablement plus belle que Jérusalem , vous pourriez faire de votre terrain à peu - près ce que les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaisir dans votre détestable jargon votre détestable musique.

Il est vrai que vous n'auriez point de chevaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm, et qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manquerez souvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pourriez voiturier des marchandises à Damas, à Seïde sur vos ânes, ou même sur des chameaux que vous ne connûtes jamais du temps de vos melchims, et qui vous feraient d'un grand secours. Enfin, un travail assidu, pour lequel l'homme est né, rendrait fertile cette terre que les seigneurs de Constantinople et de l'Asie mineure négligent.

Elle est bien mauvaise cette terre promise. Connaissez-vous *S^t Jérôme*? c'était un prêtre chrétien; vous ne lisez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très-long-temps dans votre pays; c'était un très-docte personnage, peu endurant, à la vérité, et prodigue d'injures quand il était contredit; mais sachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était sa passion dominante, la colère n'était que la seconde. Il s'était fait prêtre avec son ami *Vincent*, à condition qu'ils ne diraient jamais la messe ni vêpres (*i*), de peur d'être trop interrompus dans leurs études; car étant

(*i*) C'est-à-dire qu'ils ne feraient aucune fonction sacerdotale.

directeurs de femmes et de filles , s'ils avaient été obligés encore de vaquer aux œuvres presbytériales , il ne leur serait pas resté deux heures dans la journée pour le grec , le chaldéen et l'idiome judaïque. Enfin , pour avoir plus de loisir , *Jérôme* se retira tout-à-fait chez les Juifs , à Bethléem , comme l'évêque d'Avranches *Huet* se retira chez les jésuites à la maison professe , rue Saint - Antoine , à Paris.

Jérôme se brouilla , il est vrai , avec l'évêque de Jérusalem nommé *Jean* , avec le célèbre prêtre *Rufin* , avec plusieurs de ses amis : car , ainsi que je l'ai déjà dit , *Jérôme* était colère et plein d'amour propre ; et *S' Augustin* l'accuse d'être inconstant et léger (*k*) ; mais enfin il n'en était pas moins saint , il n'en était pas moins docte ; son témoignage n'en est pas moins recevable sur la nature du misérable pays dans lequel son ardeur pour l'étude et sa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaisance de lire sa lettre à *Dardanus* , écrite l'an 414 de notre ère vulgaire , qui est , suivant le comput juif , l'an du monde 4000 , ou 4001 , ou 4003 , ou 4004 , comme on voudra.

(*k*) En récompense *Jérôme* écrit à *Augustin* dans sa cent-quatorzième lettre : Je n'ai point critiqué vos ouvrages , car je ne les ai jamais lus ; et si je voulais les critiquer , je pourrais vous faire voir que vous n'entendez point les pères grecs Vous ne savez pas même ce dont vous parlez.

„ (1) Je prie ceux qui prétendent que le
 „ peuple juif , après sa sortie d’Égypte , prit
 „ possession de ce pays qui est devenu pour
 „ nous , par la passion et la résurrection du
 „ Sauveur , une véritable terre de promesse ;
 „ je les prie , dis-je , de nous faire voir ce
 „ que ce peuple en a possédé. Tout son
 „ domaine ne s’étendait que depuis Dan jus-
 „ qu’à Bersabée , c’est-à-dire l’espace de cent
 „ soixante milles de longueur. L’Écriture
 „ sainte n’en donne pas davantage à *David* et
 „ à *Salomon*. J’ai honte de dire quelle
 „ est la largeur de la terre promise , et je
 „ crains que les païens ne prennent de là
 „ occasion de blasphémer. On ne compte
 „ que quarante et six milles depuis Joppé
 „ jusqu’à notre petit bourg de Bethléem ,
 „ après quoi on ne trouve plus qu’un affreux
 „ désert. „

Lisez aussi la lettre à une de ses dévotes ,
 où il dit qu’il n’y a que des cailloux et point
 d’eau à boire de Jérusalem à Bethléem ; mais
 plus loin , vers le Jourdain , vous auriez d’assez
 bonnes vallées dans ce pays hérissé de mon-
 tagnes pelées. C’était véritablement une con-
 trée de lait et de miel , comme vous disiez ,
 en comparaison de l’abominable désert d’Oreb

(1) Lettre très-importante de *Jérôme*.

et de Sinäi dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuse est la terre promise par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar sont la terre promise en comparaison des petits cantons suisses. Toute la Palestine est un fort mauvais terrain en comparaison de l'Égypte, dont vous dites que vous sortîtes en voleurs; mais c'est un pays délicieux si vous le comparez aux déserts de Jérusalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinäi, de Cadès-Barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourrez. Je vous demande seulement deux ou trois familles hébraïques pour établir au mont Krapac, où je demeure, un petit commerce nécessaire. Car si vous êtes de très-ridicules théologiens (et nous aussi), vous êtes des commerçans très-intelligens, ce que nous ne sommes pas.

S E P T I E M E L E T T R E.

Sur la charité que le peuple de Dieu et les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.

MA tendresse pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pendant des siècles ; nous vous avons arraché les dents pour vous forcer à nous donner votre argent ; nous vous avons chassés plusieurs fois par avarice , et nous vous avons rappelés par avarice et par bêtise ; nous vous faisons payer encore dans plus d'une ville la liberté de respirer l'air ; nous vous avons sacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume ; nous vous avons brûlés en holocaustes : car je ne veux pas , à votre exemple , dissimuler que nous ayons offert à DIEU des sacrifices de sang humain. Toute la différence est que nos prêtres vous ont fait brûler par des laïques , se contentant d'appliquer votre argent à leur profit , et que vos prêtres ont toujours immolé les victimes humaines de leurs mains sacrées. Vous fûtes des monstres de cruauté et de fanatisme en Palestine , nous l'avons été dans notre Europe ; oublions tout cela , mes amis.

Voulez - vous vivre paisibles ? imitez les

Baniens et les Guèbres ; ils font beaucoup plus anciens que vous , ils font dispersés comme vous , ils font sans patrie comme vous. Les Guèbres surtout , qui font les anciens Persans , font esclaves comme vous après avoir été long - temps vos maîtres. Ils ne disent mot ; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans , tâchez d'être des animaux pensans.

J U L I E N.

S E C T I O N P R E M I E R E.

ON rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs , ou mercenaires , ou fanatiques , parlent du barbare et de l'efféminé *Constantin* comme d'un dieu , et traitent de scélérat le juste , le sage , le grand *Julien*. Tous les auteurs , copistes des premiers , répètent la flatterie et la calomnie ; elles deviennent presque un article de foi. Enfin le temps de la saine critique arrive ; et au bout de quatorze cents ans , des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans *Constantin* un heureux ambitieux qui se moque de DIEU et des hommes. Il a l'insolence de seindre que DIEU lui a envoyé dans les airs une enseigne qui lui assure la

victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parens , et il s'endort dans la mollesse ; mais il était chrétien , on le canonisa.

Julien est sobre , chaste , désintéressé , valeureux , clément ; mais il n'était pas chrétien ; on l'a regardé long-temps comme un monstre.

Aujourd'hui , après avoir comparé les faits , les monumens , les écrits de *Julien* et ceux de ses ennemis , on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme , il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille ; qu'ayant été persécuté , emprisonné , exilé , menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare *Constance* , il ne les persécuta jamais ; qu'au contraire , il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres , et on admire. *Les Galiléens* , dit-il , *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil et les prisons ; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés , élargi leurs prisonniers ; j'ai rendu leurs biens aux pros crits ; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens , qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres. Quelle lettre ! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur ! Dix chrétiens conspirèrent contre sa vie ; on les découvrit , il leur*

pardonne. Quel homme ! mais quels lâches fanatiques que ceux qui ont voulu déshonorer sa mémoire !

Enfin , en discutant les faits , on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan* , hors le goût si long-temps pardonné aux Grecs et aux Romains ; toutes les vertus de *Caton* , mais non pas son opiniâtreté et sa mauvaise humeur ; tout ce qu'on admira dans *Jules-César* , et aucun de ses vices ; il eut la continence de *Scipion* ; enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui , après le calomniateur *Théodoret* , qu'il immola une femme dans le temple de Carrès pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel , en disant à JESUS-CHRIST : Tu as vaincu , Galiléen ; comme s'il eût combattu contre JESUS en faisant la guerre aux Perses ; comme si ce philosophe , qui mourut avec tant de résignation , avait reconnu JESUS ; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air , et que l'air était le ciel ! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Eglise ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules , comme faisaient les frivoles citoyens d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal

peignée , et la manière dont il marchait. Mais, M. l'abbé de *la Bletterie* , vous ne l'avez pas vu marcher , et vous avez lu ses lettres et ses lois , monumens de ses vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe sale et la démarche précipitée , pourvu que son cœur fût magnanime , et que tous ses pas tendissent à la vertu ?

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à *Julien* d'avoir voulu faire mentir la prophétie de JESUS-CHRIST en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle , et que ce miracle ne convertit ni *Julien* , ni *Alipius* intendant de cette entreprise , ni personne de sa cour ; et là-dessus l'abbé de *la Bletterie* s'exprime ainsi : „ Lui et les philosophes de sa cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils „ savaient de physique pour dérober à la Divi- „ nité un prodige si éclatant. La nature fut „ toujours la ressource des incrédules ; mais „ elle sert la religion si à propos qu'ils devraient „ au moins la soupçonner de collusion. „

Premièrement , il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'Évangile que jamais le temple juif ne serait rebâti. L'évangile de *Matthieu* , écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par *Titus* , prophétise , il est vrai , qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'iduméen

Hérode

Hérode ; mais aucun évangéliste ne dit qu'il ne fera jamais rebâti.

Secondement , qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif , ou un magasin , ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs et des vaches ?

Troisièmement , on ne fait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui , selon quelques - uns , brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi JESUS aurait brûlé les ouvriers de l'empereur *Julien* , et qu'il ne brûla point ceux du calife *Omar* , qui long-temps après bâtit une mosquée sur les ruines du temple ; ni ceux du grand *Saladin* qui rétablit cette même mosquée. JESUS avait-il tant de prédilection pour les mosquées des musulmans ?

Quatrièmement , JESUS , ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem , n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement , JESUS a prédit plusieurs choses dont DIEU n'a pas permis l'accomplissement ; il a prédit la fin du monde et son avènement dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté , à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encore , et durera vraisemblablement assez long-temps. (a)

(a) *Luc* , chap. I , v. 2.

Sixièmement , si *Julien* avait écrit ce miracle , je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule ; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise , qu'ils tuèrent les ouvriers , et firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais *Julien* n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre temps l'édification du temple , et il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septièmement , ce prodige est rapporté dans *Ammien Marcellin* qui était païen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens ; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un temps où on ne parlait que de prodiges et de contes de sorciers , *Ammien Marcellin* ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis *Tite - Live* jusqu'à de *Thou* inclusivement , toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement , si JESUS faisait des miracles , serait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même sacrifia , et où il fut circoncis ? ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiennes tant de nations qui se moquent du christianisme , ou plutôt pour

rendre plus doux et plus humains ces chrétiens qui, depuis *Arius* et *Athanase* jusqu'aux *Roland* et aux *Cavalier des Cévènes*, ont versé des torrens de sang, et se sont conduits en Cannibales ?

De là je conclus que la nature n'est point en collusion avec le christianisme, comme le dit *la Bletterie*; mais que *la Bletterie* est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit *Julien*: *Quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

La Bletterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de *Julien*, finit pourtant l'histoire de ce grand homme, en disant que sa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela est, tous les héros morts jeunes depuis *Alexandre* jusqu'à *Gustave-Adolphe*, ont donc été punis de DIEU. *Julien* mourut de la plus belle des morts, en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. *Jovien*, qui lui succéda, régna bien moins long-temps que lui, et régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, et je ne vois plus dans *la Bletterie* qu'un déclamateur de mauvaise foi; mais où sont les hommes qui osent dire la vérité ?

Le stoïcien *Libanius* fut un de ces hommes rares; il célébra le brave et clément *Julien* devant *Théodose* le meurtrier des *Theffaloniens*, mais *le Beau* et *la Bletterie* tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

SECTION II.

QU'ON suppose un moment que *Julien* a quitté les faux dieux pour la religion chrétienne; qu'alors on examine en lui l'homme, le philosophe et l'empereur, et qu'on cherche le prince qu'on osera lui préférer. Il n'y a pas encore long-temps qu'on ne citait son nom qu'avec l'épithète d'*apostat*; et c'est peut-être le plus grand effort de la raison, qu'on ait enfin cessé de le désigner de ce surnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'esprit de tolérance chez les savans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741, l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienfécances les plus communes, en appelant cet empereur *Julien l'apostat*? Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'*apostat* eût été traité d'*athée*.

Ce qui est très-singulier et très-vrai, c'est que, si vous faites abstraction de son malheureux changement; si vous ne suivez cet empereur ni dans les églises chrétiennes, ni aux temples idolâtres; si vous le suivez dans sa maison, dans les camps, dans les batailles; dans ses mœurs, dans sa conduite, dans ses écrits, vous le trouvez par-tout égal à *Marc-Aurèle*. Ainsi cet homme qu'on a peint abominable, est peut-être le premier des hommes, ou du

moins le second. Toujours sobre , toujours tempérant , n'ayant jamais eu de maîtresses , couchant sur une peau d'ours , et y donnant , à regret encore , peu d'heures au sommeil , partageant son temps entre l'étude et les affaires ; généreux , capable d'amitié , ennemi du faste , on l'eût admiré s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros , on le voit toujours à la tête des troupes , rétablissant la discipline militaire sans rigueur , aimé des soldats , et les contenant ; conduisant presque toujours à pied ses armées , et leur donnant l'exemple de toutes les fatigues ; toujours victorieux dans toutes ses expéditions jusqu'au dernier moment de sa vie , et mourant enfin en faisant fuir les Perses. Sa mort fut d'un héros , et ses dernières paroles d'un philosophe : *Je me soumets , dit-il , avec joie aux décrets éternels du ciel , convaincu que celui qui est épris de la vie quand il faut mourir , est plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à sa dernière heure de l'immortalité de l'ame ; sans regrets , nulle faiblesse ; il ne parle que de sa soumission à la Providence. Qu'on songe que c'est un empereur de trente-deux ans qui meurt ainsi , et qu'on voye s'il est permis d'insulter sa mémoire.

Si on le considère comme empereur , on le

voit refuser le titre de *dominus* qu'affectait *Constantin*, soulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à soixante et dix onces ces présens de couronnes d'or de trois à quatre cents marcs, que ses prédécesseurs exigeaient de toutes les villes, faire observer les lois, contenir ses officiers et ses ministres, et prévenir toute corruption.

Dix soldats chrétiens complotent de l'assassiner; ils sont découverts, et *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche, qui joignait l'insolence à la volupté, l'insulte; il ne s'en venge qu'en homme d'esprit; et, pouvant lui faire sentir la puissance impériale, il ne fait sentir à ce peuple que la supériorité de son génie. Comparez à cette conduite les supplices que *Théodose* (dont on a presque fait un saint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Thessalonique égorgés pour un sujet à peu-près semblable; et jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze et *Théodoret* ont cru qu'il fallait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas songé que le triomphe de cette religion était de l'emporter sur un grand homme, et même sur un sage, après avoir résisté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de sang, par une vengeance barbare. Comment un fait si public eût-il échappé à tous les autres historiens? on

fait qu'il ne versa dans Antioche que le sang des victimes. Un autre ose assurer qu'avant d'expirer il jeta son sang contre le ciel , et s'écria : *Tu as vaincu , Galiléen.* Comment un conte aussi insipide a-t-il pu être accredité ? était-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? et une telle action , et de tels mots étaient-ils dans son caractère ?

Des esprits plus sensés que les détracteurs de *Julien* demanderont comment il se peut faire qu'un homme d'Etat tel que lui , un homme de tant d'esprit , un vrai philosophe , pût quitter le christianisme dans lequel il avait été élevé , pour le paganisme dont il devait sentir l'absurdité et le ridicule ? Il semble que , si *Julien* écouta trop sa raison contre les mystères de la religion chrétienne , il devait écouter bien davantage cette même raison plus éclairée contre les fables des païens.

Peut-être , en suivant le cours de sa vie , et en observant son caractère , on verra ce qui lui inspira tant d'averfion contre le christianisme. L'empereur *Constantin*, son grand-oncle , qui avait mis la nouvelle religion sur le trône , s'était souillé du meurtre de sa femme , de son fils , de son beau-frère , de son neveu et de son beau-père. Les trois enfans de *Constantin* commencèrent leur funeste règne par égorger leur oncle et leurs cousins. On ne vit ensuite que

des guerres civiles et des meurtres. Le père, le frère aîné de *Julien*, tous ses parens, et lui-même encore enfant, furent condamnés à périr par *Constance* son oncle. Il échappa à ce massacre général. Ses premières années se passèrent dans l'exil; et enfin il ne dut la conservation de sa vie, sa fortune et le titre de César, qu'à l'impératrice *Eusébie*, femme de son oncle *Constance*, qui, après avoir eu la cruauté de proscrire son enfance, eut l'imprudence de le faire César, et ensuite l'imprudence plus grande de le persécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur singulière avec laquelle un évêque traita *Eusébie* sa bienfaitrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice qu'il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle vînt au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle reçût sa bénédiction en se courbant, et qu'elle se tint debout jusqu'à ce qu'il lui permît de s'asseoir. Les pontifes païens n'en usaient point ainsi avec les impératrices. Cet orgueil si opposé au christianisme dut faire des impressions profondes dans l'esprit d'un jeune homme, amoureux déjà de la philosophie et de la simplicité.

S'il se voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuse par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient

des

des audacieux et des intrigans , qui tous s'anathématisaient les uns les autres ; les partis d'*Arius* et d'*Athanaſe* remplissaient l'empire de confusion et de carnage. Les païens au contraire n'avaient jamais eu de querelle de religion. Il est donc naturel que *Julien* , élevé d'ailleurs par des philosophes païens , fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion malheureuse que les abus de la religion chrétienne lui inspirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus surpris de voir *Julien* quitter le christianisme pour les faux dieux , que de voir *Constantin* quitter les faux dieux pour le christianisme. Il est fort vraisemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'Etat , et que cet intérêt se mêla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque.

Les prêtres païens n'avaient point de dogmes ; ils ne demandaient que des sacrifices , et ces sacrifices n'étaient point commandés sous des peines rigoureuses. Les prêtres ne formaient point un Etat dans l'Etat. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs si condamnable. Il avait besoin d'un parti ; et s'il ne se fût piqué que d'être stoïcien , il aurait eu contre lui les prêtres des deux religions , et tous les faux zélés de l'une et de l'autre. Le peuple n'aurait pu alors supporter

qu'un prince se contentât de l'adoration pure d'un Etre pur et de l'observation de la justice. Il fallut opter entre deux partis qui se combattaient. Il est donc à croire que *Julien* se soumit aux cérémonies païennes, comme la plupart des princes et des grands vont dans les temples : ils y sont menés par le peuple même, et sont forcés de paraître souvent ce qu'ils ne sont pas. Le sultan des Turcs doit bénir *Omar* ; le soti de Perse doit bénir *Ali* : *Marc-Aurèle* lui-même s'était fait initier aux mystères d'*Eleusis*.

Il ne faut donc pas être surpris que *Julien* ait avili sa raison jusqu'à descendre à des pratiques superstitieuses ; mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodoret*, qui seul de tous les historiens rapporte qu'il sacrifia une femme dans le temple de la lune à Carrès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte absurde d'*Ammien*, que le génie de l'empire apparut à *Julien* avant sa mort, et avec cet autre conte non moins ridicule, que, quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem, il sortit de terre des globes de feu qui consumèrent tous les ouvrages et les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Les chrétiens et les païens débitaient également des fables sur *Julien* ; mais les fables des

chrétiens , ses ennemis , étaient toutes calomnieuses. Qui pourra jamais se persuader qu'un philosophe ait immolé une femme à la lune , et déchiré de ses mains ses entrailles ? une telle horreur est-elle dans le caractère d'un stoïcien rigide ?

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien ; il ne leur accordait point de faveurs , mais il ne les persécutait pas. Il les laissait jouir de leurs biens comme empereur juste , et écrivait contre eux comme philosophe. Il leur défendait d'enseigner dans les écoles les auteurs profanes , qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être persécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion , et les empêchait de se déchirer par leurs querelles sanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche que de les avoir quittés , de s'être trompé , de s'être fait tort à lui-même ; cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécration à la postérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers sans son changement de religion.

SECTION III.

QUOIQUE nous ayons déjà parlé de *Julien* à l'article *Apostat* ; quoique nous ayons , à l'exemple de tous les sages , déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrétien , et que d'ailleurs nous ayons rendu justice à toutes ses vertus , cependant nous sommes forcés d'en dire encore un mot.

C'est à l'occasion d'une imposture aussi absurde qu'atroce , que nous avons lue par hasard dans un de ces petits dictionnaires dont la France est inondée aujourd'hui , et qu'il est malheureusement trop aisé de faire. Ce dictionnaire théologique est d'un ex-jésuite nommé *Paulian* ; il répète cette fable si décréditée , que l'empereur *Julien* , blessé à mort en combattant contre les Perses , jeta son sang contre le ciel , en s'écriant : *Tu as vaincu , Galiléen* ; fable qui se détruit d'elle-même , puisque *Julien* fut vainqueur dans le combat , et que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le dieu des Perses.

Cependant *Paulian* ose affirmer que le fait est incontestable. Et sur quoi l'affirme-t-il ? sur ce que *Théodore* , l'auteur de tant d'infignes mensonges , le rapporte ; encore ne le rapporte-t-il que comme un bruit vague : il se

fert du mot , *on dit* (*b*). Ce conte est digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait sacrifié une femme à la lune , et qu'on trouva après sa mort un grand coffre rempli de têtes , parmi ses meubles.

Ce n'est pas le seul mensonge et la seule calomnie dont cet ex-jésuite *Paulian* se soit rendu coupable. Si ces malheureux savaient quel tort ils font à notre sainte religion , en cherchant à l'appuyer par l'imposture et par les injures grossières qu'ils vomissent contre les hommes les plus respectables , ils seraient moins audacieux et moins emportés ; mais ce n'est pas la religion qu'ils veulent soutenir , ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles ; et désespérant d'être lus des gens du monde , ils compilent , compilent , compilent du fatras théologique , dans l'espérance que leurs opuscules feront fortune dans les séminaires. (*)

On demande très-sincèrement pardon aux lecteurs sensés d'avoir parlé d'un ex-jésuite nommé *Paulian* , et d'un ex-jésuite nommé *Nonotte* , et d'un ex-jésuite nommé *Patouillet* ; mais , après avoir écrasé des serpents , n'est-il pas permis aussi d'écraser des puces ? (1)

(*b*) *Théodore* , chap. XXV.

(*) Voyez PHILOSOPHIE.

(1) M. de *Voltaire* a osé le premier rendre une justice entière à ce prince , l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais occupé le trône. Chargé , très-jeune , et au

fortir de l'école des philosophes , du gouvernement des Gaules , il les défendit avec un égal courage contre les Germains et contre les exacteurs qui les ravageaient au nom de *Constance*. Sa vie privée était celle d'un sage ; général habile et actif pendant la campagne , il devenait l'hiver un magistrat appliqué , juste et humain. *Constance* voulut le rappeler ; l'armée se souleva , et le força d'accepter le titre d'*auguste*. Les détails de cet événement transmis par l'histoire , nous y montrent *Julien* aussi irréprochable que dans le reste de sa vie. Il fallait qu'il choisît entre la mort et une guerre contre un tyran souillé de sang et de rapines , avili par la superstition et la mollesse , et qui avait résolu sa perte. Son droit était le même que celui de *Constantin* , qui n'avait pas à beaucoup près des excuses aussi légitimes.

Tandis que son armée , conduite par ses généraux , marche en Grèce , en traversant les Alpes et le nord de l'Italie , *Julien* , à la tête d'un corps de cavalerie d'élite , passe le Rhin , traverse la Germanie et la Pannonie , partie sur les terres de l'empire , partie sur celles des Barbares , et on le voit descendre des montagnes de Macédoine , lorsqu'on le croyait encore dans les Gaules. Cette marche unique dans l'histoire est à peine connue , car la haine des prêtres a envié à *Julien* jusqu'à sa gloire militaire.

En seize mois de règne il assura toutes les frontières de l'empire , fit respecter par-tout sa justice et sa clémence , étouffa les querelles des chrétiens qui commençaient à troubler l'empire , et ne répondit à leurs injures , ne combattit leurs intrigues et leurs complots que par des raisonnemens et des plaisanteries. Il fit enfin contre les Parthes cette guerre dont l'unique objet était d'affurer aux provinces d'Orient une barrière qui les mit à l'abri de toute incursion. Jamais un règne si court n'a mérité autant de gloire. Sous ses prédécesseurs , comme sous les princes qui lui ont succédé , c'était un crime capital de porter des vêtemens de pourpre : un de ses courtisans lui dénonça un jour un citoyen qui , soit par orgueil , soit par folie , s'était paré de ce dangereux ornement ; il ne lui manquait , disait-on , que des fouliers de pourpre. Portez-lui en une paire de ma part , dit *Julien* , afin que l'habillement soit complet.

La Satire des Césars est un ouvrage rempli de finesse et de philosophie ; le jugement sévère , mais juste et motivé , porté sur ces princes par un de leurs successeurs , est un monument unique dans l'histoire. Dans ses lettres à des philosophes , dans

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

QUI nous a donné le sentiment du juste et de l'injuste ? DIEU, qui nous a donné un cerveau et un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice et vertu ? quand elle nous apprend que deux et deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre

son discours aux Athéniens, il se montra supérieur en esprit et en talens à *Marc-Antonin*, son modèle, le seul empereur qui, comme lui, ait laissé des ouvrages. Pour bien juger les écrits philosophiques de *Julien* et son livre contre les chrétiens, il faut les comparer, non aux ouvrages des philosophes modernes, mais à ceux des philosophes grecs, des savans de son siècle, des pères de l'Eglise : alors on trouvera peu d'hommes qu'on puisse comparer à ce prince, mort à 32 ans, après avoir gagné des batailles sur le Rhin et sur l'Euphrate.

Il mourut au sein de la victoire, comme *Epaminondas*, et conversant paisiblement avec les philosophes qui l'avaient suivi à l'armée. Des fanatiques avaient prédit sa mort, et les Perses, loin de s'en vanter, en accusèrent la trahison des Romains. On fut obligé d'employer des précautions extraordinaires pour empêcher les chrétiens de déchirer son corps et de profaner son tombeau. *Jovien*, son successeur, était chrétien. Il fit un traité honteux avec les Perses, et mourut, au bout de quelques mois, d'excès de débauche et d'intempérance.

Ceux qui reprochent à *Julien* de n'avoir pas assuré à l'empire un successeur digne de le remplacer, oublient la brièveté de son règne, la nécessité de commencer par rétablir la paix, et la difficulté de pourvoir au gouvernement d'un empire immense dont la constitution exigeait un seul maître, ne pouvait souffrir un monarque faible, et n'offrait aucun moyen pour une élection paisible.

qui porte des feuilles et des fruits en fortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire né développé ; mais , répétons-le encore , DIEU nous fait naître avec des organes qui , à mesure qu'ils croissent , nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opère-t-il ? dites-le moi , jaunes habitans des îles de la Sonde , noirs Africains , imberbes Canadiens , et vous , *Platon* , *Cicéron* , *Epictète*. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain , de votre riz ou de votre manioc , au pauvre qui vous le demande humblement , que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage , que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête et du déshonnête. Le bien et le mal font souvent voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? nous-mêmes quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs , a bien écrit , dans tous les pays du monde , parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : *Socrate* et *Epicure* , *Confucée* et *Cicéron* , *Marc-Antonin* et *Amurat II* ont eu la même morale.

Redifons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de DIEU ; les dogmes sont différens , ils viennent de nous.

JESUS n'enseigna aucun dogme métaphysique , il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés et deux natures avec une seule personne. Il laissa aux cordeliers et aux jacobins , qui devaient venir douze cents ans après lui , le soin d'argumenter pour savoir si la mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grâce concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

DIEU avait donné la connaissance du juste et de l'injuste dans tous les temps qui précédèrent le christianisme. DIEU n'a point changé et ne peut changer : le fond de notre ame , nos principes de raison et de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques , des dogmes fondés sur ces distinctions , des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature , effrayée et soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares , crie à tous les hommes : Soyez justes , et non des sophistes persécuteurs.

Vous lisez dans le Sadder , qui est l'abrégé des lois de *Zoroastre* , cette sage maxime : *Quand il est incertain si une action qu'on te propose est juste ou injuste , abstiens-toi.* Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel législateur a mieux parlé ? Ce n'est pas là le système des opinions probables , inventé par des gens qui s'appelaient *la société de JESUS.*

J U S T I C E.

CE n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit que la justice est bien souvent très-injuste : *Summum jus , summa injuria* , est un des plus anciens proverbes. Il y a plusieurs manières affreuses d'être injuste ; par exemple , celle de rouer l'innocent *Calas* sur des indices équivoques , et de se rendre coupable du sang innocent pour avoir trop cru de vaines présomptions.

Une autre manière d'être injuste est de condamner au dernier supplice un homme qui mériterait tout au plus trois mois de prison : cette espèce d'injustice est celle des tyrans , et surtout des fanatiques , qui deviennent toujours tyrans dès qu'ils ont la puissance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité que par la lettre qu'un célèbre avocat

au conseil écrivit, en 1766, à M. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres professeurs de jurisprudence qui soient en Europe. (1)

Lettre à M. le marquis de Beccaria, professeur en droit public à Milan, au sujet de M. de Morangiés.

1772.

M O N S I E U R,

Vous enseignez les lois dans l'Italie, dont toutes les lois nous viennent, excepté celles qui nous sont transmises par nos coutumes bizarres et contradictoires, reste de l'antique barbarie, dont la rouille subsiste encore dans un des royaumes les plus florissans de la terre.

Votre livre sur les délits et les peines ouvrit les yeux à plusieurs jurisconsultes de l'Europe, nourris dans des usages absurdes et

(1) M. de *Voltaire*, dans les éditions précédentes, avait placé ici, sous le titre de *Lettre de M. Cassen à M. Beccaria*, un petit ouvrage qu'il avait fait imprimer séparément sous celui de *Relation de la mort du chevalier de la Barre*. Cette relation a été imprimée, dans cette édition, parmi les ouvrages de *Politique et Législation* (voyez *Politique*, tome III, p. 241), et on lui a substitué ici une autre lettre de M. de *Voltaire* à M. *Beccaria*, sur le procès de M. de *Morangiés*. Ses autres écrits sur cette affaire se trouvent dans le volume cité, pages 327 et suiv.

inhumains ; et on commença par-tout à rougir de porter encore les anciens habits de sauvages.

On demanda votre sentiment sur le supplice affreux auquel avaient été condamnés deux jeunes gentilshommes sortant de l'enfance , dont l'un , échappé aux tortures , est devenu l'un des meilleurs officiers d'un très-grand roi , et l'autre qui donnait les plus chères espérances , mourut en sage d'une mort affreuse , sans ostentation et sans faiblesse , au milieu de cinq bourreaux. Ces enfans étaient accusés d'une indécence en action et en paroles , faute que trois mois de prison auraient assez punie , et que l'âge aurait infailliblement corrigée.

Vous répondîtes que leurs juges étaient des assassins , et l'Europe pensa comme vous.

Je vous consultai sur les jugemens de cannibales contre *Calas* , contre *Sirven* , contre *Montbailli* , et vous prévîntes les arrêts émanés depuis du chef de notre justice , de nos maîtres des requêtes , et des tribunaux qui ont justifié l'innocence condamnée , et qui ont rétabli l'honneur de notre nation.

Je vous consulte aujourd'hui sur une affaire d'une nature bien différente. Elle est à la fois civile et criminelle. C'est un homme de qualité , maréchal de camp dans nos armées , qui

soutient seul son honneur et sa fortune contre une famille entière de citoyens pauvres et obscurs, et contre une foule de gens de la lie du peuple, dont les cris se font entendre par toute la France.

La famille pauvre accuse l'officier général de lui voler cent mille écus par la fraude et par la violence. L'officier général accuse ces indigens de lui voler cent mille écus par une manœuvre également criminelle. Ces pauvres se plaignent, non-seulement d'être en risque de perdre un bien immense qu'ils n'ont jamais paru posséder, mais d'avoir été tyrannisés, outragés, battus par des officiers de justice, qui les ont forcés de s'avouer coupables, et de consentir à leur ruine et à leur châtement. Le maréchal de camp proteste que ces imputations de fraude et de violence sont des calomnies atroces. Les avocats des deux parties se contredisent sur tous les faits, sur toutes les inductions, et même sur tous les raisonnemens; leurs mémoires sont des tissus de démentis; chacun traite son adversaire d'inconséquent et d'absurde: c'est la méthode de toutes les disputes.

Quand vous aurez eu, Monsieur, la bonté de lire leurs mémoires que j'ai l'honneur de vous envoyer, et qui sont assez connus en France, souffrez que je vous soumette mes difficultés; elles sont dictées par l'impartialité.

Je ne connais ni aucune des parties , ni aucun des avocats. Mais , ayant vu pendant près de quatre-vingts ans la calomnie et l'injustice triompher tant de fois , il m'est permis de chercher à pénétrer dans le labyrinthe habité par ces monstres.

Présomptions contre la famille Verron.

1°. VOILA d'abord quatre billets à ordre pour cent mille écus , faits dans toutes les règles par un officier chargé d'ailleurs de dettes ; ils sont au profit d'une femme , nommée *Verron* , qui se dit veuve d'un banquier. Ils sont réclamés par son petit-fils *du Jonquay* , son héritier , nouvellement reçu docteur ès lois , quoiqu'il ne sache pas même l'orthographe. Cela suffit-il ? oui , dans une affaire ordinaire ; non , si dans ce cas - ci , très - extraordinaire , il est d'une extrême vraisemblance que le docteur ès lois n'a jamais porté ni pu porter l'argent qu'il prétend avoir livré au nom de son aïeule ; si la grand'mère , qui subsistait à peine dans un galetas du malheureux métier de prêteuse sur gages , n'a jamais pu posséder les cent mille écus ; si enfin le petit-fils et sa propre mère ont avoué et signé librement qu'ils ont voulu voler le maréchal de camp , et qu'il n'a jamais reçu que douze cents francs , au

lieu de trois cents mille livres : l'affaire alors vous paraît-elle éclaircie ? et le public est-il assez instruit des préliminaires ?

2°. Je m'en rapporte à vous , Monsieur ; est-il probable qu'une pauvre veuve d'un inconnu , qu'on dit avoir été un vil agioteur et non un banquier , ait pu avoir une somme si considérable à prêter au hasard à un officier publiquement endetté ? Le maréchal de camp soutient enfin que l'agioteur , mari de cette femme , mourut insolvable ; que son inventaire même ne fut pas payé ; que ce prétendu banquier fut d'abord garçon boulanger chez M. le duc de *Saint-Agnan* , ambassadeur en Espagne ; qu'il fit ensuite le métier de courtier à Paris , et qu'il fut obligé par M. *Hérait* , lieutenant de police , de rendre des billets à ordre , ou lettres de change , qu'il avait extorqués d'un jeune homme ; tant la malédiction semble être sur cette famille pour les billets à ordre. Si tout cela est prouvé , vous paraît-il vraisemblable que cette famille ait prêté cent mille écus à un officier obéré , qu'elle ne connaissait pas ?

3°. Trouvez-vous probable que le petit-fils de l'agioteur , docteur ès lois , ait couru cinq lieues à pied , ait fait vingt-six voyages , ait monté et descendu trois mille marches , le tout pendant cinq heures , sans s'arrêter , pour

porter *en secret* douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or à un homme auquel il donne le lendemain douze cents francs en public ? Une telle histoire vous paraît-elle inventée par un insensé très-mal-adroit ? Ceux qui la croient vous paraissent-ils sages ? que pensez-vous de ceux qui la débitent sans la croire ?

4°. Est-il probable que le jeune *du Jonquay*, docteur ès lois , et sa propre mère , aient avoué juridiquement et signé chez un premier juge , nommé chez nous commissaire , que toute cette histoire était fausse ; qu'ils n'avaient jamais porté cet or , et qu'ils étaient des fripons , si en effet ils ne l'avaient pas été , si le trouble et le remords ne leur avaient pas arraché cette confession de leur crime ? et quand ils disent ensuite qu'ils n'ont fait cet aveu chez le premier juge , que parce qu'on leur avait donné précédemment un coup de poing chez un procureur , cette excuse vous paraît-elle raisonnable ou absurde ?

N'est-il pas évident que si ce docteur ès lois a été battu en effet dans une autre maison , pour cette même affaire , il doit avoir demandé justice de cette violence à ce premier juge , au lieu de signer librement avec sa mère qu'ils sont coupables tous deux d'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Seraient-ils recevables à dire : Nous avons
signé

signé notre condamnation , parce que nous avons cru que le maréchal de camp avait gagné contre nous tous les officiers de la police et tous les premiers juges ?

Le bon sens permet-il d'écouter de telles raisons ? Aurait-on osé les proposer dans nos temps même de barbarie , où nous n'avions encore ni lois , ni mœurs , ni raison cultivée ?

Si j'en crois les mémoires très-circonstanciés du maréchal de camp , les coupables , ayant été mis en prison , ont d'abord persisté dans l'aveu de leur crime. Ils ont écrit deux lettres à celui qu'ils avaient chargé du dépôt des billets extorqués au maréchal de camp. Ils voulaient rendre ces billets ; ils étaient effrayés de leur délit qui pouvait les conduire aux galères ou à la potence. Ils se sont raffermis depuis. Ceux avec lesquels ils doivent partager le fruit de leur scélératesse les encouragent ; l'appât de cette somme immense les séduit tous. Ils appellent toutes les fraudes obscures de la chicane au secours d'un crime avéré. Ils profitent adroitement des détresses où l'officier obéré s'est trouvé quelquefois réduit , pour le faire croire capable de rétablir ses affaires par un vol de cent mille écus. Ils excitent la compassion de la populace qui amène bientôt tout Paris. Ils touchent de pitié des avocats qui se font un devoir d'employer pour eux leur éloquence , et de soutenir

le faible contre le puissant , le peuple contre la noblesse. L'affaire la plus claire devient la plus obscure. Un procès simple , que le magistrat de la police aurait terminé en quatre jours, se groffit , pendant plus d'un an , de la fange que tous les canaux de la chicane y apportent. Vous verrez que tout cet exposé est le résumé des mémoires produits dans cette cause fameuse.

Présomptions en faveur de la famille Verron.

VOICI maintenant les défenses de l'aïeule, de la mère et du petit-fils , docteur ès lois , contre ces fortes présomptions :

1°. Les cent mille écus (ou approchant) qu'on prétend que la veuve *Verron* n'a jamais possédés , lui furent donnés autrefois par son mari , en fidéicommiss avec de la vaisselle d'argent. Ce fidéicommiss lui fut apporté *en secret* six mois après la mort de ce mari , par un nommé *Chotard*. Elle les plaça , et toujours *en secret* , chez un notaire nommé *Gilet* , qui les lui rendit aussi secrètement , en 1760. Donc elle avait en effet les cent mille écus que son adversaire prétend qu'elle n'a jamais possédés.

2°. Elle est morte dans une extrême vieillesse pendant le cours du procès , en protestant, après avoir reçu les sacremens , que ces cent

mille écus ont été portés en or à l'officier général , par son petit-fils , en vingt - six voyages à pied , le 23 septembre 1771.

3°. Il n'est nullement probable qu'un officier, accoutumé à emprunter, et rompu aux affaires, ait fait des billets payables à ordre pour la somme de trois cents mille livres à un inconnu, sans avoir reçu cette somme.

4°. Il y a des témoins qui ont vu compter et arranger les sacs remplis de cet or , et qui ont vu le docteur ès lois le porter à pied , sous sa redingote , au maréchal de camp, en vingt-six voyages , en cinq heures de temps. Et il n'a fait ces vingt-six voyages étonnans que pour complaire au maréchal de camp , qui lui avait demandé le *secret*.

5°. Le docteur ès lois ajoute : Notre grand-mère et nous , nous vivions , à la vérité , dans un galetas , et nous prêtions sur gages quelque petit argent ; mais c'était par une sage économie ; c'était pour m'acheter une charge de conseiller au parlement , lorsque la magistrature était vénale. Il est vrai que mes trois sœurs gagnent leur vie au métier de couturière et de brodeuse ; mais c'est que ma grand-mère gardait tout pour moi. Il est vrai que je n'ai fréquenté que des entremetteuses , des cochers et des laquais ; j'avoue que je parle et que j'écris comme eux ; mais je n'en aurais pas

été moins digne d'être magistrat , en me formant avec le temps.

6°. Tous les honnêtes gens ont été touchés de notre malheur. M. *Aubourg* , l'un des plus dignes financiers de Paris , a pris notre parti généreusement , et sa voix nous a donné la voix publique.

Ces défenses paraissent plausibles en partie. Voici comme leur adversaire les réfute :

Raisons du maréchal de camp , contre les raisons de la famille Verron.

1°. LE conte du fidéicommiss est aux yeux de tout homme sensé aussi faux et aussi burlesque que le conte des vingt-six voyages à pied. Si le pauvre agioteur , mari de cette vieille , avait voulu donner en mourant tant d'or à sa femme , il le pouvait de la main à la main , sans employer un tiers.

S'il avait eu cette prétendue vaisselle d'argent , la moitié en appartenait à sa femme , commune en biens. Elle ne serait pas restée tranquille , pendant six mois , dans un bouge à deux cents francs par an , sans redemander sa vaisselle , et sans faire ses diligences. *Chotard* , l'ami prétendu de son mari et d'elle , ne l'aurait pas laissée six mois entiers dans une si grande indigence et dans une si cruelle inquiétude.

Il y a eu en effet un *Chotard*, mais c'était un homme perdu de dettes et de débauches, un banqueroutier frauduleux, qui emporta quarante mille écus aux fermes générales (*) dans lesquelles il avait un emploi, et qui probablement n'aurait pas donné cent mille écus à la veuve *Verron*, grand'mère du docteur ès lois.

La veuve *Verron* prétend qu'elle fit valoir son argent, et toujours secrètement, chez un notaire nommé *Gilet*, et on n'en trouve nul vestige dans l'étude de ce notaire.

Elle articule que ce notaire lui rendit son argent, encore secrètement, en 1760; et il était mort.

Si tous ces faits sont vrais, il faut avouer que la cause de *du Jonquay* et de la *Verron*, fondée sur une foule de mensonges ridicules, tombe évidemment avec eux.

2°. Le testament de la *Verron*, fait une demi-heure avant son dernier moment, ayant son Dieu et la mort sur les lèvres, est une pièce bien respectable, on oserait presque dire, sacrée. Mais si elle est au nombre de ces choses sacrées qu'on fait servir tous les jours au crime, si ce testament a été visiblement

(*) Deux fermiers généraux, MM. de *Mazières* et *Daugé*, l'attestent.

dicté par les intéressés au procès , si cette prêteuse sur gages , en recommandant son ame à DIEU , a manifestement menti à DIEU , de quel poids est alors cette pièce ? n'est-elle pas la plus forte preuve de l'imposture et de la scélératesse ?

On a toujours fait dire à cette femme , pendant le procès soutenu en son propre nom , qu'elle ne possédait que les cent mille écus qu'on voulait lui ravir , qu'elle n'a jamais eu que cette somme. Et la voilà qui , dans son testament , articule cinq cents mille livres ! Voilà deux cents mille francs de plus auxquels on ne s'attendait pas , et la veuve *Verron* , convaincue de son crime par sa propre bouche. Ainsi , dans cette étrange cause , l'imposture atroce et ridicule de la famille éclate de tous côtés pendant la vie de cette femme , et jusque dans les bras de la mort.

3°. Il est probable , il est prouvé que le maréchal de camp ne devait pas confier des billets à ordre pour cent mille écus à ce docteur inconnu , pour les négocier , sans exiger de lui une reconnaissance. Mais il a commis cette inadvertance , qui est la faute d'un cœur noble ; il a été séduit par la jeunesse , par la candeur et par la générosité apparente d'un homme de vingt-sept ans , prêt à être élevé à la magistrature , qui lui prêtait douze cents

francs pour une affaire urgente , et qui lui promettait de lui faire tenir cent mille écus dans peu de jours , par une compagnie opulente. C'est-là le fond et le nœud du procès. Il faut absolument examiner s'il est probable qu'un homme qu'on suppose avoir reçu près de cent mille écus en or , vienne le lendemain matin demander en hâte douze cents francs pour une affaire pressante , à celui-là même qui lui a donné la veille douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or.

Il n'y a là aucune vraisemblance.

Il est encore plus improbable , comme on l'a déjà dit , qu'un homme de distinction , un officier général , père de famille , pour récompenser celui qui vient de lui rendre le service inoui de lui prêter cent mille écus sans le connaître , ait par reconnaissance imaginé de le faire pendre ; lui qui , supposé nanti de cette somme immense , n'avait qu'à attendre paisiblement les échéances éloignées du paiement ; lui qui pour gagner du temps n'avait pas besoin de commettre le plus lâche des crimes ; lui qui n'en a jamais commis. Certes, il est plus naturel de penser que le petit-fils d'un agioteur fripon et d'une misérable prêteuse sur gages , a profité de la confiance aveugle d'un homme de guerre , pour lui extorquer cent mille écus , et qu'il a promis

de partager cette somme avec les hommes vils qui pourraient l'aider dans cette manœuvre.

4°. Il y a des témoins qui déposent en faveur de *du Jonquay* et de la *Verron*. Qui sont ces témoins ? que déposent-ils ?

C'est d'abord une nommée *Tourtera*, une courtière qui soutenait la *Verron* dans son petit commerce de prêteuse sur gages, et qui a été mise cinq fois à l'hôpital pour ses infamies scandaleuses ; ce qui est très-aisé à vérifier.

C'est un cocher nommé *Gilbert* qui, tantôt ferme dans le crime, et tantôt ébranlé, a déclaré chez une dame *Petit*, en présence de six personnes, qu'il avait été suborné par *du Jonquay*. Il a demandé plusieurs fois à d'autres personnes s'il était encore à temps de se rétracter, et réitéré ces propos devant témoins. (*)

De plus, il se peut encore que ce *Gilbert* se soit trompé et n'ait point menti. Il se peut qu'il ait vu quelque argent chez des prêteurs sur gages, et qu'on lui ait fait accroire qu'il y avait trois cents mille livres. Rien n'est plus dangereux, en bien des gens, qu'une tête chaude qui croit avoir vu ce qu'elle n'a pu voir.

(*) C'est ce que le comte de *Morangiés* articule. S'il en imposait, il serait trop coupable. S'il dit vrai, la cause est jugée.

C'est

C'est un nommé *Aubriot*, filleul de cette entremetteuse *Tourtera* et conduit par elle. Il dépose avoir vu dans une rue de Paris, le 23 septembre 1771, le docteur *du Jonquay* en manteau, portant des sacs.

Ce n'est pas là assurément une preuve bien forte que ce docteur ait fait ce jour-là même vingt-six voyages à pied, et ait couru cinq lieues pour donner *secrètement* douze mille quatre cents vingt-cinq louis, en attendant le reste. Il paraît clair qu'il alla ce jour-là chez le maréchal de camp, qu'il lui parla; et il paraît probable qu'il le trompa; mais il n'est pas clair qu'*Aubriot* l'y ait vu aller treize fois en un matin, et retourner treize fois. Il est encore moins clair que cet *Aubriot* ait pu voir ce jour-là tant de choses dans la rue, affligé de la vérole (il faut appeler les choses par leur nom), frotté de mercure ce jour même, les jambes chancelantes, la tête enflée, la langue hors de la bouche; ce n'est pas là le moment de courir. Son ami *du Jonquay* lui aurait-il dit :

„ Venez risquer votre vie pour me voir faire
„ cinq lieues de chemin, chargé d'or; je vais
„ donner toute la fortune de ma famille en
„ *secret* à un homme noyé de dettes; je veux
„ avoir en *secret*, pour témoin, un homme
„ de votre caractère? „ Cela n'est pas vraisemblable. Le chirurgien qui administrait le

mercure à ce Monsieur , atteste qu'il n'était guère en état de sortir ; et le fils de ce chirurgien , dans son interrogatoire , s'en rapporte à l'académie de chirurgie.

Mais enfin , qu'un homme vigoureux ait eu la force , dans cet état honteux et horrible , de prendre l'air , et de faire quelques pas dans une rue , qu'en résulte-t-il ? A-t-il vu *du Jonquay* faire vingt-six voyages du haut de son galetas à l'hôtel du maréchal de camp ? A-t-il vu douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or entre ses mains ? Quelqu'un a-t-il été témoin de ce prodige digne des mille et une nuits ? Non , sans doute , non , personne ; à quoi se réduisent donc tous ces témoignages qu'on allégué ?

5°. Que la fille de la *Verron* , dans son galetas , ait emprunté quelquefois de petites sommes sur gages , que la *Verron* en ait prêté pour faire son petit-fils conseiller au parlement , cela ne fait rien au fond de l'affaire ; il paraît toujours que ce magistrat n'a pas couru cinq lieues à pied pour porter cent mille écus ; et que le maréchal de camp ne les a jamais reçus.

6°. Un nommé *Aubourg* se présente , non-seulement comme témoin , mais comme protecteur , comme bienfaiteur de l'innocence opprimée. Les avocats de la famille *Verron*

font de cet homme un citoyen d'une vertu aussi intrépide que rare. Il a été sensible aux malheurs du docteur *du Jonquay*, de sa mère, de sa grand'mère qu'il ne connaissait pas. Il leur a offert son crédit et sa bourse, sans autre intérêt que le plaisir héroïque de secourir la vertu qu'on persécute.

A l'examen, il se trouve que ce héros de la bienfaisance est un malheureux qui a d'abord été laquais, puis tapissier, puis courtier, puis banqueroutier; et qui prête aujourd'hui sur gages, comme la *Verron* et la *Tourtera*. Il vole au secours des personnes de sa profession. Cette *Tourtera* lui a donné d'abord vingt-cinq louis pour disposer sa probité à prêter son ministère à la famille défolée. Le généreux *Aubourg* a eu la grandeur d'ame de faire un contrat avec la vieille aïeule presque mourante, par lequel elle lui donne cent quinze mille livres sur les cent mille écus que doit le maréchal de camp, à condition qu'*Aubourg* fera les frais du procès. Il prend même la précaution de faire ratifier ce marché dans le testament qu'on dicte à la vieille agioteuse, ou qu'on suppose prononcé par cette vieille. Cet homme vénérable espère donc partager un jour, avec quelques témoins, les dépouilles du maréchal de camp. C'est le grand cœur d'*Aubourg* qui a ourdi cette trame; c'est lui qui a conduit le procès dont il a fait

son patrimoine. Il a cru que des billets à ordre feraient infailliblement payés ; c'est un receleur qui partage le butin des voleurs , et qui en prend pour lui la meilleure part.

Telles sont les réponses du maréchal de camp. Je n'en diminue rien ; je n'y ajoute rien ; je ne fais que raconter.

Je vous ai exposé , Monsieur , toute la substance de ce procès , et tout ce qu'on allégué de plus fort des deux côtés.

Je vous demande à présent votre opinion sur ce qu'il faut prononcer en cas que les choses restent dans le même état , en cas qu'on ne puisse arracher irrévocablement la vérité d'aucun côté , et la manifester sans nuage.

Les raisons de l'officier général paraissent jusqu'ici convaincantes. L'équité naturelle est pour lui. Cette équité naturelle que DIEU a mise dans le cœur de tous les hommes est la base de toutes les lois. Faudra-t-il détruire ce fondement de toute justice pour condamner un homme à payer cent mille écus qu'il ne paraît pas devoir ?

Il a fait des billets pour cent mille écus dans la vaine espérance qu'on lui donnerait l'argent ; il a traité avec un jeune inconnu comme s'il avait traité avec le banquier du roi ou de l'impératrice reine. Ses billets auront-ils plus

de force que ses raisons ? On ne doit certainement que ce qu'on a reçu. Les billets , les polices, les reconnaissances, supposent toujours qu'on a touché l'argent. Mais s'il y a des preuves qu'on n'a rien touché , on ne doit rien rendre. S'il y a écrit contre écrit , le dernier annule l'autre. Or , ici le dernier écrit est celui de *du Jonquay* et de sa mère ; et il porte que leur adverse partie n'a jamais reçu d'eux les cent mille écus , et qu'ils sont des fripons.

Quoi ! parce qu'ils auront défavoué leur aveu , parce qu'ils auront reçu un coup de poing , on leur adjuderait le bien d'autrui ?

Je suppose (ce qui n'est pas vraisemblable) que les juges , liés par les formes , condamnent le maréchal de camp à payer ce qu'il ne doit point , ne ruinent-ils pas sa réputation ainsi que sa fortune ? Tous ceux qui se sont élevés contre lui dans cette étrange aventure , ne diront-ils pas qu'il a calomnieusement accusé ses adversaires d'un crime dont lui-même est coupable ? Il perdra son honneur à leurs yeux en perdant son bien. Il ne sera justifié que dans l'esprit de ceux qui examinent profondément. C'est toujours le très - petit nombre. Où sont les hommes qui aient le loisir , l'attention , la capacité , la bonne foi , de considérer toutes les faces d'une affaire qui ne les regarde pas ? Ils en jugent comme notre

ancien parlement condamnait les livres , sans les lire.

Vous le savez , on juge de tout sur des préjugés , sur parole , et au hasard. Personne ne fait réflexion que la cause d'un citoyen doit intéresser tous les citoyens , et que nous pouvons subir , avec désespoir , le sort sous lequel nous le voyons accablé avec des yeux indifférens. Nous écrivons tous les jours sur des jugemens portés par le sénat de Rome et par l'aréopage d'Athènes , à peine songeons-nous à ce qui se passe dans nos tribunaux !

Vous , Monsieur , qui embrassez l'Europe dans vos recherches et dans vos décisions , daignez me prêter vos lumières. Il se peut , à toute force , que des formalités de chicane que je ne connais pas , fassent perdre le procès au maréchal de camp ; mais il me semble qu'il le gagnera au tribunal du public éclairé , ce grand juge sans appel qui prononce sur le fond des choses , et qui décide de la réputation.

I.

I D É E.

SECTION PREMIÈRE.

QU'EST-CE qu'une idée ?

C'est une image qui se peint dans mon cerveau.

Toutes vos pensées sont donc des images ?

Affurément ; car les idées les plus abstraites ne sont que les suites de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes, et que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis ; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel est le peintre qui fait ce tableau ?

Ce n'est pas moi ; je ne suis pas assez bon dessinateur ; c'est celui qui m'a fait , qui fait mes idées.

Et d'où savez-vous que ce n'est pas vous qui faites des idées ?

De ce qu'elles me viennent très-souvent

malgré moi quand je veille , et toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc persuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croissent , qui blanchissent et qui tombent sans que vous vous en mêliez ?

Rien n'est plus évident ; tout ce que je puis faire c'est de les friser , de les couper , de les poudrer ; mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous feriez donc de l'avis de *Mallebranche* , qui disait que nous voyons tout en DIEU ?

Je suis bien sûr au moins que si nous ne voyons pas les choses dans le grand Etre , nous les voyons par son action puissante et présente.

Et comment cette action se fait - elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en savais pas un mot , et que DIEU n'a dit son secret à personne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur , courir mon sang dans mes veines ; j'ignore le principe de tous mes mouvemens ; et vous voulez que je vous dise comment je sens , et comment je pense ? cela n'est pas juste.

Mais vous savez au moins si votre faculté d'avoir des idées est jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il est bien vrai que *Tatien* , dans son discours aux Grecs , dit que l'ame est

composée manifestement d'un corps. *Irénee*, dans son chap. XXVI du second livre, dit que le Seigneur a enseigné que nos âmes gardent la figure de notre corps pour en conserver la mémoire. *Tertullien* assure, dans son second livre de l'Âme, qu'elle est un corps. *Arnobé*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire de Nyssé*, *Ambroise*, n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Eglise assurent que l'âme est sans aucune étendue, et qu'en cela ils sont de l'avis de *Platon*; ce qui est très-douteux. Pour moi, je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un et dans l'autre système; et après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penser.

Il est vrai; celui qui jouit en fait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il fait mieux, il est plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui sont venues y combattre les unes contre les autres, et qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles se sont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il est bien triste d'avoir tant d'idées, et de ne savoir pas au juste la nature des idées.

Je l'avoue ; mais il est bien plus triste , et beaucoup plus sot de croire savoir ce qu'on ne fait pas.

Mais si vous ne savez pas positivement ce que c'est qu'une idée , si vous ignorez d'où elles vous viennent , vous savez du moins par où elles vous viennent ?

Oui , comme les anciens Egyptiens , qui ne connaissant pas la source du Nil , savaient très-bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous savons très-bien que les idées nous viennent par les sens ; nous ignorons toujours d'où elles partent. La source de ce Nil ne sera jamais découverte.

S'il est certain que toutes les idées vous sont données par les sens , pourquoi donc la sorbonne , qui a si long - temps embrassé cette doctrine d'*Aristote* , l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius* ?

C'est que la sorbonne est composée de théologiens.

S E C T I O N I I.

Tout en DIEU. (1)

In Deo vivimus , movemur , et sumus.

Tout se meut , tout respire , et tout existe en Dieu.

ARATUS , cité et approuvé par S^t Paul , fit donc cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose :
Jupiter est quodcumque vides , quocumque moveris.

Mallebranche est le commentateur d'*Aratus* , de S^t Paul et de *Caton*. Il réussit d'abord en montrant les erreurs des sens et de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand système que tout est en DIEU , tous les docteurs dirent que le commentaire est plus obscur que le texte. Enfin , en creusant cet abyme , la tête lui tourna ; il eut des conversations avec le Verbe , il fut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes : il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles alarmes , à nous autres chétifs qui faisons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la pensée de *Mallebranche* dans le temps qu'il était sage ,

(1) Cette section est un extrait (fait par l'auteur) du *Commentaire sur Mallebranche*. Voyez Philosophie , tome I.

il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement , et rejeter ce que nous n'entendons pas. N'est-ce pas être imbécille que d'expliquer une obscurité par des obscurités ?

Je sens invinciblement que mes premières idées et mes sensations me sont venues malgré moi. Je conçois très - clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée ni sensation par eux-mêmes ; car comment se pourrait-il qu'un morceau de matière eût en soi la vertu de produire dans moi une pensée ?

Donc je suis mené malgré moi à penser que l'Être éternel, qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, &c. ? c'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On fait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée* que d'être réel nommé *mouvement* ; mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être particulier, nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement* ; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité triviale ; mais il est nécessaire de rebattre souvent cette vérité ; car les erreurs contraires sont plus triviales encore.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Être éternel et formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organisés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre ? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre ? non, sans doute. Tout ce qu'on en fait, est que le grain est doué de la faculté de végéter, et le cerf de celle de courir.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitât molem.*

Les sensations, les idées de ces animaux, peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables de lois mathématiques plus cachées ?

Mécanique des sens et des idées.

C'EST par ces lois que tout animal se meut pour chercher sa nourriture. Vous devez donc conjecturer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture , sans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal ; donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les sensations qui causent ces actions :

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin les instrumens merveilleux des sens ; aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux et la lumière , entre l'atmosphère et les oreilles , pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est impuissance ; la multiplicité des secours est faiblesse : donc il est à croire que tout marche par le même ressort.

Le grand Être fait tout.

NON-SEULEMENT nous ne pouvons nous donner aucune sensation , nous ne pouvons

même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible et intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, soit qu'il n'y en ait pas ; et il faut convenir que dans tous les systèmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en font la suite.

Puisque nous naissons ainsi sous sa main, *Mallebranche*, malgré toutes ses erreurs, aurait donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU ; comme *S^t Paul* le dit dans le langage de la théologie, *Aratus* et *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en DIEU* ?

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée ? ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'est pas si anti-philosophique qu'on l'a cru, de dire : C'est DIEU qui fait des idées

dans ma tête , de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout est donc une action de DIEU sur les créatures.

Comment tout est-il action de DIEU?

IL n'y a dans la nature qu'un principe universel , éternel et agissant ; il ne peut en exister deux ; car ils seraient semblables ou différens. S'ils sont différens , ils se détruisent l'un l'autre ; s'ils sont semblables , c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout infiniment varié annonce un seul principe ; ce principe doit agir sur tout être , ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tout être , il agit sur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un seul mouvement , un seul mode , une seule idée qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées , et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui , ce serait dire qu'il y a quelque chose hors du grand tout. DIEU étant le principe universel de toutes les choses , toutes existent donc en lui et par lui.

Ce système renferme celui de la *prémotion physique* ,

physique, mais comme une roue immense renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'exposer est trop vaste pour admettre aucune vue particulière.

La prémotion physique occupe l'Être universel des changemens qui se passent dans la tête d'un janséniste et d'un moliniste; mais pour nous autres, nous n'occupons l'Être des êtres que des lois de l'univers. La prémotion physique fait une affaire importante à DIEU de cinq propositions dont une sœur converse aura entendu parler; et nous faisons à DIEU l'affaire la plus simple de l'arrangement de tous les mondes.

La prémotion physique est fondée sur ce principe à la grecque, que, *si un être pensant se donnait une idée, il augmenterait son être*. Or nous ne savons ce que c'est qu'augmenter son être; nous n'entendons rien à cela. Nous disons qu'un être pensant se donnerait de nouveaux modes, et non pas une addition d'existence. De même que quand vous dansez, vos coulés, vos entrechats et vos attitudes ne vous donnent pas une existence nouvelle, qui nous semblerait absurde. Nous ne sommes d'accord avec la prémotion physique qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le système de la prémotion, et contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté : Dieu nous en garde ! Il n'y a qu'à s'entendre sur ce mot *Liberté* : nous en parlerons en son lieu ; et en attendant, le monde ira comme il est allé toujours, sans que les thomistes, ni leurs adverfaires, ni tous les disputeurs du monde, y puissent rien changer : et nous aurons toujours des idées sans savoir précisément ce que c'est qu'une idée.

I D E N T I T É.

Ce terme scientifique ne signifie que *même chose*. Il pourrait être rendu en français par *mêmeté*. Ce sujet est bien plus intéressant qu'on ne pense. On convient qu'on ne doit jamais punir que la personne coupable, le même individu, et point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'est réellement point le même individu que l'homme de vingt ; il n'a plus aucune des parties qui formaient son corps ; et s'il a perdu la mémoire du passé, il est certain que rien ne lie son existence actuelle à une existence qui est perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le sentiment continu de ce que vous avez été et de ce que vous êtes ; vous n'avez le sentiment de votre être passé que par la mémoire : ce n'est donc

que la mémoire qui établit l'identité, la même de votre personne.

Nous sommes réellement physiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'est le même fleuve par son lit, ses rives, sa source, son embouchure, par tout ce qui n'est pas lui; mais, changeant à tout moment son eau qui constitue son être, il n'y a nulle identité, nulle même de pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Hellepont pour lui avoir défobéi, et qui lui envoyait une paire de menottes; si le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, et que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de son fils, l'Euphrate aurait raison de lui répondre: Prenez-vous en aux flots qui roulaient dans le temps que votre fils se baignait: ces flots ne m'appartiennent point du tout; ils sont allés dans le golfe persique, une partie s'y est salée, une autre s'est convertie en vapeurs, et s'en est allée dans les Gaules par un vent de sud-est; elle est entrée dans les chicorées et dans les laitues que les Gaulois ont mangées: prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en est ainsi d'un arbre dont une branche cassée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'est plus le même arbre,

toutes ses parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'est point à cet arbre ; elle n'existe plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait absolument perdu la mémoire avant sa mort , et dont les membres seraient changés en d'autres substances , pourrait être puni de ses fautes , ou récompensé de ses vertus quand il ne serait plus lui-même ? J'ai lu dans un livre connu cette demande et cette réponse :

Demande. Comment pourrai-je être récompensé ou puni quand je ne serai plus , quand il ne restera rien de ce qui aura constitué ma personne ? ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre , pour me faire rentrer dans mon existence perdue ?

Réponse. C'est-à-dire que , si un prince avait égoïté sa famille pour régner , s'il avait tyrannisé ses sujets , il en serait quitte pour dire à DIEU : ce n'est pas moi , j'ai perdu la mémoire ; vous vous méprenez , je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

Cette réponse est très-louable , mais elle ne résout pas entièrement la question.

Il s'agit d'abord de savoir si l'entendement et la sensation font une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une substance créée; ce qui ne peut guère se décider par la philosophie, qui est si faible et si incertaine.

Ensuite il faut savoir si l'ame étant une substance, et ayant perdu toute connaissance du mal qu'elle a pu faire, étant aussi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec son corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut et doit, selon notre manière de raisonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaissance; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le souvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre présente aux délits anéantis dans son entendement, pour la faire la même personne qu'elle était sur terre; ou bien, si DIEU la jugerait à peu-près comme nous condamnons sur la terre un coupable, quoiqu'il ait absolument oublié ses crimes manifestes. Il ne s'en souvient plus; mais nous nous en souvenons pour lui; nous le punissons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il serve d'exemple aux vivans. Personne ne fait si ce mort est condamné ou absous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il sentit et qu'il exécuta autrefois le désir de mal faire. Mais si, quand il se présente

mort au tribunal de DIEU , il n'a plus rien de ce désir ; s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans ; s'il n'est plus du tout la même personne , qui DIEU punira-t-il en lui ?

Ces questions ne paraissent guère du ressort de l'esprit humain : il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule ; c'est toujours notre dernier asile.

Lucrèce avait en partie senti ces difficultés quand il peint dans son troisième livre un homme qui craint ce qui lui arrivera lorsqu'il ne sera plus le même homme :

Non radicitus è vitâ se tollit et evit ;

Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse.

Sa raison parle en vain ; sa crainte le dévore ,

Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'est pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adresser pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland* , qui fit sa propre épitaphe , la finit par ces mots : *Idem futurus Tolandus nunquam* ; il ne fera jamais le même *Toland*. Cependant il est à croire que DIEU l'aurait bien su retrouver s'il avait voulu ; mais il est à croire aussi que l'Etre qui existe nécessairement est nécessairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, du grec *Eidos*, figure; *Eidolos*, représentation d'une figure; *Latreuein*, servir, révéler, adorer. Ce mot adorer a, comme on fait, beaucoup d'acceptions différentes: il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect, se courber, se mettre à genoux, saluer, et enfin communément rendre un culte suprême. Toujours des équivoques.

Il est utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les païens étaient idolâtres, et que les Indiens sont encore des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appela personne païen avant *Théodose* le jeune. Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *pagorum incolæ*, *pagani*, qui conservèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est mahométan; et les Mahométans sont les implacables ennemis des images et de l'idolâtrie. Troisièmement, on ne doit point appeler idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parfis, ni certaines castes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIÈRE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?

IL paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de *gavache* que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, et celui de *maranes* que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au sénat de Rome, à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perse : *Etes-vous idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu : Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot idolâtre, idolâtrie, ni dans *Homère*, ni dans *Hésiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servît en dieux, qu'on les regardât comme des dieux.

Quand les capitaines romains et carthaginois se faisaient un traité, ils attestaient tous leurs dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces dieux, dont le dénombrement

était

était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les dieux comme présens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples ? du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les catholiques voient les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois et ce marbre. La différence entre eux et les catholiques n'est pas qu'ils eussent des images et que les catholiques n'en aient point ; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fautive, et que les images chrétiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'*Hercule*, et nous celle de *S^t Christophe* ; ils avaient *Esculape* et sa chèvre, et nous *S^t Roch* et son chien ; ils avaient *Mars* et sa lance, et nous *S^t Antoine* de Padoue et *S^t Jacques* de Compostelle.

Quand le consul *Pline* adresse les prières aux dieux immortels, dans l'exorde du panégyrique de *Trajan*, ce n'est pas à des images

qu'il les adresse. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganisme, ni les plus reculés, n'offrent un seul fait qui puisse faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des dieux qui habitent le haut Olympe. Le palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage sacré de la protection de *Pallas*; c'était elle qu'on vénérât dans le palladium : c'était notre sainte ampoule.

Mais les Romains et les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont sanctifié ces coutumes, et ne se disent point idolâtres.

Les femmes en temps de sécheresse portaient les statues des dieux après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nus, les cheveux épars; et aussitôt il pleuvait à seaux, comme dit *Pétrone*: *Et statim urceatim pluebat*. N'a-t-on pas consacré cet usage illégitime chez les gentils, et légitime parmi les catholiques? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nu-pieds des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession? Si un turc, un lettré chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance accuser les Italiens de mettre leur confiance dans les simulacres qu'ils promènent ainsi en procession.

S E C T I O N I I.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du temps de *Charles I*, on déclara la religion catholique idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens sont persuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent, et des figures qui sont l'ouvrage de leurs sculpteurs et de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux gentils.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains et des Grecs; et ensuite on est surpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèse avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il se faisait plus de miracles dans le temple d'*Esculape* à Epidaure que dans un autre de ses temples. La statue de *Jupiter Olympien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraie à celles d'une religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres ?

Notre-Dame de Lorette n'a-t-elle pas été préférée à Notre-Dame des Neiges , à celle des Ardens , à celle de Hall , &c. ? Ce n'est pas à dire qu'il y ait plus de vertu dans une statue à Lorette que dans une statue du village de Hall , mais nous avons eu plus de dévotion à l'une qu'à l'autre ; nous avons cru que celle qu'on invoquait aux pieds de ses statues daignait du haut du ciel répandre plus de faveurs , opérer plus de miracles dans Lorette que dans Hall. Cette multiplicité d'images de la même personne prouve même que ce ne sont point ces images qu'on vénère , et que le culte se rapporte à la personne qui est représentée ; car il n'est pas possible que chaque image soit la chose même : il y a mille images de S^t François , qui même ne lui ressemblent point , et qui ne se ressemblent point entre elles ; et toutes indiquent un seul S^t François , invoqué le jour de sa fête par ceux qui ont dévotion à ce saint.

Il en était absolument de même chez les païens : on n'avait imaginé qu'une seule divinité , un seul *Apollon* , et non pas autant d'*Apollons* et de *Dianes* qu'ils avaient de temples et de statues. Il est donc prouvé , autant qu'un point d'histoire peut l'être , que les anciens ne croyaient pas qu'une statue fût une divinité , que le culte ne pouvait

être rapporté à cette statue, à cette idole; et par conséquent les anciens n'étaient point idolâtres. C'est à nous à voir si on doit saisir ce prétexte pour nous accuser d'idolâtrie?

Une populace grossière et superstitieuse qui ne raisonnait point, qui ne savait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait au temple par oisiveté, et parce que les petits y font égaux aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, et qui n'était guère au-dessus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande *Diane* et de *Jupiter* tonnant, être frappée d'une horreur religieuse, et adorer sans le savoir la statue même. C'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos temples à nos paysans grossiers; et on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux bienheureux, aux mortels reçus dans le ciel qu'ils doivent demander leur intercession, et non à des figures de bois et de pierre.

Les Grecs et les Romains augmentèrent le nombre de leurs dieux par leurs apothéoses. Les Grecs divinisaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perfée*. Rome dressa des autels à ses empereurs. Nos apothéoses sont d'un genre différent; nous avons infiniment plus de saints qu'ils n'avaient de ces dieux

secondaires , mais nous n'avons égard ni au rang , ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes simplement vertueux , qui seraient ignorés sur la terre s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoses des anciens sont faites par la flatterie , les nôtres par le respect pour la vertu.

Cicéron dans ses ouvrages philosophiques ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des dieux , et les confondre avec les dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroient la religion établie , mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre et de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette sottise à personne , lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc , encore une fois , cette opinion n'existait pas , on n'en avait aucune idée ; il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une statue de *Priape* ; il lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc de figuier ; un charpentier , ne sachant s'il ferait de moi un dieu ou un banc , se détermina enfin à me faire dieu.* Que conclure de cette plaisanterie ? *Priape* était de ces divinités subalternes , abandonnées aux railleurs ; et cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de *Priape* , qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux , n'était pas fort révéree.

Dacier, en se livrant à l'esprit commentateur, n'a pas manqué d'observer que *Baruch* avait prédit cette aventure en disant : *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers* ; mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues. *Baruch* aurait-il eu une vision sur les satires d'*Horace* ?

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'*Alexandre* ou de *Jupiter*, ou de quelque autre chose plus respectable. La matière dont étaient formés les chérubins du saint des saints aurait pu servir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en font-ils moins révérez parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine ?

Dacier, au lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de *Priape*, et que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent des statues de leurs dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans *Martial* :

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus ,

Non facit ille Deos ; qui colit ille facit .

L'artisan ne fait point les dieux ,

C'est celui qui les prie.

Dans *Ovide* :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans l'image de Dieu c'est Dieu seul qu'on adore.

Dans *Stace* :

Nulla autem effigies, nulli commissa metallo :

Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Les Dieux ne sont jamais dans une arche enfermés ;

Ils habitent nos cœurs.

Dans *Lucain* :

Estne Dei sedes, nisi terra et pontus et aër ?

L'univers est de Dieu la demeure et l'empire.

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que les images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère* et dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ses oracles sur les

montagnes , en tel temple , en telle ville ; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adressée à une statue ; si on croyait que l'esprit divin préférerait quelques temples , quelques images , comme on croyait aussi qu'il préférerait quelques hommes , la chose était certainement possible ; ce n'était qu'une erreur de fait. Combien avons-nous d'images miraculeuses ! Les anciens se vantaient d'avoir ce que nous possédons en effet ; et si nous ne sommes point idolâtres , de quel droit dirons-nous qu'ils l'ont été ?

Ceux qui professaient la magie , qui la croyaient une science , ou qui feignaient de le croire , prétendaient avoir le secret de faire descendre les dieux dans les statues ; non pas les grands dieux , mais les dieux secondaires , les génies. C'est ce que *Mercurus trismégiste* appelait *faire des dieux* ; et c'est ce que saint *Augustin* réfute dans sa *Cité de Dieu*. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin , puisqu'il fallait qu'un magicien les animât ; et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue , pour la faire parler.

En un mot , les images des dieux n'étaient point des dieux. *Jupiter* , et non pas son image , lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de

Neptune qui soulevait les mers , ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs et les Romains étaient des gentils , des polythéistes , et n'étaient point des idolâtres.

Nous leur prodiguâmes cette injure quand nous n'avions ni statues ni temples , et nous avons continué dans notre injustice depuis que nous avons fait servir la peinture et la sculpture à honorer nos vérités , comme ils s'en servaient pour honorer leurs erreurs.

S E C T I O N I I I .

Si les Perses , les Sabéens , les Egyptiens , les Tartares , les Turcs , ont été idolâtres ; et de quelle antiquité est l'origine des simulacres appelés idoles ? Histoire de leur culte.

C'EST une grande erreur d'appeler idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil et aux étoiles. Ces nations n'eurent long-temps ni simulacres ni temples. Si elles se trompèrent , c'est en rendant aux astres ce qu'elles devaient au créateur des astres. Encore le dogme de *Zoroastre* ou *Zerduft* , recueilli dans le *Sadder* , enseigne-t-il un Etre suprême , vengeur et rémunérateur ; et cela est bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine

n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis - kan chez les Tartares n'était point idolâtre , et n'avait aucun simulacre. Les musulmans qui remplissent la Grèce , l'Asie mineure , la Syrie , la Perse , l'Inde et l'Afrique , appellent les chrétiens idolâtres *giaours* , parce qu'ils croient que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent plusieurs statues qu'ils trouvèrent à Constantinople dans Sainte-Sophie et dans l'église des Saints-Apôtres , et dans d'autres qu'ils convertirent en mosquées. L'apparence les trompa , comme elle trompe toujours les hommes , et leur fit croire que des temples dédiés à des saints qui avaient été hommes autrefois , des images de ces saints révérees à genoux , des miracles opérés dans ces temples , étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complète ; cependant il n'en est rien. Les chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu , et ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de DIEU qui gît dans ses saints. Les iconoclastes et les protestans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Eglise , et on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises , et ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis et sans équivoque , nous appelâmes du nom d'idolâtres

les gentils et surtout les polythéistes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à DIEU ou à plusieurs dieux sous des figures sensibles : cette multitude de livres et d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne fait pas qui inventa les habits et les chaussures, et on veut savoir qui le premier inventa les idoles ? Qu'importe un passage de *Sanchoniathon* qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il quand il dit que le chaos, l'esprit, c'est-à-dire *le souffle*, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* et sa femme *Baï* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos*, que *Cronos* leur descendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint dieu, et qu'il donna l'Egypte à son fils *Thaut* ? voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans sa théogonie que *Damascius* nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu qu'il appelle *visage-dieu*, et des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images

fenfibles et les hiéroglyphes font de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philofophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéifme , le bon fens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes , c'est-à-dire , des animaux faibles , capables de raifon et de folie , fujets à tous les accidens , à la maladie et à la mort , ces hommes ont fenti leur faiblesse et leur dépendance : ils ont reconnu aifément qu'il eft quelque chofe de plus puiffant qu'eux ; ils ont fenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens , une dans l'air qui fouvent les détruit , une dans le feu qui confume , et dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préfidiaient à ces élémens ? quoi de plus naturel que de révéler la force invifible qui fe fait luire aux yeux le foleil et les étoiles ? et dès qu'on voulut fe former une idée de ces puiffances fupérieures à l'homme , quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière fenfible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre , et qui fut donnée par DIEU même , étoit toute remplie de ces images fous lefquelles DIEU eft représenté. Il daigne parler dans un buiffon le langage humain , il paraît fur une montagne. Les efprits céleites qu'il envoie viennent tous avec

une forme humaine; enfin le sanctuaire est couvert de chérubins qui font des corps d'hommes avec des ailes et des têtes d'animaux. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, et de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré sa défense de peindre et de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe, dans le chap. VI, voit le Seigneur assis sur un trône, et le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, et touche la bouche de *Jérémie*, au chap. I de ce prophète. *Ezéchiël*, au chap. III, voit un trône de saphir, et DIEU lui paraît comme un homme assis sur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles pour représenter DIEU aux yeux du peuple.

Les lettrés chinois, les Persis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt *Isis* et *Osiris* furent figurés; bientôt *Bel* à Babylone fut un gros colosse. *Brama* fut un monstre bizarre dans la presqu'île de l'Inde. Les Grecs surtout multiplièrent les noms des dieux, les statues et les temples, mais en attribuant toujours la suprême puissance à leur *Zeus*

nommé par les latins *Jupiter*, maître des dieux et des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les dieux dans le ciel, sans favoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (*)

Les Romains eurent leurs douze grands dieux, six mâles et six femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. *Jupiter*, *Neptune*, *Apollon*, *Vulcain*, *Mars*, *Mercure*; *Junon*, *Vesta*, *Minerve*, *Cérès*, *Vénus*, *Diane*. *Pluton* fut alors oublié, *Vesta* prit sa place.

Ensuite venaient les dieux *minorum gentium*, les dieux indigètes, les héros, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Esculape*; les dieux infernaux, *Pluton*, *Proserpine*; ceux de la mer, comme *Téthys*, *Amphitrite*, les Néréides, *Glaucus*; puis les Driades, les Naïades, les dieux des jardins, ceux des bergers: il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le dieu *Pet*. On divinifa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le dieu *Pet*, ni la déesse *Pertunda*, ni *Priape*, ni *Rumilia* la déesse des tetons, ni *Stercutius* le dieu de la garde-robe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel et de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits dieux pénates n'en

(*) Voyez CIEL.

eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet; c'étaient les amusemens des vieilles femmes et des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne fait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on fait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. *Tharé*, père d'*Abraham*, en fefait à Ur en Chaldée. *Rachel* déroba et emporta les idoles de son beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyait-on que les dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues, ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient

à

à leurs statues , pour s'attirer plus d'offrandes. On fait que les philosophes réprouvaient ces superstitions , que les guerriers s'en moquaient , que les magistrats les toléraient , et que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui DIEU ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf , et que plusieurs villes rendirent à un chien , à un singe , à un chat , à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblèmes. Ensuite un certain bœuf *Apis* , un certain chien nommé *Anubis* , furent adorés : on mangea toujours du bœuf et des oignons : mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte des oignons sacrés et des bœufs.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait commémoration à Rome , le jour de la fête de *Cybèle* , des belles paroles que la statue avait prononcées lorsqu'on en fit la translation du palais du roi *Attale* :

Ipse pati volui , ne sit mora , mitte volentem ;

Dignus Roma locus quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât , emmenez-
 „ moi vite ; Rome est digne que tout dieu
 „ s'y établisse. „

*Dictionn. philosoph. Tome VI. * T t*

La statue de la Fortune avait parlé ; les *Scipions* , les *Cicérons* , les *Césars* , à la vérité , n'en croyaient rien ; mais la vieille à qui *Encolpe* donna un écu pour acheter des oies et des dieux , pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles , et les prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de dieux et de tant de théogonies différentes , et de cultes particuliers , n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres* ? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal , de l'erreur même : car chaque nation , reconnaissant plusieurs dieux inférieurs , trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez *Cambysé* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis* , on ne voit dans l'histoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion exclusive , et les prêtres ne songèrent qu'à multiplier les offrandes et les sacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes ; ils devinrent bouchers et cruels : enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines , et surtout des

enfans et des jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parfis, ni les Indiens, ne furent coupables de ces abominations ; mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de *Porphyre*, on immola des hommes.

Dans la Tauride, on sacrifiait des étrangers ; heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion ; et *Plutarque* rapporte qu'ils immolèrent deux grecs et deux gaulois, pour expier les galanteries de trois vestales. *Procope*, contemporain du roi des Francs *Théodebert*, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guère lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs *Jephthé* sacrifia sa fille, et que *Saül* fut prêt d'immoler son fils ; il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, et qu'il fallait qu'ils périssent.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines sacrifiées dans toutes les religions.

Pour consoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacrilèges, il est important de savoir que chez presque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie sacrée et l'erreur populaire, le culte secret et les cérémonies publiques, la religion des sages et celle du vulgaire. On n'enseignait qu'un seul dieu aux initiés dans les mystères : il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les mystères de *Cérès Eleusine*, si célèbre en Europe et en Asie : „ Contemple la nature
 „ divine, illumine ton esprit, gouverne ton
 „ cœur, marche dans la voie de la justice,
 „ que le Dieu du ciel et de la terre soit tou-
 „ jours présent à tes yeux ; il est unique, il
 „ existe seul par lui-même, tous les êtres
 „ tiennent de lui leur existence ; il les sou-
 „ tient tous : il n'a jamais été vu des mor-
 „ tels, et il voit toutes choses. „

Qu'on lise encore ce passage du philosophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déjà cité : „ Quel homme est assez grossier, assez
 „ stupide pour douter qu'il soit un Dieu
 „ suprême, éternel, infini, qui n'a rien
 „ engendré de semblable à lui-même, et qui
 „ est le père commun de toutes choses ? „

Il y a mille témoignages que les sages abhorraient non-seulement l'idolâtrie, mais encore le polythéisme.

Epictète, ce modèle de résignation et de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Relisez encore cette maxime : „ DIEU „ m'a créé, DIEU est au-dedans de moi, „ je le porte par-tout. Pourrais-je le fouiller „ par des pensées obscènes, par des actions „ injustes, par d'infâmes désirs ? Mon devoir „ est de remercier DIEU de tout, de le louer „ de tout, et de ne cesser de le bénir qu'en „ cessant de vivre. „ Toutes les idées d'*Epictète* roulent sur ce principe. Est-ce là un idolâtre ?

Marc-Aurèle, aussi grand peut-être sur le trône de l'empire romain qu'*Epictète* dans l'esclavage, parle souvent, à la vérité, des dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Être suprême et les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? „ Notre „ ame, dit-il, est une émanation de la Divi- „ nité. Mes enfans, mon corps, mes esprits, „ me viennent de DIEU. „

Les stoïciens, les platoniciens, admettaient une nature divine et universelle ; les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que

d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reste, c'est une des plus grandes erreurs du dictionnaire de *Moréri*, de dire que du temps de *Théodose le jeune*, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie et de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encore gentils, même au septième siècle. Le nord de l'Allemagne, depuis le Vézér, n'était pas chrétien du temps de *Charlemagne*. La Pologne et tout le Septentrion restèrent long-temps après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares, ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïèdes, quelques Tartares, qui aient persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appelions le pays des mahométans *la Paganie*, nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs d'images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons, encore une fois, que les Turcs sont

plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voient nos autels chargés d'images et de statues.

Un gentilhomme du prince *Ragotski* m'a assuré sur son honneur qu'étant entré dans un café à Constantinople, la maîtresse ordonna qu'on ne le servît point parce qu'il était idolâtre. Il était protestant; il lui jura qu'il n'adorait ni hostie ni images. Ah! si cela est, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous ferez servi pour rien.

IGNACE DE LOYOLA.

VOULEZ-VOUS acquérir un grand nom, être fondateur? foyez complètement fou; mais d'une folie qui convienne à votre siècle. Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances, et foyez excessivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous foyez pendu; mais si vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels.

En conscience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maisons que *S^t Ignace* ou *S^t Inigo* le biscaïen, car c'est son véritable nom? La tête lui tourna à la lecture de la légende dorée, comme elle tourna depuis à don *Quichotte de la Manche* pour avoir lu des

romans de chevalerie. Voilà mon biscaïen qui se fait d'abord chevalier de la Vierge , et qui fait la veille des armes à l'honneur de sa dame. La sainte Vierge lui apparaît , et accepte ses services ; elle revient plusieurs fois , elle lui amène son fils. Le diable qui est aux aguets, et qui prévoit tout le mal que les jésuites lui feront un jour , vient faire un vacarme de lutin dans la maison , casse toutes les vitres ; le biscaïen le chasse avec un signe de croix ; le diable s'enfuit à travers la muraille , et y laisse une grande ouverture que l'on montrait encore aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de son esprit , veut le faire enfermer et le mettre au régime : il se débarrasse de sa famille ainsi que du diable , et s'enfuit sans savoir où il va. Il rencontre un maure , et dispute avec lui sur l'immaculée conception. Le maure , qui le prend pour ce qu'il est , le quitte au plus vite. Le biscaïen ne fait s'il tuera le maure , ou s'il priera DIEU pour lui ; il en laisse la décision à son cheval , qui , plus sage que lui , reprit la route de son écurie.

Mon homme , après cette aventure , prend le parti d'aller en pèlerinage à Bethléem , en mendiant son pain ; sa folie augmente en chemin ; les dominicains prennent pitié de lui

lui à Menrèse , ils le gardent chez eux pendant quelques jours , et le renvoient sans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone , arrive à Venise ; on le chasse de Venise , il revient à Barcelone toujours mendiant son pain , toujours ayant des extases , et voyant fréquemment la sainte Vierge et JESUS-CHRIST.

Enfin on lui fit entendre que pour aller dans la Terre-Sainte convertir les Turcs , les chrétiens de l'Eglise grecque , les Arméniens et les Juifs , il fallait commencer par étudier un peu de théologie. Mon biscaien ne demande pas mieux ; mais pour être théologien , il faut savoir un peu de grammaire et un peu de latin , cela ne l'embarasse point , il va au collège à l'âge de trente-trois ans : on se moque de lui , et il n'apprend rien.

Il était désespéré de ne pouvoir aller convertir des infidèles : le diable eut pitié de lui cette fois-là , il lui apparut , et lui jura foi de chrétien que s'il voulait se donner à lui , il le rendrait le plus savant homme de l'Eglise de DIEU. *Ignace* n'eut garde de se mettre sous la discipline d'un tel maître : il retourna en classe , on lui donna le fouet quelquefois , et il n'en fut pas plus savant.

Chassé du collège de Barcelone , persécuté par le diable qui le punissait de ses refus ,

abandonné par la vierge *Marie* , qui ne se mettait point du tout en peine de secourir son chevalier , il ne se rebute pas ; il se met à courir le pays avec des pèlerins de Saint-Jacques , il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'inquisition. Délivré de l'inquisition , on le met en prison dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque , et on l'y enferme encore. Enfin , voyant qu'il n'était pas prophète dans son pays , *Ignace* prend la résolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied , précédé d'un âne qui portait son bagage , ses livres et ses écrits. Don *Quichotte* du moins eut un cheval et un écuyer ; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il effuie à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne : on lui fait mettre culotte bas au collège de Sainte-Barbe , et on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque considération , se soit fait des disciples , et ait été le fondateur d'un ordre puissant , dans lequel il y a eu des hommes très-estimables ? c'est qu'il était opiniâtre et enthousiaste. Il trouva des enthousiastes comme lui , auxquels il s'affocia. Ceux-là , ayant plus de raison que lui ,

rétablirent un peu la sienne : il devint plus avisé sur la fin de sa vie, et il mit même quelque habileté dans sa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être aussi fou qu'*Ignace* dans les premières conversations qu'il eut avec l'ange *Gabriel* ; et peut-être *Ignace*, à la place de *Mahomet*, aurait fait d'aussi grandes choses que le prophète ; car il était aussi ignorant, tout aussi visionnaire, et aussi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choses-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas long-temps qu'un rustre anglais, plus ignorant que l'espagnol *Ignace*, a établi la société de ceux qu'on nomme *quakers*, société fort au-dessus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la secte des moraves ; et les convulsionnaires de Paris ont été sur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été assez opiniâtres.

Fin du Tome sixième.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

G ENEALOGIE. SECTION I.	Page 3
SECTION II.	12
G ENERATION.	15
G ENESE.	17
G ENIE. SECTION I.	47
SECTION II.	51
G ENIES.	53
G ENRE DE STYLE.	57
G ENS DE LETTRES.	61
G EOGRAPHIE.	65
G EOMETRIE.	73
G LOIRE, GLORIEUX. SECTION I.	85
SECTION II.	89
SECTION III. <i>Entretien avec un chinois.</i>	92
G OUT. SECTION I.	97

T A B L E.	509
SECTION II.	102
<i>Du goût particulier d'une nation.</i>	111
<i>Du goût des connaisseurs.</i>	112
<i>Exemples du bon et du mauvais goût, tirés des tragédies françaises et anglaises.</i>	114
<i>Rareté des gens de goût.</i>	119
GOVERNEMENT. SECTION I.	123
SECTION II.	126
SECTION III.	130
SECTION IV.	135
SECTION V.	136
SECTION VI. <i>Tableau du gouvernement anglais.</i>	138
SECTION VII.	148
SECTION VIII.	155
GRACE.	157
GRACE. (DE LA) SECTION I.	162
SECTION II.	165
SECTION III.	167
SECTION IV.	170
GRACIEUX.	174

GRAND , GRANDEUR. <i>De ce qu'on entend par ces mots.</i>	175
GRAVE , GRAVITÉ.	180
GREC. <i>Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.</i>	182
GREGOIRE VII.	185
GUERRE.	193
GUEUX , MENDIANT.	201
HABILE , HABILITÉ.	205
HAUTAIN.	209
HAUTEUR. <i>Grammaire , morale.</i>	211
HEMISTICHE.	212
HERESIE. SECTION I.	219
SECTION II. <i>De l'extirpation des hérésies.</i>	227
SECTION III.	230
HERMÈS , OU ERMÈS , OU MERCURE TRISMEGISTE , OU THAUT , OU TAUT , OU THOT.	238
HEUREUX , HEUREUSE , HEUREUSEMENT.	243
HISTOIRE. SECTION I. <i>Définition.</i>	249

T A B L E.	511
<i>Premiers fondemens de l'histoire.</i>	250
<i>Des monumens.</i>	252
SECTION II.	259
SECTION III. <i>De la certitude de l'histoire.</i>	266
<i>Incertitude de l'histoire.</i>	268
<i>Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles même sont-elles des preuves historiques ?</i>	270
<i>Doit-on dans l'histoire insérer des harangues, et faire des portraits ?</i>	272
<i>Des portraits.</i>	273
<i>De la maxime de Cicéron concernant l'histoire, que l'historien n'ose dire une fausseté, ni cacher une vérité.</i>	274
<i>De l'histoire satirique.</i>	275
SECTION IV. <i>De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, et du style.</i>	279
SECTION V. <i>Histoire des rois juifs, et des Paralipomènes.</i>	282
SECTION VI. <i>Des mauvaises actions consacrées ou excusées dans l'histoire.</i>	285
HISTORIOGRAPHE.	288
HOMME.	293

<i>Différentes races d'hommes.</i>	300
<i>Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en société.</i>	303
<i>L'homme est-il né méchant ?</i>	308
<i>De l'homme dans l'état de pure nature.</i>	312
<i>Examen d'une pensée de Pascal sur l'homme.</i>	314
<i>Réflexion générale sur l'homme.</i>	317
HONNEUR.	ibid.
HORLOGE. <i>Horloge d'Achas.</i>	322
HUMILITÉ.	326
HYPATHIE.	329
JAPON.	331
JEOVA.	335
JEPHTÉ. SECTION I.	336
SECTION II.	338
JESUITES, OU ORGUEIL.	341
JOB.	348
JOSEPH.	355
JUDÉE.	359
JUIFS. SECTION I.	362

T A B L E.	513
SECTION II. <i>Sur la loi des Juifs.</i>	383
SECTION III. <i>De la dispersion des Juifs.</i>	386
SECTION IV. <i>Réponse à quelques objections.</i>	391
<i>Lettre à MM. Joseph Ben Jonathan , Aaron Mathathäi et David Wincker.</i>	ibid.
PREMIERE LETTRE.	ibid.
SECONDE LETTRE. <i>De l'antiquité des Juifs.</i>	395
TROISIEME LETTRE. <i>Sur quelques chagrins arrivés au peuple de DIEU.</i>	401
QUATRIEME LETTRE. <i>Sur la femme à Michas.</i>	403
CINQUIEME LETTRE. <i>Affassinats juifs. Les Juifs ont-ils été anthropophages ? leurs mères ont-elles couché avec des boucs ? les pères et mères ont-ils immolé leurs enfans ? et de quelques autres belles actions du peuple de DIEU.</i>	405
<i>Calamités juives et grands affassinats.</i>	ibid.
<i>Roitelets , ou Melchim juifs.</i>	407
<i>Si les Juifs ont mangé de la chair humaine.</i>	408

<i>Si les dames juives couchèrent avec des boucs.</i>	409
<i>Si les Juifs immolèrent des hommes.</i>	ibid.
<i>Des trente-deux mille pucelles , des soixante et quinze mille bœufs , et du fertile désert de Madian.</i>	410
<i>Des enfans juifs immolés par leurs mères.</i>	413
SIXIEME LETTRE. <i>Sur la beauté de la terre promise.</i>	415
SEPTIEME LETTRE. <i>Sur la charité que le peuple de DIEU et les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.</i>	420
JULIEN. SECTION I.	421
SECTION II.	428
SECTION III.	436
DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.	439
JUSTICE.	442
<i>Lettre de M. Cassen à M. Beccaria.</i>	443
<i>Présomptions contre la famille Verron.</i>	446
<i>Présomptions en faveur de la famille Verron.</i>	450
<i>Raisons du maréchal de camp , contre les raisons de la famille Verron.</i>	452

T A B L E.	515
IDÉE. SECTION I.	463
SECTION II. <i>Tout en DIEU.</i>	467
<i>Lois de la nature.</i>	469
<i>Mécanique des sens et des idées.</i>	470
<i>Le grand Etre fait tout.</i>	ibid.
<i>Comment tout est-il action de DIEU?</i>	472
IDENTITÉ.	474
IDOLE , IDOLATRE , IDOLATRIE.	479
SECTION I. <i>Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?</i>	480
SECTION II. <i>Examen de l'idolâtrie ancienne.</i>	483
SECTION III. <i>Si les Perses , les Sabéens , les Egyptiens , les Tartares , les Turcs ont été idolâtres ; et de quelle antiquité est l'origine des simulacres appelés idoles. Histoire de leur culte.</i>	490
IGNACE DE LOYOLA.	503

Fin de la Table du tome sixième.

